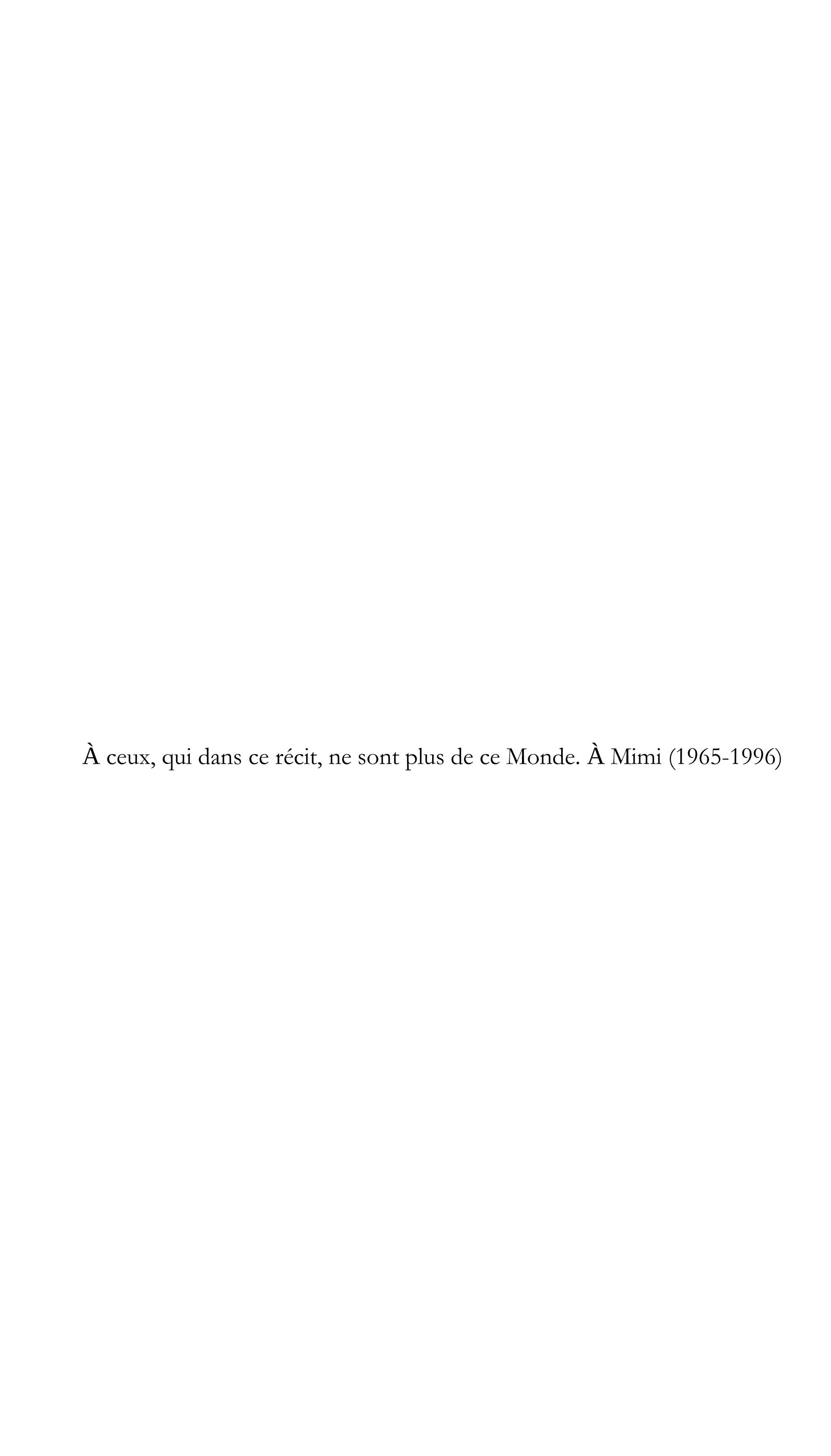
Le 31
Récit

David ESPARZA SASIN

ISBN 13 : **978-1539599388**
ISBN 10 : **1539599388**



À ceux, qui dans ce récit, ne sont plus de ce Monde. À Mimi (1965-1996)

Première révision avril 2019

Samedi 31 Décembre 1994

Je m'appelle David, j'ai 23 ans et je suis gay à 100 %. Je suis heureux, du moins c'est ce que je crois...

De temps à autre, dans cette vie qui me parait indicible, incompréhensible, je prends conscience de que je dois saisir l'occasion, du mieux que je peux, de tous ces précieux instants d'un présent inébranlable qui m'échappe, qui se fracasse en moi, qui m'épuisent souvent, mais dont je ne sais pas pour quel motif, ils construisent peu à peu cette destinée du « moi. » Ce temps qui passe et dont je ne saisis pas l'instant de cette mystérieuse existence dans ces rares moments de lucidité m'échappe. Je souhaiterai la figer à jamais dans le roc de ma mémoire alors que ces intervalles passés, présents et futurs non plus de sens. Je sais par exemple, que ces expériences réelles et imaginaires que je serais amené à vivre un jour tout au long de cette vie incertaine, ne se reproduirons peut-être jamais un jour et je veux bâtir dans le marbre de mon corps, figer à jamais dans ma mémoire, ce futur contingent, cette difficile existence que l'on m'a imposée et qui me lamente souvent. Cette réalité intrinsèque que je réprouve n'a pas de perception et je n'ai qu'un choix atroce à faire : celui d'accepter cette réalité qui est « mienne. »

Depuis quelques mois, une transformation radicale de m'a vie s'est opéré depuis j'ai appris à connaître cet étrange milieu gay comme on l'aime à l'appeler et ici à Paris. Ce terme gay, que je réprouve car il n'est pas en adéquation avec ce que je suis, me fait toujours souffrir à cause des malheureuses rencontres que j'y ai faites. J'ai toujours été farouchement opposé et dénigré par des années d'enfance et par mon adolescence qui m'ont fait beaucoup souffrir et ou la moquerie de mes congénères si peux bienveillantes et intolérantes à mon égard, me poursuivent encore à ce jour. Pour assouvir ce besoin d'aimer mon prochain si naturel pour moi, je fréquentais des lieux de perdition bien crades et sombres, mais, ô combien existants : Par exemple le très célèbre parking d'Austerlitz, les bois si sexuellement foisonnants de Paris et de sa proche banlieue, les hangars et les autres lieux de plaisirs. Bien plus tard j'allais, avec l'aide de Jacques, arriver à un chamboulement inattendu après avoir vécu une expérience

difficile avec Babou. J'avais eu avec lui une relation courte, terne et triste et qui depuis s'était transformée en une amitié qui allait bien au-delà de ce que j'espérais.

Après ces longues années de souffrances et un contrevent de règles stupides que l'on m'imposait et dont je ne soupçonnais pas la violence, le jugement bien sévère que je portais au monde qui a transformé mon quotidien depuis peu, continuait cette lutte perpétuelle de tous les instants ou la gaieté pouvait très vite se transformer en cauchemars. Pourtant, cette vie qui a pris un tournant sans précédent, a révolutionné de longues périodes de silence qui brisaient mon cœur et l'image désastreuse d'un « moi » qui ne croyais plus en rien. Il m'a redonné un peu de baume au cœur, m'aidant à supporter un présent que je ne soupçonnais pas.

Aujourd'hui, le 31 décembre, que j'attends depuis si longtemps, est inconsciemment ancré dans l'extrême passion envahissante que j'encrasse dans mon corps depuis une éternité et c'est pour cela que ce dernier jour doit changer à jamais cette vie si insignifiante qui est mienne.

Cet antécédent, que je ne renierais jamais, m'a aussi procuré beaucoup de bonheur surtout quand j'étais un simple enfant et c'est pour cela que je souhaite ce soir et cette nuit maîtriser ce destin qui m'échappait trop souvent. Je veux aussi qu'il aboutisse à cette fortune tant recherchée qui me manque tant depuis ces douloureuses erreurs d'antan qui ne me font plus le moindre mal depuis la fin de l'année 1993.

À plusieurs reprises, j'ai en vain essayé de sacrifier un passé qui me tenait à cœur et dont je n'ai su que conserver ces traces écrites dans ces nombreux cahiers que je possède comme étant les reliques de mon existence, d'accéder à ce nouveau tournant radical de cette vie et je pense en somme, que j'y suis parvenu en grande partie même si le chemin qu'il me reste à parcourir semble m'épuiser d'avance. C'est pour ces raisons très méritées et qui peuvent paraître pour certains futiles ou pour qui n'a pas vécu les souffrances qui ont été les miennes depuis toutes ces années dépassées, que je veux faire frémir encore mes sens intacts et que je tiens donc à réussir coûte que coûte ce défi qui arrive maintenant. Je veux réaliser ce but, quel qu'en soit le prix à payer et qu'importe si je dois encore une fois être déçu, de ce qui m'attend. L'habitude d'une souffrance si constante, rend tout esprit rationnel malade comme le reflet d'un être inanimé à la consistance

d’un roc solide et dont il est difficile de se défaire. L'encre indélébile de ma vie est lourde à faire disparaître.

Je suis actuellement dans ma chambre avec mon frère José. Je me prépare à quitter ce quartier sinistre et sordide des Tournelles, non loin de la Défense dont même la nouvelle « Arche de la Défense », construite pour le bicentenaire de la Révolution française, ne redore pas. Je veux m'échapper de cette banalité marquée par une solitude plate pour me préparer à aller dans les seuls endroits sur cette terre où je me sens chez moi, dans cet environnement si familier : une partie du quartier des Halles et surtout le Marais, mes deux paradis sur Terre à ce jour, car ce sont dans ces quartiers où ma vie a pris ce tournant radical et décisif que j’attendais tant.

Pour cela, je me prépare longuement et avec minutie. Je prends soin d’être bien habillé, bien coiffé et bien parfumé pour être ce soir le plus beau mec que ce monde puisse produire. Je suis le produit d'un monde étranger aux communs des mortels et peu accessible à chacun.

L’effort surhumain que je porte à mon apparence et l’exploit d’une dure journée de labeur doivent être pour moi à la hauteur de l’effet que je veux montrer au monde en allant à cette sortie tant attendue ; ce soir, je veux plaire au plus grand nombre un point c’est tout !

Mon aviateur bleu étant en piteux état, depuis que je l’ai comme un con mis à laver dans la machine à laver lorsque je suis rentré tôt un matin alors que j’y avais passé une nuit pitoyable au Queen, foutant en l’air ce vêtement qui me plaisait et plaisait tant aux mecs que je draguais, je décide de subtiliser, sans lui demander, l'aviateur vert qui appartient à mon frère et qu’il ne porte jamais. Ainsi je vais pouvoir sortir comme renouvelé, né à nouveau, sans même empester ce tabac dont j’ai tendance à abuser à cause des quantités phénoménales d’alcool que je bois depuis que je fréquente ce monde ou seuls les plaisirs dangereux sont légion. Au passage, je me débarrasse aussi des odeurs des excès si multiples : une espèce de cocktail nauséabond fait de tabac, mais aussi de mélanges subtils de transpiration, de crasse due à la pluie de cet hiver bien froid et de traces de sperme d’inconnu trouvé ici et là dans certains bars et surtout dans certaines backrooms que cette capitale nous propose avec enchantement ; mon aviateur bleu si bizarre aujourd'hui est le reflet de toute la merde que j’ai accumulée dans ces environnements étroits, enfermés et d’une promiscuité bien particulière ou j’aime me

dépenser à fond.

Ce nouvel aviateur me rend vraiment sexy et beau. Avec, j'ai l'impression d'être au-dessus de la norme quand je le porte avec mon jeans 604, moulant le bas de mon corps et qui fait ressortir ce beau cul bien rond que j'aie. Je porte aussi mon sweat bleu marine épousant bien ce corps mince et éloigné des standards bien trop artificiels de muscles à outrance qui sont à la mode en ce moment, faisant de pas mal de mecs là où je vais me rendre ce soir, un festival de chaires affreusement sculptées aux stéroïdes et dénuées de charmes. Mon écharpe vient conclure cette élégance recherchée et étudiée tel un doctorant sans oublier cet accessoire identitaire indispensable et si important pour moi, mon bandana de bleu-azur, signe d'une identité dont j'ai appris les us et coutumes, même si j'ignore encore le sens de certaines couleurs, parce qu'elle ne me correspondent pas. J'ai décidé d'inventer mes règles pour ne pas faire partie d'un lot bien trop commun. Je veux rester en somme maître de mon apparence et montrer aux autres qui je suis au fond.

Je sors de ce logement que je n'ai jamais aimé. Je descends à vive allure les escaliers de cette tour sans âme, car je n'ai pas envie de perdre mon temps à prendre un ascenseur qui est la plupart du temps sale et exécrable à cette heure-ci pour être au plus vite à l'extérieur. Bien entendu, avant de partir pour mon Nouveau Monde, je prends soin de terminer au plus vite certaines formalités pénibles auprès de ma famille. Je souhaite fissa une bonne soirée à mon frère, à mon père et ma mère qui, depuis quelque temps, se sont fait une raison de ne plus me voir avec eux le soir du 31 décembre, et ce depuis ce jour ou un incident m'a fait du mal et que j'ai encore du mal à pardonner. C'était un soir avec ma mère qui avait décidé, il y a deux ou trois ans, de nous faire la gueule sans raison apparente, alors que mon père s'était fait chier à nous préparer un bon dîner pour oublier des années sombres et passer à autre chose.

Cet événement m'avait bouleversé et je n'avais pas compris le caractère un peu spécial et difficilement compréhensible de ma mère. Elle n'avait pas, depuis, pris le soin de s'excuser ultérieurement.

Ce pétage de plomb incompréhensible, devenu pour ma mère une façon de vivre dû à sa maladie, donc non responsable en quelque sorte, m'avais exaspéré et pourtant, curieusement je ne lui en veux absolument pas, car je sais qu'elles ont pu être au fond les souffrances qu'elle a dû subir de la part

de sa mère et de sa tante durant son enfance, sa tendre jeunesse. Pourtant cela restait un mystère. Je pouvais simplement la remercier, tout comme remercier à jamais mon père, de nous jamais avoir punis ou battu lorsque nous étions, mon frère et mes sœurs, des enfants et que nous passions notre temps à faire ici et là des conneries, ce qui ne fut pas le cas de mes parents, battus par les siens, dont une grand-mère paternelle que je n'ai jamais connu et qui haïssait mon père pour des raisons dont j'ignore. Quant à celle qui nous reste, elle n'a jamais éprouvé pour nous le moindre amour. J’aurais tant voulu pouvoir connaître mes deux grands-pères, le père de ma mère ayant disparu peu de temps après sa naissance en août 1939 et l’autre, celui de mon père mort des tortures subies après des années de prison peut être en 1945 alors que la guerre civile d’Espagne était terminée, tout ça parce qu’il était républicain. Comprendre n’est certes pas obéir, mais, ces sautes d’humeur qu'avait eues ma mère, je la craignais et c’est pour cela que mon choix était arrêté depuis bien longtemps au grand désespoir de mon père qui espérait encore me voir avec lui ce soir. Le mal était fait et rien ne pourrait changer ma décision. Je m’étais juré de ne plus jamais revivre cela. Je comprends la peine que mon Père masque ce soir quand je pars pour mon monde, mais c'est ainsi. Je me dis aussi que je fais comme ma sœur Tati, de ce destin qui l'a amenée à vivre il y a quelques années, à partir seule à Londres en tant que fille au pair. Elle n’avait plus à subir, bien que son séjour à Londres avec une famille française bien égoïste qui abusait de sa trop grande gentillesse se révélerait être un vrai fiasco.

Je suis enfin à l’extérieur de cette affreuse tour et je me sens terriblement libre et tout existé à l'idée de la soirée qui m’attend.

Le trajet pour aller à Paris est toujours le même et il m'énerve pas mal au point que je ne le supporte plus. C’est toujours le même rituel : je vais vers l’avenue Georges Clemenceau pour prendre le bus 158 en direction de la Défense. Après, je prends le RER A, train délabré et au demeurant crade qui pue trop fort les égouts, mais à force je commence à me faire aux mauvaises odeurs ; elles ne sont pas plus exécrables que celles de certaines backrooms ou de certains sous-sols de bars gays à Paris.

Seul avec mon baladeur, mon casque posé sur mes oreilles, je m'isole et ne regarde personne en écoutant de la musique House. Je suis dans un univers parallèle que construit cette musique que j'aime tant et qui assourdit mon

environnement par de gros et effrayants Boums ! Boum ! Boum ! Il m’arrive, de temps en temps dans mon silence, de me sentir un peu supérieur aux autres ; en tout cas, me sentir différent des autres. Je sais, c’est égocentrique et très hédoniste de ma part, mais, cette société ne comprend toujours pas pourquoi il est important pour de rejoindre ce destin que j’aime tant, celui d’un milieu ambigu qui m’a beaucoup libéré.

La musique me tient à part tellement elle est forte. Elle m’évite aussi de croiser ce monde qui s'affaire comme des malades en vue de passer le Nouvel An chez tel ou untel. Au fond, j’ai de la chance de ne plus faire partie de cette masse de débiles, mais, secrètement je prends conscience de ma pénible solitude même si ma vie est beaucoup plus croustillante et originale que celle de la plupart de ces hétéros normés qui m'ont tellement fait souffrir dans un temps pas si lointain que cela.

Le trajet est comme toujours interminable. Je sais que ce n'est qu'une impression, car au fond je suis pressé.

La musique que j’écoute ne fait pas avancer ce temps qui stagne et dont je n'ai plus la moindre consistance. Je pense que je suis trop énervé par ce présent, cette urgence pour moi de me retrouver dans mon élément pour pouvoir survivre et c’est con à dire, mais je suis convaincu d’être un instant un être différent et je me fou du regard des autres même si cela me désespère.

Les 25 minutes qui me séparent de la Défense du Forum des Halles s'écoulent rapidement. J’arrive enfin presque au but que je me suis donné.

Je descends à tout va, sans me soucier des personnes qui sont autour de moi et qui eux aussi descendent du wagon et je cours à toute vitesse prendre le premier escalator qui se trouve sur ma gauche, car je veux fuir ces lieux un peu trop difficiles pour moi ou je me suis fait souvent insulter par certaines bandes de racailles, car j'ai un look qui ne laisse guère de doute ce sur ce que je suis en réalité : une tapette comme ils disent.

Alors que normalement je fonce sur l'escalator, je prends quand même la main courante de pour ne pas me vautrer et foutre en l’air cette soirée et je bouge légèrement mon corps au rythme de la Techno-House que j’écoute à fond. Cette cassette est comme ma vie : il y a de tout et de rien mélangés.

Je suis enfin à l'extérieur. Je traverse la Porte Lescot et je sens déjà que ma liberté prend une grande ampleur. Je prends ensuite la rue qui se trouve à droite en direction le Bar, non loin d'ici. Cette distance est pourtant pour moi une crainte permanente, car ce soir-là il y a énormément de monde dans ce Forum, plus particulièrement de nombreux zonards et de la racaille venue de la banlieue nord de Paris via le RER B et ils viennent souvent squatter les lieux à faire chier le peuple. Là où ils habitent, ils n'ont absolument aucun lieu de vie et n'ayant rien d'autre à faire, ils se font chier et aiment à emmerder tout ce qui bouge dans ce cette sorte de no man's land pas très rassurant.

Je déteste surtout cet endroit, car souvent je me fais traiter de : «Et toi la pétasse ! » et autres amabilités similaires. Le commissariat qui se trouve juste en face de cette sortie semble être la uniquement pour de décorum, les flics ne nous portant pas dans leurs cœurs. Si je pouvais, j'éviterais de sortir par cette porte, mais elle me fait gagner pas mal de temps. C'est la seule qui mène directement vers la rue de la Ferronnerie, rue où je vais enfin me sentir en sécurité quand j'y serai et où se trouve le «Bar».

Le plus difficile dans cette histoire est d'éviter de croiser le regard violent et provocateur de tout ce monde débile. C'est pour cela que je me concentre sur la musique de mon baladeur que je fou à fond, tout en regardant le sol et qu'importe pour mes oreilles qui en souffrent. Je suis tellement habitué à cette situation ubuesque que je pourrais même y aller à l'aveugle à force d'habitude.

Je traverse ensuite la place où se trouve la très belle Fontaine des Innocents et je franchis ce porche, cette frontière d'un monde brutal à un monde merveilleux qui m'attend. J'arrive enfin dans cette rue tant attendue, rue de la Ferronnerie. Me sentant en sécurité, je respire un bon coup amplement et je m'arrête un instant.

Ressaisi, ma première surprise est de taille : il y a un monde fou dans cette rue, surtout à la terrasse du Banana café. Cependant, aimer ce bar serait la preuve du plus mauvais goût pour moi, car je ne peux vraiment pas piffer ce bar de tafioles en manque de virilité et bien hypocrite, à la recherche d'un bon vieux gaillard bien fortuné. De plus, il est affreusement cher.

J'ignore cette aberration et je croise ensuite la Dolce Vitta. Dans ce bar

minuscule, où se réfugient par moment quelques paumés du Banana ou du Bar, je n'aperçois pas la moindre connaissance. Qu'importe, après tout je n'avais pas l'attention de me retrouver dans ce lieu. Enfin, à côté il y a « le Bar. », là où je compte bien commencer cette très longue soirée que j'espère animée.

Pascal, le portier du Bar, n'est pas encore là. Ce n'est pas une heure où ce bar est bondé, mais, qu'importe, j'ai envie d'y faire un tour, ne serait-ce que pour prendre une première bière et surtout voir Alain et Michel, mes deux barmans favoris du milieu gay parisien.

Je tire la très imposante et lourde porte en fonte de l'entrée et je rentre dans le bar. En effet, à part quelques blaireaux perdus, il n'y a pas grand monde à l'intérieur. C'est d'un vide à se tuer ! Ma soirée semble commencer par de mauvais augures… Moi qui voulais bien commencer…

Alain et Michel sont au bar bien seul à attendre la clientèle. Mon arrivée fait son effet sur Alain qui semble enfin content de voir entrer une connaissance, qui n'est pas vraiment le cas de Michel, toujours aussi effacé avec moi, même s'il me respecte et m'aime en quelque sorte à sa façon.

Je me dirige vers le comptoir. Alain vient à moi et il me dit : « Salut mon Loulou ! » Je lui réponds : « Salut mon Chéri, ça va ? », il me répond en grimaçant comme il sait si bien le faire, tel un singe échappé d'un zoo, laissant tomber son bras droit vers le bas : « Ouais ça va mon Loulou, c'est un peu calme ce soir. » Je lui dis donc, alors que Michel s'approche de nous: « Ouais, c'est bizarre qu'il y ait peu de monde ce soir, c'est peut-être un peu trop tôt non ? » Sans y réfléchir, automatiquement, je me penche vers lui et je lui fais la bise. Michel me salue à son tour discrètement comme il sait si bien le faire et m'embrasse timidement. Finalement, je me dis que ce mec ne m'aimera jamais vraiment pour ce que suis et qu'il n'aura jamais confiance en moi, effacé comme il l'est à chaque fois que je le rencontre, car il doit penser que je suis l'un de ces gros profiteurs depuis que je suis devenu virtuellement ami avec Alain, mais aussi, oh sacrilège, avec un type sympathique, son mec un peu trop gros, mec cool quand même, appelé Mario.

Alain me demande ce que je veux boire et je lui réponds : « comme d'habitude, une bière... » Il part chercher en chercher une, un baron, et me

l'apporte très bien servie, à ras bord sans la moindre mousse, spécialité qu'aime servir certains barmans peu scrupuleux du milieu gay alors qu'ils sont payés au lance-pierre, comme de la merde. Je lui file les 16 balles que coûte la bière et je lui laisse un franc de pourboire. Je ne peux pas en faire davantage, car avec le peu que j'aie pour ce soir je dois faire attention à mes finances qui sont dans piteux un état.

Mon baron en main je me prépare à le déguster. Mon Dieu comme j'aime ce breuvage ! Alain me dit alors : « Merci, mon Loulou ! » et il part rejoindre à l'autre bout du bar Michel qui poireaute et qui a l'air de s'emmerder un max, pour discuter avec lui. Bon, je laisse Alain parler avec Michel et je reste seul dans ce bar qui ne m'inspire pas la moindre confiance à cette heure-ci tellement la clientèle et la musique ne semblent pas être faites pour moi. Pour la musique diffusée, son rythme dépassé n'attire pas les masses et c'est un peu normal, car c'est de la niaiserie des années 80.

Je bois une gorgée : hum ! C'est bon ! Je chope ensuite une clope dans mon aviateur. Je l'allume. Première bouffée de cigarette et cela me fait un bien fou,

Je regarde autour de moi, car je veux être sûr si je ne me suis pas trompé de bar tellement l'ambiance est nulle et, effectivement je constate que je m'emmerde un max. Les rares mecs présents ont l'air perdus ne ils sont même pas baisables à cette heure-ci. C'est à déprimer.

Cette musique à chier m'exaspère profondément, mais je me garde bien de le montrer à Alain et Michel. Je savais qu'avec eux, je ne pouvais pas m'attendre à autre chose, sauf à un début de début de soirée merdique. J'ai un peu l'habitude, car Alain et Michel détestent tout ce qui se fait musicalement aujourd'hui et particulièrement tous les nouveautés techno-house dont je rage de ne pas avoir certains morceaux dans la cassette de mon baladeur. Le problème aussi avec cette musique des années 80 c'est qu'elle me rappelle trop Babou et ses goûts de chiottes en en la matière, mais bon, les goûts et les couleurs cela ne se discute pas et pour ce début de soirée, ce n'est pas si important. Ça passera et après tout, si je suis dans ce bar ce soir c'est dans l'espoir de pouvoir rencontrer mes potes de comptoir malheureusement absents pour le moment et qui semblent avoir disparu de la surface de cette Terre comme Thierry, Jordy, les deux Stéphane et tant d'autres dont je n'ai plus les noms en mémoire.

Le temps qui passe me semble bien long. Tout est figé, ce qui exacerbe cet ennui qui me pèse. Je m'emmerde comme ce n’est pas permis.

Pour faire passer le temps, je décide d'aller pisser. Je reviens ensuite m'asseoir et j'attends à nouveau. Malheureusement, cette petite escapade a laissé traîner en longueur ce temps qui pénible et je me retrouve toujours comme un con, seul assis devant ce bar bien vide où je me demande a quoi je sers. Je me dis alors que je me sentirais bien mieux au Quetzal. Au moins là-bas, je suis persuadé qu'il y a plus de monde, plus de beaux mecs et donc plus de chance de ne pas sombrer dans cet ennui que je n'avais pas prévu à une heure pareille, en effet je pensais que le « Bar » allait être bondé ! Et pour mes copains absents, tant pis pour eux ; de toute façon, je suis sûr qu'ils ne seront pas présents ce soir, qu'ils ne viendront pas. C'est égoïstement que je dois penser à moi. Cette soirée qui commence à peine ne s’annonce guère réjouissante pour le moment.

Je bois donc à toute vitesse mon baron tout en prenant quelques instants de modérations. En effet, je n'ai pas envie d’être pété alors que la soirée commence à peine et surtout je n'ai pas envie de gerber, car boire cette bière rapidement peut parfois vraiment me faire dégouter à jamais de ce breuvage bien étrange et à vrai dire de mauvaises qualités.

Au fond du bar, Alain et Michel rient. Je ne sais pas de quoi ils parlent et à vrai dire je m’en fiche un peu. Il n'y a que cette musique trop forte qui me casse les oreilles. J''ai aussi l'impression qu'Alain et Michel sont un peu ailleurs, un peu comme moi en sorte et qu'ils se demandent pourquoi ils sont présents ce soir à bosser dans un bar vide ou l'ambiance semble avoir disparu à jamais. Au fond, je les comprends les pauvres : travailler dans un endroit pareil à la longue ça doit être pénible, d'autant plus qu'ils n’ont pas commencé à boire, qu'ils n'ont pas débuté cette ambiance dont eux seuls ont le secret. Ils attendent probablement qu’il y ait plus de monde. C'est pour cela que je veux quitter au plus vite ce bar pour aller au Quetzal. Cela me peine en même temps de laisser Alain aussi tôt, mais il comprend très bien que je le reverrais plus tard dans la soirée et il sait que pour moi, le mieux est de partir maintenant.

Ma bière terminée, je me lève et je leur dis à Alain et Michel : « À toute ! » tout en leur faisant signe de la main.

C'est à peine s’ils me voient partir et cela m'attriste un peu cette ignorance d'un instant.

Je me dirige vers la sortie, vers cette très grande porte en fonte ou fer bien lourde que je tire et hop ! Me voilà à l'extérieur, libre ! Je prends la rue à droite en direction le Quetzal.

Je vais vers le boulevard Sébastopol et quand j'y arrive, je le traverse. Je passe ensuite par la rue des Lombards qui donne non loin et immédiatement vers la rue des Renards que je traverse pour enfin arriver dans cette vieille rue que j'aime tant et je connais par cœur, la rue de la Verrerie. J’aime, à chaque fois que j'y suis cette rue, car je constate à chaque fois ce monde fou qui m'enchante et qui contrairement au quartier des Halles, craint beaucoup moins. Je m'y sens un peu comme chez moi. Au loin, j'aperçois enfin ce bar tant attendu, le Quetzal.

Quand j'arrive devant l'entrée, je suis surpris par la foule ; c’est une véritable cohue indescriptible qui donne l'impression de m’engouffrer comme dans une boite de sardines de bas de gamme. L’odeur de bière et de mâle est en effet bien présente ; ça empeste la foire à bestiaux. Ce bar, trop petit par sa taille, ne peut pas faire entrer autant de monde qui ne souhaite qu'une chose, aller à la recherche du désir tant voulu de ce soir que leur libido appelle. Je me demande comment je vais bien pouvoir me faire une place avec tous ces mecs bruyants et dont beaucoup sont vraiment pas mal, comme ceux que je recherche d'habitude.

Je me demande aussi comment le portier, prénommé Yannick, un mec se disant hétéro et que mère Nature a bien garni sa corpulence d'une musculature trop visible et qui par opposition, est à l'opposé de son QI bien maigrichon, voir au bord de la désertion, va faire pour gérer l’afflux de cet agglomérat compact prêt à tout pour avoir sa dose de bière, de mecs ou voir plus. Il semble complètement dépassé par l’affluence de ce soir et c’est avec un stress pénible qu'il essaie tant bien que mal de faire entrer, dans cet antre bien particulier et qui n'est plus ce lieu discret et calme qui avait existé auparavant, tout ce monde désireux d’y entrer.

Me connaissant de vue, il m'ouvre la porte sans me dire un mot, un peu blasé par toute cette foule qu'il souhaiterait voir déguerpir. Il me laisse en quelque sorte la priorité pour entrer. Je pense surtout qu'il est exaspéré par

tous ces types qui ne viennent jamais au Quetzal et qui, par enchantement et par hasard, sont présents ce soir-là.

À l'intérieur, c'est encore pire de ce que je m'imaginais. J'essaie tant bien que mal de me frayer un passage parmi cette masse beaucoup trop étouffante. Peu habitué à ce déluge de mecs presque incontrôlables, j'arrive quand même à distinguer de très beaux canons et cela me gêne un peu d'en voir autant à une heure pareille, car la soirée commence à peine pour moi. Ce n'est pas une heure pour faire un choix. Je me dis : « Merde ! Je n'ai pas envie de me taper un mec à cette heure-ci ! » En effet, je ne laisse jamais personne indifférent à chaque fois que je rentre dans ce bar en temps normal et avec tous ces beaux mâles en recherche d'un plan, je me fais remarquer par ma présence et je me fais immédiatement mater grave. De nombreux yeux se braquent sur moi.

J'atteins péniblement le bar après cinq bonnes minutes de galère à frôler pas mal de types, car avant de mater, il me faut avant tout essayer de commander une bière que je vais devoir payer de ma poche. En effet, contrairement au « Bar » ou les bières me sont souvent offertes par Alain, ici se faire inviter part des barmans c'est assez rare. Dans ce bar je dois dire adieu aux privilèges que je peux obtenir au « Bar. », mais, pour ce soir, j'ai calculé cette éventualité et pas question par exemple de me faire inviter par un inconnu, car la concurrence est rude et je ne suis pas le seul qui soit présent ce soir dans ce bar de manière désintéressé. Ainsi va la vie dans ce milieu gay ; Il s'agit d'un autre monde, un monde qui reflète une réalité de plus en plus présente dans ce ghetto, celle d'une communauté qui n'a que pour devise un narcissisme exacerbé par un maximum d'hédonisme incontrôlable.

Immobile devant le comptoir du bar, semblant écrasé par tout ce monde et ayant un peu de mal à respirer, un mec me touche le cul et un autre me frôle au niveau de la taille. Ce dernier feint de s'excuser alors qu'il a une trique d'enfer et veut peut-être me prouver qu'il en a une bien grosse entre ses jambes qui en vaut la peine. Je fais semblant d'ignorer ce qui se passe en étant timide en souriant bêtement et en jouant ce le naïf que je ne suis pas. J'agis comme ce milieu m'a appris à l'être depuis que je le fréquente, à jouer cette comédie en me faisant passer pour un pauvre petit mec perdu. Mon intérêt, bien évidemment, dans ce genre de situation n'est pas désintéressé.

Je sais par exemple que mon cul, bien proportionné et bien rond, car je le travaille depuis des années en faisant du VTT, a du grand succès parmi tous ces mecs vicieux. Ce sont ces profils bien construits qui font les meilleurs coups, ceux dont la vue de cette partie du corps tant désiré arrive à faire des jets qui vont bien au-delà de toute espérance. Curieusement, à une heure aussi inhabituelle, je me sens en dehors de ces instants bien pénibles, même si j'avoue y prendre parfois plaisir. Je pense que c'est en fonction de l'humeur actuelle des mecs que je croise bien entendu, mais le choix de ce soir est si vaste que je suis un peu dépassé par ce qui m'arrive.

Bien au-delà de cette réflexion un peu perverse et pourtant si naturelle chez nous les homos, cette situation, qui ferait fuir la normalité bien trop ancrée et pesante, je vois dans cette jouissance du quotidien une manière comme une autre d'apprivoiser tous ces nombreux regards persans que je scrute et que je laisse tomber de côté pour le moment, ma priorité étant pour le moment de commander cette maudite bière. Pourtant ma libido commence à avoir un caractère urgent et bien entamé. En même temps, je hais ce comportement vicieux et bien puéril, typique d'une chasse à l'homme sans aucune humanité et d'un égoïsme sans limites que de temps en temps ma lucidité me fait honte. Ne comptant pas rester de toute façon toute la soirée dans ce bar, ce jeu, dont j'ai pris un malin plaisir à jouir, ne risque pas de servir à grand-chose à moins d'un miracle, miracle auquel je ne crois pas trop, car mon expérience passée m'a donné brutalement de très belles leçons de vie quant au comportement très étrange de ce milieu gay.

La musique que passe ce bar est comme toujours excellente et les barmans sont comme toujours aussi stressés et désagréables ; c'est une institution à Paris ce comportement étrange de la part de barmans et d'autres employés du milieu gay que le bar soit bondé, comme ce soir au Quetzal, ou bien vide comme au Bar (excepté Alain et de temps en temps les autres). Ce qui me surprends le plus dans ce milieu et plus particulièrement dans ce bar, c'est cette seconde nature innée qu'ont les barmans de ne pas se prendre pour de la merde alors qu'au fond, ce ne sont que de pauvres types incultes pour la plupart d'entre eux très désagréables, inintéressants et écœurés par leur basse condition que leur procure ce job de merde payé au lance-pierre que seuls quelques pourboires, très généreux il faut bien l'avouer et augmentent leur maigre salaire (alors que ce service est compris dans le prix) et leurs font croire qu'ils sont au-dessus de toutes règles de savoir vivre.

L'un d'eux, Cyril est l'archétype de ce comportement. C'est un barman qui me connaît de vue depuis pas mal de temps et pour qui j'éprouve la plus grande et la plus totale indifférence tellement il est tombé bien bas dans les rapports humains. C'est un vrai con !

Ne pouvant ignorer ma présence, il me fait un signe de la tête pour savoir ce que je veux boire alors qu'il sert en même temps quatre barons qui fuient, car il gesticule, n'osant pas préciser qu'il danse, au son de cette musique et ce beau rythme du mix à fond que j'aimerais tant pouvoir avoir et écouter un autre jour dans mon baladeur. J'ai l'impression que son corps est envahi de puces.

Il verse dans mon baron vide, cette bière tant attendue jusqu'au rebord tout en me regardant la bouche ouverte sans prononcer, encore une fois, le moindre mot, feignant de connaître les paroles de la musique house en question que diffuse le bar avec un ridicule qui le rend pathétique. Il est clair qu'il n'est vraiment pas doué en quoi que ce soit, pas même dans l'art ridicule de jouer au médiocre interprète qu'il ne sera jamais. Je n'ose imaginer ce que sera un jour son avenir...

II m'apporte le baron et me il me tend, encore et toujours sans prononcer le moindre mot, mais toujours avec cette bouche affreuse et ouverte et me fait un signe de la main, ce qui dans son langage de pétasse veut souvent dire : « File ton misérable billet pauvre conne pour que je passe au suivant ! » À chaque fois qu'il me sert, je me dis : « Mouais ! Ça craint l'accueil avec ce type ! Il ne s'arrange pas avec le temps qui passe... »

Bien entendu , je suis sensé connaître à l'avance, comme tous les autres clients du bar, le prix de cette misérable bière (et en ce qui me concerne c'est en effet le cas), mais, je pense aux pauvres mecs qui viennent pour la première fois dans ce milieu et qui ne le connaissant pas très bien ce lieu ne comprennent pas pourquoi il lui est si difficile de faire un petit effort pour dire «Bonjour, je te sers quoi STP ? », le tout avec un petit sourire qui ne fait pas de mal, car après tout ce sont nos commandes de boissons pas très bonnes, qui font son leur salaire. Mais peut-être que cette démarche, après avoir servi un verre à un client, est un exercice intellectuel qui dépasse son entendement à accomplir son pitoyable boulot. (Ah ! Mon Dieu ! Que j'ai honte d'être si méchant, mais, j'ai raison de l'être dans ce milieu aux serveurs de merde !)

Je lui tends, dans la plus totale indifférence, un billet de 20 francs bien froissé et très usé. Il me prend le billet comme un caméléon prenant sa proie et se précipite, comme une dinde qui apprend qu'elle va être envoyée à l'abattoir, pour y déposer dans sa caisse le billet et enregistrer en deux temps et trois mouvements rapides sa piteuse transaction. À peine le billet en sécurité dans sa caisse, il revient, toujours comme une dinde et me rend la monnaie qu'il me doit dans une coupole noire en prenant ce malin plaisir de me refourguer de la petite monnaie pour que je puisse lui laisser un pourboire ; enfin, c'est ce qu'il croit le type. Bien entendu pas question pour moi de lui laisser quoi que ce soit. Si au moins il avait eu la gentillesse de me lancer un petit « merci. », j'aurais peut-être fait un effort… Qu'importe, je m'y suis habitué, car depuis que je vais dans ce lieu, je me suis habitué à ce comportement bien étrange de la part du personnel du bar. Tout ce monde présent ce soir-là, certes bien compact, ne serait justifier un comportement indigne. Bon, j'ai ma bière et c’est ce qui compte.

Mon verre en main, je tente de ne pas faire tomber une goutte et de me frayer un passage dans cette masse bien agglutinée et ce n'est pas facile à vrai dire, car je n'arrête pas d'être poussé par des mecs indifférents. C'est exaspérant !

Je trouve enfin un endroit un peu à l’écart, près des grandes vitres dont on ne voit rien de l'intérieur et de l'extérieur, car elles ont toutes un adhésif opaque qui dissimule au public le spectacle qui peut-y avoir à l'intérieur et peut les choquer.

Je bois une gorgée et je laisse ma bière sur la barre accolée près des vitres. Je prends une clope, je l'allume et je prends soin de ne pas brûler un mec près de moi. Je regarde tout autour pour avoir un aperçu global de la clientèle et encore une fois, je constate de plus en plus, dès que je vais dans ce bar, qu'il n'y a de moins en moins de mecs que je connais. C'est à croire que tous ceux, dont j’ai un jour éprouvé une certaine forme d'amitié bien précaire, ne viennent plus dans ce bar et ce milieu si important pour mon équilibre global. Je pense à Michel qui se fait de plus en plus rare dans ces lieux, mais aussi à Pascal, Daniel, Ahmed et tant d’autres mecs que je pensais voir au moins ce soir. Je me sens terriblement seul et ces présences absentes me manquent déjà. C'est un comble au vu du bar qui est bondé et dont certaines personnes sont encore à l'extérieur, car elles ne peuvent plus

rentrer pour des raisons de sécurité.

Ma clope allumée dans mon bec, j’essaie tant bien que mal de la fumer sans brûler un voisin, mais aussi l'aviateur vert de mon frère que je lui ait emprunté. Si je pouvais me le permettre, j'irais bien me la griller à l'extérieur, mais malheureusement, il fait un froid de canard et je n'ai pas envie de perdre le peu d'espace vital que j'ai réussi à obtenir dans cette masse compacte d'hommes.

Cet espace étriqué m'agace à force de voir ces mecs me pousser pour obtenir ces quelques centimètres vitaux pour être un peu moins serrés. J’étouffe et je me sens mal à l'aise. Je pars donc à la recherche, au fond du bar, d'un endroit un peu plus humain, plus tranquille et tant pis pour tous ces beaux mecs adossés contre la vitre et sans bières, dont certains me matent, car ils sont à la recherche d'un bon plan cul ce soir.

Ma clope à peine terminée, je prends mon baron et je vais fond du ce bar qui est un peu moins bondé ; enfin, c'est un euphémisme, car j'ai l'impression qu'il ne reste plus un seul centimètre carré de libre dans cet endroit.

Je trouve enfin un semblant d'emplacement confortable près de l'escalier qui donne accès au premier étage où se trouvent les toilettes. C'est un véritable miracle à arriver à destination sans renverser ma bière, même si je perds quelques gorgées tellement je me fais toucher par des types sans aucun état d’âme.

Au fond du bar, je croise un groupe qui a élu domicile dans ce lieu depuis que je le fréquente ces lieux. Je l'appelle le groupe « des Hollandais. » J’ai décidé de les appeler ainsi, car l'un des mecs du groupe est originaire des Pays-Bas et il parle le français avec un très fort accent.

Les mecs de ce groupe ont tout un point en commun et non des moindres : Ils sont tous très bien foutus et se sont de véritables canons comme on en voit de moins en moins de nos jours dans le milieu sclérosé, car chez eux c'est que du naturel et pas le moindre artifice flottant. Seules font défaut leurs tronches qui ne riment pas avec leurs corps si beaux ; pour résumer, je dirais qu’il y a comme une certaine forme de dissonance quand je les mate. Et pourtant, comment dire ? J'aimerai bien un jour avoir un plan avec

chacun d'entre eux, quitte à faire abstraction de ce gros défaut dû à leur âge. Je dois me mettre à l'évidence, ces mecs-là m'excitent. Chez eux pas la moindre trace de testostérone, d'anabolisants, de stéroïdes ou de tout autres stimulants permettant la gonflette de plus en plus présente dans ce milieu superficiel. Leurs naturels suffisent à me faire fantasmer. Quand par exemple ils portent merveilleusement bien leur jeans bleu clair moulant dessinant leurs beaux culs bien ronds, leur sexe bien en évidence et bien positionné, la plupart du temps à droite, je ne peux pas être indifférent à ce spectacle. Ces formes mystérieuses qui attitrent mes sens sont d'une beauté qui semble appartenir à un passé lointain.

Si je me permets de faire ce jugement purement objectif, c'est que j'ai pu constater un jour leurs fabuleux atouts. C'était un dimanche soir dans ce même bar, quand le Hollandais m'a dragué alors que je m'emmerdais à mort. J'avais profité de ce néant pour le tester avec l'aide précieuse qu'ont pu me procurer certains films pornos des années 70, films qui ne sont plus diffusés de nos jours à cause du SIDA qui fait des ravages. J'en avais profité longuement pour sentir ces atouts qu'il ne cherchait jamais à dissimuler. Ce soir-là j'étais si excité que je l'avais embrassé passionnément. Bien entendu, cette passion éphémère avait été exacerbée par le trop-plein de bière que j'avais bue, ainsi qu'avec un peu de poppers qui m'avait aidé à faire passer la pilule. C'est ce soir que j'avais été témoin de la taille plus qu'honorable de sa bite. En revanche, la fin ne fut pas à la hauteur de ce que j'espérais. J'avais été un peu déçu, car je savais que la chair fraîche ne manquait pas et abondait dans et il ne savait pas ce qu'il cherchait. J'étais resté comme un con à attendre qu'il me propose quelque chose de concret, comme m'emmener chez lui pour un plan cul bien chaud, mais, l'histoire tourna court et ne se réalisa pas.

J'avais remarqué que ce mec, quoique très excitant, était un peu hésitant à mon propos, car il ne savait jamais ce qu'il voulait faire avec moi, ce qui explique ce plan tombé à plat.

Quand j'y réfléchis depuis, je me dis peut-être, sans en être sûr, qu'il a dû avoir peur de son âge bien plus grand que le mien (il doit avoir entre 35 et 40 ans) et, comme c'est malheureusement le cas dans ce milieu, il a peut-être cru que je l'avais jugé à cause de cela.

Aujourd'hui, le problème avec le milieu, c'est qu'il n'est pas très tolérant

pour ceux qui ont dépassé une certaine tranche d'âge. Avoir plus de 35 ans signifie pour beaucoup de mecs être vieux. J'étais tombé dans ces préjugés au début de ma sexualité et je pensais bêtement, il y a encore quelques années, que jamais un mec ayant plus de la trentaine ne pourrait m'attirer. Depuis mon jugement sur l’âge des hommes a bien changé, mais ce n'est pas le cas d'une grande majorité de jeunes mecs de mon âge pour qui se seuil de la trentaine dépassé signifie, la plupart du temps entrer dans une forme d’ignorance que je trouve ridicule. Je n'ose imaginer ces pauvres mecs en quête d'un peu de plaisir et qui, ayant échappés pour le moment au désastre du SIDA, se voient rejetés d'office par une grande majorité de mecs à la recherche de chairs fraîches. Qu'en sera-t-il pour de ces mêmes mecs le jour où ils atteindront un âge qui fait tant craindre de nos jours une partie du milieu ? Je trouve que le jugement que nous portons pour ces mecs trentenaires et plus est d’une débilité affligeante.

En ce qui me concerne, expérience oblige, j’éprouve pour ces mecs bien plus de naturels que la nouvelle génération et surtout, ils sont, et c'est un avis bien personnel, plus bandants que la grande majorité des petites dindes bien folles qui heureusement ne fréquentent guère, pour le moment, le Quetzal ou le Bar, et vont le plus souvent se pavaner au Banana Café, bar réputé pour sa clientèle branchée, jeune, conne et très intolérante. Il est vraiment dommage qu'une partie du milieu gay ne prenne pas conscience de cette discrimination. S'ils n'avaient pas à nous imposer autant de préjugés ridicules, nous pourrions vivre nos fantasmes avec une liberté qui nous fait défaut.

Comme toujours, lorsque je passe près des Hollandais, j'attire leur attention. Ils savent d'avance, à force de me connaître, que je vais répondre en partie à leurs attentes.

Le Hollandais me regarde et malgré sa gueule proche de la quarantaine, ses yeux bleus sont beaux, clairs et perçants. Je ne peux pas rester indifférent à un regard aussi troublant.

Je me dirige vers lui en souriant. Il me dit avec son drôle d’accent, bien laid au demeurant pour mes oreilles : « Komment ça vaar ? » Je lui réponds : « Bof… Ouais, ça va.... je suis passé au Bar et il n'y avait personne. C'était d'un vide si dépriment... »

J'essaie non seulement d'être le plus viril possible, mais aussi de m'intéresser à une conversation que je sens par avance qu'elle ne sera bien trop indigente tout en n'abandonnant pas mon caractère un peu salope qui ne pense qu'au cul. Le mec me répond : « C'est norrmaal à zette heure-ci lé monde cé pour plou tarrd. » Le mec me touche alors mon cul et je me laisse faire. Pour moi c'est tout à fait normal. Ses autres potes, tout aussi vicieux et chauds il faut bien le dire, en profite pour faire de même. Pendant un instant, mon corps leur appartient et je suis l'objet de leurs fantasmes. Cela m'excite tellement que je commence à bander comme un phoque.

Pour qu'ils ne soient pas seuls maîtres de la situation, je décide de faire comme eux et d'agir en circonstance. J'en profite donc pour palper, avec ma main droite, le paquet du Hollandais bien moulé à travers son jeans qui lui va à merveille. Le mec commence immédiatement à bander, sa tige grossit et s'épaissit comme il faut. J'ai alors une soudaine folle envie, au-delà du fantasme, de toucher cet objet de tous mes rêves que je n'ai jamais vu et surtout de la mettre dans ma bouche bien affamée pour la sucer. C'est plus fort que moi, car je n'ai jamais eu l'occasion de le faire et cela me désole.

Avec tout cet étrange cérémonial et tout ce monde autour de nous, notre petit jeu ne passe pas inaperçu. Je joue avec eux et j'assume sans aucun complexe cette libido qui m'envahit, qui me plaît, même si je sais que je n'ai pas vraiment envie de draguer ce mec en ce moment tout en sachant qu'au fond, je vais regretter ce court moment de jouissance bien plus tard dans la nuit. Je fais abstraction de tout ce qui m'entoure et je vis dans un monde à part.

Ce qui me désole le plus avec ces beaux mecs c'est que je n'ai absolument rien à leur raconter. Je ne les connais pas assez pour approfondir une discussion perdue d'avance et je me sens comme un con. Je m'amuse cependant à constater tous ces autres mecs autour de nous qui nous jalousent. Toute discussion n'étant pas pour le moment possible, je me laisse faire ; je reste stoïque et cela me plaît de les faire saliver un peu.

Soudain, par surprise, l'un de ses potes me prend la tête et me roule une grosse pelle bien baveuse. Saisissant ma main droite, il la dirige vers son gros paquet et il me murmure à l'oreille : « Tu sais que je te prendrais bien là, maintenant… », et il me lèche l'oreille avec passion, ce que je déteste, car cela me chatouille. Pourtant, je suis toujours aux anges, mais, je panique

aussi à l’idée d’un probable plan partouzes que ces mecs voudraient faire avec moi et les partouzes, pour en avoir vécue une il y a quelques années, ce n’est vraiment pas trop mon truc. Cette impression qu’ils veulent m’entraîner dans ce type de plan je le sens aisément, car ils n’ont rien d’autre à faire et je sais, de réputation, qu’ils aiment faire cela de temps en temps. Un jour, un mec m'avait dit à leur propos qu’ils étaient exigeants quant aux choix des invités triés pour leurs plans culs et que beaucoup de petites salopes passives en manques, avaient essayé en vain d'y participer ; certains bien foutus et bien cambrés s'étaient vus rejetés pour je ne sais quelle raison et d’autres biens banals avaient pu y participer.

N’ayant jamais fait partie de leur projet pour des raisons que j'ignore encore, j'ai l'impression qu'ils aimeraient cette fois-ci que je participe à leur plan ce soir, ce qui ne me tente pas vraiment en ce moment. Curieusement, mes pensées se contredisent : il est bien dommage que je ne sois pas motivé ce soir, car celui qui m'a embrassé goulûment est à faire fondre un glaçon et je ne serais pas contre avoir un plan cul avec ce seul mec, car les autres de la bande, ne me font vraiment pas envie ! Je dois donc me rendre à l’évidence, l'idée qu'un tel plan n'aura pas lieu ce soir, car je ne veux pas passer par cette maudite partouze et perdre mon temps.

Toutes ces attitudes bien saines avec eux me font pourtant passer pour tous les curieux qui nous regardent, pour une grosse pute que je ne suis pas. Je me ressaisis et je me dis: « Comme tu ne pourras pas avoir ce que tu veux ce soir, inutile de perdre ton temps. Tu devrais voir ailleurs sinon tu vas perdre ton temps et tu te feras chier à espérer cette chimère bien lointaine. Il est temps que tu laisses ce groupe pour passer à autre chose de plus piquant et de plus je ne suis vraiment pas pressé à cette heure-ci. » Je reprends donc mes esprits.

Pour ne pas avoir l'impression de les fuir, je lui fais un clin d’œil et je dis au reste du groupe que je dois aller aux chiottes pour pisser.

Je prends donc l’escalier à côté qui va aux toilettes qui se trouvent au premier étage. Je me sens enfin libéré.

Dans ces chiottes, ma première impression, qui n’a rien de nouveau dans ce lieu glauque, c'est d'être envahi par une odeur détonante nauséabonde de mélange de pisse de bière. Comme toujours, ce bar et ses clients ne sont pas

foutus de rendre ce lieu un tantinet propre ; ils sont, à chaque fois que j'y vais, toujours aussi crades.

Devant la porte des toilettes à la turque en métal chic délabré (je ne comprends pas comment le patron a pu dépenser autant de fric pour un truc pareil !), des mecs attendent leurs tours peut-être pour chier ou prendre de la drogue, mais, surtout parce que beaucoup d'entre eux bloquent à l'idée de pisser sur cet urinoir, ce mur du fond ou coule en permanence de l'eau (ce qui ne sert pas à grand-chose étant donné l'odeur), ce mur pourtant si pratique et qui me fait penser à une cascade avec des traces de calcaire dégueu. Pour d'autres, qui attendent le seul chiotte fermée à la turque. Cela ne doit pas non plus être très pratique pour prendre en toute discrétion leur dose d'exta, de coke ou de tout autres substances illicites qui circulent bien allégrement dans ce bar et dans le milieu.

Je déboutonne le pantalon et enfin, ma quéquette à l'air, libéré, je me soulage en regardant le plafond et en écoutant la musique qui sonne à fond dans ce lieu si calme et fétide. Il s'en faut de peu pour que je pisse sur moi tellement je suis distrait par la musique. Quand j'ai terminé, je reboutonne mon jeans, je vais me laver rapidement les mains et je descends à nouveau en prenant soin de passer par le bar du fond pour ne pas croiser le groupe des Hollandais.

Je réussis à esquiver leurs regards et je me dirige, comme si je ne les avais jamais croisés, vers l'entrée principale du bar avec beaucoup de difficultés, car certains types complètement chauds et obsédés me touchent le cul ou bien me bousculent sans arrêt. Ces mains perverses sont légions et elle ne doutent de rien. Elles se sentant libres à se laisser aller aux multiples caresses vraiment pas discrètes. Comme toujours, la clientèle de ce bar ne se gêne absolument pas, mais bon, cela fait partie des lieux et parfois j'avoue que ce n'est pas si déplaisant si le mec en question qui se laisse aller à de telles libertés n'est pas ce thon que je redoute par moment.

Derrière le bar, dans cette zone ou aucun client n'oserait aller, j'aperçois, à côté des nombreuses et éparses bouteilles d'alcool fort, probablement achetées au supermarché du coin pour un prix ridicule et qui doivent rapporter pas mal de sous au propriétaire bien véreux de cet établissement, une affiche intrigante qui m'attire et dont il y est inscrit « Promotion - Ce soir, le poppers est à 70 francs ! » J'hésite… J'hésite encore une fois et puis

je réfléchis... Je me sens soudain attiré par cette substance qui décuple les plaisirs et me rend plus ouvert à tout point de vue ; je prendrai bien une bouteille pour ce soir afin de sentir les effets de ce produit qui me plaît tant et qui m'aide à me sentir un peu moins seul, à exacerber un peu plus cette convivialité que je recherche même si je sais que cette dernière sera, d'une manière ou d'une autre, faussée. À 70 balles, je me dis que ça fait un peu cher pour mon budget bien maigrichon de ce soir, surtout pour un produit dont j'ai appris un jour, par une connaissance, que le litre coûtait à peine quelques dizaines de francs tout au plus, mais, je ressens tellement l'envie d'en sniffer un peu que je craque. Il me faut cette précieuse fiole aux multiples sens paradisiaques. Je sais, qu'en achetant cela je suis leur vache à lait, car on ne peut pas faire plus malsain dans la quête au profit d'une population fragilisée par le besoin irréversible de ce type de produits (et je ne prends pas en compte les pauvres types, les plus téméraires, accros à l'utilisation de produits illicites bien plus rentables et dangereux qui font vaciller ses consommateurs du monde des vivants au monde des morts, de l'oubli d'une vie misérable à la poussière grise de l'indifférence d'un cul de basse fausse…)

Je bois le fond de mon verre, cette bière sans saveur qui n'a plus de moindres bulles, car elles ont mystérieusement disparu et je n'ai qu'une idée en tête, le désir de changer ma conscience normale qui m'indispose.

Je sors rue de Moussy pour retirer 100 francs au distributeur de la poste non loin de là. Mon billet en poche, je retourne immédiatement au Quetzal, toujours aussi bondé et dont il n'est guère facile de se faire une place.

Il me faut un certain temps pour rentrer à nouveau à l'intérieur ; c'est encore l'heure de la happy hour et les clients de tout horizon y accourent toujours.

Arrivé enfin au bar, cette fois-ci, je croise le regard d'un autre barman et pas celui de cet abruti de Cyril. Je lui commande une bière ainsi que ce poppers en promotion, une grosse bouteille de 30 ml de la marque « Space. » Non seulement c'est le moins cher, mais c'est surtout celui qui ne me brûle pas trop les narines quand j'en abuse en le sniffant. Je paie.

Ma monnaie rendue encore une fois dans cette maudite coupole en plastique, je ne laisse pas le moindre pourboire et je me dirige tant bien que

mal près de l'entrée du bar pour y poser mon verre sur la barre prévue à cet effet et surtout pour avoir un meilleur point de vue sur l'ensemble des lieux pour repérer éventuellement l'espèce rare qui voudrait bien de moi ce soir.

Bien installé, ma bière bien en équilibre sur cette barre, je passe à l'étape suivante. La prise de ce poppers tant désirée, afin d'éprouver ces plaisirs qui ne se sont toujours pas manifestés, sauf peut-être avec ce mec du groupe des Hollandais qui m'a embrassé.

Je dévisse discrètement ma fiole à l'abri de tous ces curieux qui sont autour de moi, car je n'ai pas envie que l'on me voit sniffer ce précieux produit et surtout je ne veux pas que l'on m'en taxe. En effet, ce produit tant désiré attire le plus souvent pas mal de rapaces prêts à tout pour en avoir un peu. La plupart des personnes qui en demandent sont soit des mecs fauchés ou bien des tapins alors que ce bar ne se prête pas à ce genre de situation. L'effet du produit est instantané et mon cœur commence à cent à l'heure. Mes pupilles se dilatent. Ma réalité se transforme et je rentre dans un Nouveau Monde, une transe qui me fait regarder sans aucun jugement tous ces types qui m'entourent avec une ferveur qui me donne une folle envie de les avoir tous ce soir dans mon lit. Curieusement, je les trouve tous presque baisables, tous très presque existants. La beauté, pendant l'effet de la prise du poppers, me fait perdre tous mes sens et seul compte le plaisir de la chair brute, l'envie immédiate et violente de baisser avec tous ceux que mon regard croise. Il fait s'éveiller une libido très plaisante et puissante qui peut rendre toute conscience inaccessible, cherchant à tout prix le premier mec venu pour assouvir ce besoin si constant que la nature nous a imposé. Il a aussi l'avantage de dupliquer le plaisir de la musique et d'y faire surgir de très belles mélodies harmonieuses que l'on n'entend guère dans un état normal.

Je bois ensuite une gorgée de bière.

Poussé par ce besoin constant de me sentir ailleurs, car l'effet du poppers s'est dissipé bien trop rapidement, j'en sniffe à nouveau un peu sans que personne me voit.

À nouveau, j'accède, tout en douceur, à ce monde de plaisirs qui me parait parfait. À cet instant, je regarde tous ces mecs qui m'entourent et dont certains m'excitent. Je fixe plus particulièrement mon regard aux mecs

paumés qui se trouvent seuls et accoudés sur les colonnes de béton qui se trouvent à gauche de l'entrée principale du bar. C'est dans cet endroit très particulier où l'on trouve les mecs les plus canons, qui sont le plus souvent en manque et qui rapidement sont à la recherche d'une proie éventuelle. Il s'agit le plus souvent des mecs assez beaux et très mignons, les plus naturels que l'on trouve au bar. Mais malheureusement ce sont aussi dont je me méfie le plus, car mecs se sont pour la plupart des tapins qui viennent squatter au bar. Pour les reconnaître, c'est assez facile, car ils ne commandent jamais de boissons, ayant toujours leurs mains dans leur poche prostrées sur ce mur sur en rut à attendre le client. Ils sont aussi, le plus souvent, d'un naturel qui détonne et parfois je me demande s'ils ne sont pas venus dans ce lieu par erreur, car la clientèle, que je commence à cerner depuis que je vais dans ce bar, ne se prête pas à ce genre de jeux. Ils sont l'archétype de ceux qui, en grande majorité, haïssent le milieu gay et c'est peut-être pour cela qu'ils ont autant de succès, car malgré son côté austère et ghetto gay, le Quetzal n'en reste pas moins un bar où la normalité est encore une institution et c'est ce qui en fait son succès. Ce bar diffère beaucoup des décadences que l'on peut rencontrer dans d'autres lieux du Marais ou bien d'une grande majorité de boites de nuit, dont l'exécrable Queen qui se trouve sur les Champs Élysées. Même le Bar, que j'aime pourtant, ne rivalise pas dans ce domaine. Quant aux loups solitaires rares qui ne font pas le tapin le plus souvent, ils ont la réputation d'être les meilleurs coups du bar et ils n'y vont pas par quatre chemins, ne perdent pas de temps avec de longues conversations sans intérêt. Ils y vont directs, sans chichis ni blablas. Ils ne s'empressent pas de perdre leur temps ce qui peut être un peu pénible lorsqu'un mec s'avère être intéressant parfois. Certes, c'est pratique pour assouvir un besoin pressant, mais si triste pour ceux qui sont à la recherche du grand amour. Ah ! L'amour, cette chose si mystérieuse que notre instinct nous pousse à chercher sans arrêt, à espérer, même si cela reste un peu une chimère dans ce milieu.

L'autre problème du poppers, c'est que ses effets sont trop brefs. Il faut en prendre régulièrement pour être défoncé au risque, à force d'ouvrir la fiole, de perdre l'effet qui est à l'origine de tout ce chamboulement. Inutilisable et éventé, il finit part brûler les narines et les poumons au point qu'il nous approche de la mort tellement les effets asphyxiants de ce produit sont des plus désagréables.

J'arrête donc d'en prendre, je ferme à fond le bouchon de la fiole et je la range dans ma poche intérieure de mon aviateur à l'abri de la lumière et j'attends la venue éventuelle d'une connaissance pour pouvoir m'en resservir et déconner un peu. Je me sens seul.

Je regarde ma montre qui indique bientôt 20 heures. Que le temps passe vite et je n'ai toujours pas croisé la moindre connaissance. Je me demande si je ne ferais pas mieux d'aller rejoindre les hollandais au moins pour fantasmer un peu, mais, j'hésite ; il est bien trop tôt pour terminer cette soirée…

C'est alors qu'arrive Michel. Je ne m'attendais pas à le voir venir ce soir au Quetzal. Je suis vraiment surpris. Je sens enfin ce sourire, qui me manquait tant, refaire surface, un peu comme si je venais de rencontrer le bonheur. Me voyant seul dans mon coin, il essaie, tant bien que mal, de me rejoindre et de se faire une place dans ce bar toujours aussi bondé.

Enfin arrivé, ses yeux rayonnent de bonheur quand il me regarde. Il dépose son sac à dos derrière moi, sur le sol, car il y a de la place et son sac peut être en sécurité. Nous nous embrassons chastement sur la bouche (dans le milieu, c'est une formalité comme une autre et cela ne choque absolument personne) et il me dit qu'il revient d'une mission d'intérim, qu'il est un peu épuisé d'avoir autant roulé en camion et que ce voyage, encore une fois, a été l'objet de cette problématique qui est sienne et que j'ai du mal à comprendre dans sa totalité : pourquoi se sent-il toujours terriblement tout seul ? En effet, je me le demande bien avec tout ce monde présent ce soir au Quetzal. Il reprend son sérieux et me dit qu'il est très content de me voir ; il m'étreint. Il part ensuite au bar commander une bière. Après de très longues minutes d'attente, je le vois arriver avec son baron qu'il arrive à ne pas faire renverser par miracle.

C'est à ce moment qu'il me demande de lui filer son sac à dos qui est en sécurité. Il le prend et l'ouvre très discrètement. À l'intérieur, et sans que personne ne le voit, il sort un impressionnant pilulier beige contentant une multitude de comprimes de multiples couleurs. Bien que je sache de quoi il s'agit, je lui demande : « qu'est-ce que c'est mon Mimi ? » Mimi, c'est comme cela que je l'appelle. Je feins une certaine ignorance et je ne comprends pas pour autant pourquoi il a autant de comprimés à prendre. Je sais que ce terrible pilulier représente pour lui, car Mimi est séropositif au

VIH depuis quelques années, maladie que le milieu cache en réalité et qui doit atteindre une grande majorité des mecs présents ayant presque tous le même âge que lui pour se faire oublier. Il me répond en chuchotant très discrètement : « C'est mes médocs pour mon VIH, tu le sais bien, ma chérie… » Effectivement, je le sais et ça me fait si mal pour lui… Je crois que, ce qui me surprend le plus, c'est quantité phénoménale de comprimés qu'il doit prendre d'un coup. En tout, il doit au moins en avoir une bonne centaine même si j'ai du mal à le croire, car comme la plupart des mecs présents dans ce bar qui sont malades comme lui et peut-être par respect pour la souffrance de Mimi, j'évite de voir ce qu'il fait. Cette prise de comprimés qu'il doit prendre à des heures très strictes (quelque chose comme toutes les quatre heures je crois, mais, je n'en suis pas sûr...), doit être pénible. Je serais personnellement incapable de faire face au drame qui est le sien. Cette prise impressionnante, dont je suis pour la première fois le témoin depuis que je le connais Mimi, m'effraie énormément, mais, je sais aussi qu'il évite pour le moment que son VIH ne se transforme en SIDA et qu'il détériore sa santé bien fragile. Pour lui, il s'agit d'une question de survie.

Mimi s'était toujours montré très discret quant à ses traitements et donc, d'une certaine façon, aux souffrances physiques et psychiques qu'il doit subir au quotidien (et je ne compte pas le rejet systématique des autres gays du milieu pour qui cette maladie équivaut à la peste...) Ce soir, je partage avec lui, en quelque sorte, sa souffrance. Cela me fait mal et me rend fou de rage quand je pense à cette putain de maladie qui emmerde nos plaisirs quotidiens bien peu criminels au regard de la violence du monde et qui nous vole nos années de jeunesses et nos jouissances. Que de belles perspectives d'avenir... Putain! Merde ! Pourquoi maintenant ? Ce hasard gratuit me dégoute du présent. Je pense à tout ce dont ce virus nous privé et à cette vie d'avant qui a disparu et nous avec. Je pense à ceux qui ne sont plus là à cause d'un bonheur devenu criminel, à cet avenir qui réduit toutes nos espérances, chose qui nous met tous chez les gays, dans une constante colère ! Et pendant ce temps-là, cette colère et cette musique, ce mix que j'aime tant, tel un effet de Doppler, disparaît de mon ouïe et de ma conscience pendant une fraction de seconde pour laisser place au néant. Je ne suis plus de ce monde. Je me réveille et je constate la brutalité de ce monde que je hais parfois.

Mimi prend très discrètement sa dizaine de comprimés et les avale avec un peu de bière, car il n'ose pas commander un verre d'eau au bar. J'ai, pendant un instant, l'impression que son traitement est pris par hasard ; que le choix trop complexe de ces très gros comprimés (et c'est bien un euphémisme là), le lasse beaucoup, ce que je peux comprendre. C'est beaucoup trop chiant pour lui alors que je suis sûr qu'il essaie d'avoir une observance la plus fidèle possible et qu'il m'annonce en même temps qu'il a pris du retard dans sa prise quotidienne, retard que je peux comprendre. Je ne peux pas me permettre de le juger, ce serait indécent de ma part.

Je ne décolère pas aussi de ce milieu où l'on ne parle pas de cette maladie. Le VIH ou le SIDA c'est le sujet tabou du milieu et cela ne doit pas se savoir ou se voir. En effet, si un type quelconque s'intéressait au premier abord à Mimi et qu'il venait à apprendre que ce dernier est malade, car cette maladie marque certaines personnes physiquement par une lipodystrophie du visage que tout le monde sait la reconnaître (perdition des graisses du visage, amaigrissements, ce qui heureusement n'est pas le cas de Mimi), le bruit ne tarderait pas à se répondre dans ce milieu comme un traîné de poudre et tout ce beau monde, qui se connaît de vu, marquerait d'une emprunte à vie mon pauvre Mimi et il serait d'office, voire pire, radié dans les autres lieux d'un milieu gay trop restreins, car les langues de putes y sont légions et se sont ces mêmes langues de putes qui sont le moins tolérantes et solidaires. Voilà pourquoi la venue d'association de lutte contre le SIDA, même si elles sont très mal perçues par les patrons des bars, mettrait très mal à l'aise une grande majorité de la clientèle qui aimerait, le temps d'une boisson, oublier cette triste réalité.

Sa prise faite, je le laisse un peu seul pour qu'il digère ce rituel pénible.

J'attends quelques minutes.

Les minutes passées, je peux enfin oublier avec lui ces maudits comprimés pour commencer à lui demander des nouvelles de la bande. Il m'annonce, sans grande surprise, qu'il n'en a malheureusement aucune excepté celle de Pascal, en quelque sorte son meilleur ami, qui va bien. Il n'en dit pas plus et ne raconte rien à propos de ce dernier dont je ne sais rien à vrai dire. Il ajoute cependant ces quelques éléments suivants qui sont pour moi une évidence : Un, il ne sait pas où se trouve Thierry, qui semble avoir disparu de la surface de la Terre et encore moins de David, ce mec qui avait été fou

amoureux de lui il y encore quelques mois. À cette époque où nous fréquentions le Bar, il l'avait contaminé en ayant eu une nuit un rapport non protégé. Peut-être que le trop-plein d'alcool et de confiance avait maudit cette nuit et avait conclu à cette triste erreur (alors que la confiance ne suffit pas à protéger une infection au VIH et j'en suis conscient), mais, cela avait marqué Mimi qui lui avait révélé son statut.

Je regarde Mimi qui semble être un peu ailleurs et j'ai comme l'impression qu'il ne veut pas trop en parler alors que, quand cet incident m'avait été révélé, je lui avais dit de ne pas se sentir uniquement le seul responsable de cette situation, car absolument rien ne pouvait prouver que David avait effectivement été contaminé par Mimi, étant donné que David n'avait jamais fait de tests de dépistage du VIH auparavant. David aurait pu, en effet, être contaminé par une autre personne bien avant sa rencontre avec Mimi puisqu'il avait été si facile pour lui d'avoir un rapport non protégé. Certes, Mimi ne lui avait rien dit sur son statut, mais la relation bien trop récente à cette époque aurait dû, comme on nous le répète sans arrêt dans les magazines et autres flyers de prévention, lui faire prendre conscience que rien n'est acquis d'avance, qu'il ne faut pas se fier aux apparences et que seuls des tests, après une relation stable et consolidée, permet d'avoir ce genre de pratiques. Je sais, c'est facile à écrire et moi-même parfois j'échappe à cette règle pourtant élémentaire.

Dans son regard presque livide, je constate que cet épisode douloureux, encore très récent chez lui, le culpabilise terriblement. Je lui dis tout simplement qu'il doit oublier, qu'il ne doit pas se sentir coupable en quoi que ce soit, oublier à jamais cette histoire passée avec David, aller de l'avant et penser à autre chose. D'ailleurs, quand je lui ai demandé des nouvelles de la bande, je ne m'attendais pas à ce qu'il me reparle de cette affaire qui est si ancienne pour moi et que j'avais presque rangée soigneusement dans les méandres de ma mémoire. Je lui rappelle les règles de bases, sans pourtant le culpabiliser et je lui démontre qu'il incombe à chacun d'être responsable lors d'un rapport à risque : point barre. C'est vrai quoi ! C'est facile de tout mettre sur le dos des séropos lorsqu'un mec se fait prendre sans capote et qu'ensuite il se plaint d'être à son tour contaminé. « À mon avis. » je lui dis : « toute personne qui prend ce genre de risque doit admettre d'office qu'il est lui-même séropo. Dans le cas contraire, il appartient à tous ceux qu'ils veulent se passer de capotes, de prendre toutes les dispositions utiles pour

se protéger ; passer un examen sanguin, en parler librement sans attendre d'être un jour contaminé, car, la question ne pourra pas, dans une relation durable, être dissimulée et voir au pire (mais ce dernier élément je ne l'approuve pas et surtout je n'y crois pas) privilégier l'abstinence, car je ne crois pas en la fidélité. Je l'embrasse à nouveau sur la bouche parce que je sens qu'il a besoin de se sentir aimé et compris. Enfin, j'entrevois sur son visage, un léger sourire optimiste, mais, ce léger sourire, qui a du mal à perdurer, me culpabilise de lui avoir rappelé inconsciemment cet épisode bien déchirant.

Je décide qu'il est temps de passer à autre chose et je change de sujet comme si cette conversation et ce malaise n'avaient jamais eu lieu et je lui demande : « Dis donc Mimi, qu'est-ce que tu fais ces temps-ci, tu bosses dans quoi ? » Il me répond qu'il fait de l'intérim, qu'il conduit un camion d'une ville à une autre et qu'il doit pour cela prendre le train, un simple aller payé par sa boite, pour aller récupérer le camion et le ramener sur Paris. Comme il fait de l'intérim et que son statut de salarié est précaire, il n'a pas droit aux congés payés qui lui sont payés à la fin de chaque mission. Pourtant, il aurait bien besoin d'en prendre et je ne comprends pas pourquoi il ne le fait pas. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que ce pauvre Mimi est éreintée, fatigué par sa maladie.

Pourtant, je trouve ce boulot plutôt cool à condition qu'il n'y ait pas de marchandise à transporter, car il permet de visiter les villages et les villes de France. Je me mets à rêver d'un tour de France avec Mimi et je lui demande alors: « Dis-moi ma chérie, si jamais un jour cela te dit que je t'accompagne n'hésite pas à m'appeler si c'est possible. J'aimerais tellement t'accompagner sur les routes de France, car à part Paris et sa banlieue, je ne connais pas grand-chose de ce pays. » Mimi me répond : « Bien sur ma chérie, pourquoi pas ? Ça me fera de la compagnie et je me sentirais moins seul en conduisant. » Ma démarche est quelque peu désintéressée, mais je sais qu'au fond, ça lui ferait plaisir.

C'est ainsi qu'il me parle de son quotidien en tant que conducteur de camion. Il m'avoue qu'il s'ennuie beaucoup durant ses très longs trajets et qu'il n'a souvent pas l'occasion de rencontrer des mecs avec qui baiser, sauf de temps en temps dans quelques aires de repos réputés pour cela. En me disant ça, je retrouve mon Mimi adoré.

Curieux des fantasmes qui sont les siens lors de ses voyages en camion (et ses arrêts sur ces aires bien glauques), car ils sont aussi les miens et que ce genre de rencontres m'ont toujours excité, je lui demande d'un air bien naïf, mais très désintéressé : « Dis donc mon beau Mimi, tu as déjà rencontré un mec ? Et qu'est-ce tu as fait avec dans tes nombreux périples ? » Il me répond : « Bien oui ma chérie… Tiens, comme ce jour où je suis revenu du sud de la France. » Il poursuit : « J'étais dans une aire de repos non loin de Lyon ou il y avait pas mal de camions à l'arrêt. Un conducteur, plutôt beau mâle viril, qui me matait dès mon arrivée, est venu me draguer dans des chiottes bien crades qui puaient la pisse. Je suis rentré avec lui dans les toilettes et il a immédiatement baissé son froc. J'en ai fait de même. Le type a commencé à se masturber tout en me regardant avec ses yeux bien vicieux et moi sa queue bien grosse. Sans dire un mot, il a craché sur sa queue pour bien la lubrifier, un crachat bien baveux, et il m'a retourné contre la porte pour m'enculer comme un sauvage tel quel et sans gel ! » Ce récit me fait bander et j'insiste pour en savoir un peu plus sur cet épisode bien croustillant et dont je connais la dangerosité. Je lui demande à nouveau, d'un air bien vicieux : « Et elle était comment sa queue ? » Il me répond : « Ben, euh… environ… quelque chose comme ça... » Mimi me montre une idée de la taille de l'engin du camionneur en question avec ses deux mains et je tombe des nues, ça doit représenter à peu près entre 20-25 cm, bref que du bon. Michel poursuit son récit bien particulier, mais oh combien excitant : « En à peine deux minutes, il m'a craché dans le cul et il est parti, sans même m'embrasser et encore moins me dire un mot. Il est monté dans son camion et il est parti. C'était si soudain et si imprévu, bref un plan comme je les aime de temps en temps avec des anonymes. Et tu sais ma chérie, ce genre de plans sont très fréquents dans ces lieux. » Mon Mimi se met alors à rire et il poursuit : « Un jour, tu ne me croiras pas ma chérie, je me suis pris un gode de 32 cm dans le cul ! Hum ! Ça m'a fait mal au début, mais, ensuite, qu'est-ce que c'était bon et jouissif ! » Mimi mime la scène et se met à rire lorsqu'il se souvient de ce plan bien pervers. Il relève sa tête et ferme ses yeux ; Mimi se laisse aller à une reconstitution bien plaisante pour lui.

Je le regarde et je suis un peu surpris. C'est bien la première fois que Mimi me raconte une chose de si personnelle et de si intime. Je savais qu'il était branché cul à mort, mais là, en écoutant son récit, avec tous les risques qu'il a dû prendre, sans savoir exactement le drame qui secouait les gays à

l'époque, car mal informés, je comprends pourquoi il est devenu séropo peu de temps après son divorce avec sa femme, car il a été marié et ensuite divorcé quand cette dernière a compris que Mimi était gay mais, j'ignorais qui pouvait être aussi salope. Décidément, ce bar grouille de salopes en puissance et je ne suis pas le seul. Ça doit être pour nous les gays une seconde nature que ce besoin très intense de vouloir toujours baiser. Je ne pense pas que les hétéros soient plus coincés que nous et je les plains les pauvres, eux qui doivent se taper toute une théâtralité avec une nana au physique répugnant, uniquement pour tirer un coup. Les pauvres...

Son récit nous fait bien rire et cela mérité une bière ! Je lui en propose donc une et Mimi accepte.

J'essaie d'atteindre ce bar, toujours aussi bondé et avec pas mal de difficultés. Mimi lui commence à mater les mecs présents qui pourraient l'intéresser, car son récit a dû lui donner envie de draguer, de trouver un plan pour ce soir ou un autre jour.

Je fais vite pour avoir nos deux bières, car la fin de la happy hour approche bientôt et à ce moment-là, cela devient pénible, car il y a trop de monde qui veut commander son dernier baron au prix d'une demie, soit moitié moins.

Cette dernière commande est pénible. Elle me donne envie de me casser de ce bar, car je ne supporte plus ce trop-plein de monde. J'attends une bonne dizaine de minutes pour enfin être repéré par cet idiot de Cyril qui semble avoir cette fois-ci une tête surdimensionnée et qui n'est pas fait pour son corps déjà pas très attrayant. Je lui demande donc : « Deux bières STP ! » et j'ajoute d'une voix plus discrète : « Pauvre conne ! » Un mec à côté de moi entend ma dernière remarque qui l'amuse. Il me regarde et commence à me scruter. Il me dit ensuite: « Ils ne sont pas très aimables ici… » Je lui réponds : « Tu m'étonnes ! Tu sais, je commence à m'y faire à la longue... » Le mec me demande ensuite, d'un air quelque peu intéressé : « Et tu comment t'appelles ? » Je lui réponds : « Moi, c'est David et toi ? » Il me répond je ne sais plus quoi et me souris. Le type, quoi que pas mal dans la moyenne ce soir, ne me branche pas trop. Je n'ai vraiment pas envie d'aller plus loin et donc je ne lui dis plus rien. J'attends que cet abruti de Cyril stressé me serve les bières pour aller rejoindre mon cher Mimi qui attend seul dans notre coin.

Quand Cyril arrive avec les deux barons, j'agis comme je le fais toujours ; je lui file un billet sans prononcer le moindre mot. Il me regarde, comme à l'accoutumé d'un air très méprisant et il part encaisser les deux verres dans sa caisse. Il revient ensuite pour me rendre la monnaie dans sa coupole de merde. Il se casse et me regarde à nouveau avec son air condescendant et haineux, car je ne lui ai pas laissé le moindre pourboire. J'ai l'impression qu'il me dit en cet instant : « tiens connasse, dégage ! » Le pauvre type part vaquer à ses occupations, servir d'autres clients tous pressés d'avoir leur dernier baron.

Je prends la totalité de la monnaie rendue sur cette coupole mauve et les deux barons.

Je souris au type qui essaie en vain de me draguer et je lui dis : « Bon, ben à plus et bonne fête ! » Si avec ça il n'a pas compris que je ne suis pas intéressé, c'est qu'il est vraiment un peu con !

Je me dirige vers Michel qui est en ce moment ailleurs, à essayer, avec difficulté, de trouver un mec acceptable. Arrivé dans notre espace vital, je lui offre le baron et il me dit alors : « Merci ma chérie, c'est vraiment très gentil de ta part. »

C'est alors que je pense à cette façon que nous avons, nous les gays, de parler, d'employer dans nos conversations quotidiennes le féminin au lieu du masculin pour nous désigner, désigner une personne ou une chose. C'est un peu à la mode dans le milieu et cela me trouble un peu. L'emploi du féminin est pour nous extrêmement banal et même très répandu dans le Marais. C'était peut-être autrefois un signe d'identité et de ralliement pour une cause commune, mais aussi le jeu et un signe d'une profonde amitié (comme c'est le cas avec Mimi), sans oublier une qu'il s'agissait aussi d'une certaine forme d'autodérision. Le problème c'est qu'aujourd'hui l'emploi du féminin à outrance a pris de telles proportions dans ce milieu que cela en devient pénible. Ça commence à m'exaspérer au plus haut point. Il faut vraiment que je fasse attention à ne pas être aussi tarlouze dans la vie de tous les jours, dans mon quotidien et en dehors du milieu, car je risque de passer pour une folle (ce que je ne suis pas) et de perdre l'essence même du mec aimant les mecs qui est en moi. Je risque aussi de me retrouver rejeté par une normalité insupportable, comme on dit ici, qui nous ne porte guère dans leur cœur. Cette société n'est pas prête à nous accepter, encore moins

depuis que le SIDA fait des ravages et que depuis cette maladie nous colle à la peau.

Mimi boit une gorgée et ne dit pas un mot. Je perçois en lui le début d'une mélancolie qui frôle la déprime. Ne voulant pas le voir aussi triste je lui demande : « Qu'est-ce qui t'arrive ma chérie ? Tu n'as pas l'air d'être en forme...» Après de longues minutes à méditer, rêvassant et regardant le plafond bien sale du bar, il me dit : « Mon David… Je ne suis pas heureux… » Surpris je lui réponds : « Comment ça pas heureux, que veux-tu dire par là ? » Il me répond : « Tu sais, je ne trouve pas de maris et j'ai l'impression que jamais je n'en aurais à cause de ma maladie... » Je lui dis, sachant qu'au fond il n'a pas tort dans ses propos : « Pourquoi tu crois ça chérie ? Des maris tu as eu. Tu as même eu David qui était fou de toi malgré ce qui s'était passé entre vous deux et il était prêt à tourner la page, à te pardonner. Tu sais Michel, je ne comprends pas très bien ta démarche, car je t'ai déjà dit à plusieurs reprises qu'il fallait laisser le temps au temps et ne jamais chercher. Tu verras, un jour un type se présentera à toi par surprise alors que tu ne t'y attends pas… » Il me coupe la parole et me dit : « Je sais David, je sais, mais, c'est une question de feeling tu comprends ? Tu me parles de David. Certes, je l'aimais bien ce mec, mais j'avais vite compris que je n'étais pas amoureux de lui et que jamais je ne le serais… comment te l'expliquer… Je ressens, vois-tu, les choses en ce moment et c'est difficile à exprimer, tu vois ou je veux en venir ? David était un plan pour moi et je n'ai jamais voulu aller au-delà d'une simple histoire de cul. Je savais dès le début que ce mec n'était pas fait pour moi... à vrai dire avec David, j'ai compris que je ne connaissais rien du véritable amour et cela me fait mal au cœur. Vivre cette réalité me fait terriblement souffrir… » Je lui dis donc : « Tu sais Mimi, c'est un sujet assez délicat dont tu me parles et je ne peux pas être d'une grande aide. Moi, personnellement, je ne cherche pas. Je me laisse aller à mon destin. J'ai appris par expérience en cherchant au début cet amour que je tombais toujours sur une relation de pacotille sans lendemain. Comme toi Mimi, je savais que rien ne me lierait avec tel ou tel mec rencontré et qu'avec eux, même en ayant de bons plan cul, je déchantais dès le lendemain même de la rencontre sans comprendre pourquoi. Les déclarations d'amour de certains d'entre eux me faisaient même fuir, car je les trouvais bien illusoires. Pour être honnête avec toi Mimi, je crois que je ne suis pas encore prêt à affronter ce genre de relation. Je me sens bien seul et libre pour le moment et encore une fois Mimi, sache

que ce n’est pas en cherchant que tu vas trouver le « Prince charmant. », mais bon, tu sais, ce que je te dis, ça n’engage que moi et je suis loin d'être la règle en la matière ! » Je reprends mon souffle et je conclus : « Écoute ma chérie, ne te focalise pas sur cette quête si difficile en te faisant du mal ; tu verras, un jour ça viendra ! Quant à la maladie, hélas, tu n'es pas la seule à en souffrir. Tiens, je suis même persuadé que la grande majorité des mecs présents ce soir au Quetzal sont séropos ou ont des amis séropos. Oublie un peu ce fichu virus ! Mais pas trop si un jour tu rencontres « le mec. », car le sujet devra refaire surface. Moi-même quand je drague, je ne me soucie guère de savoir si le mec l’est ou pas. Et si j'étais atteint comme toi et que je devais trouver mon âme sœur, j’attendrais un peu pour lui en parler et ensuite je saurais si le mec en vaut la peine ou pas. En effet ma chérie, si celui-ci devait me quitter à cause de cela, cela voudrait dire qu'un amour sérieux n'était pas envisageable. Tu devrais en faire autant ma chérie, ne rien dire au début, te protéger, mais ne pas cacher cette réalité et attendre que la relation s’installe dans la durée et la confiance pour lui en parler. Et de toute façon, si un mec t'aime pour ce que tu es, cela ne devrait ne pas poser de problèmes, du moins c'est comme ça que je vois les choses. » Mimi me répond alors : « C'est facile à dire quand on n’est pas atteint par ce putain de virus… » Je lui coupe la parole et je lui dis : « Tu as sûrement raison ma chérie, je ne peux pas me mettre à ta place, mais, je voulais juste simplement te dire, pour en terminer, qu'il ne sert à rien de chercher à tout prix, car ça ne marche jamais ! Ça doit venir tout seul et tu verras qu’un jour ça arrivera… Et quant à ta maladie certes ! Je ne peux pas être à ta place, mais, qui te dit que je ne suis pas aussi séropo puisque je n’ai pas fait de test depuis pas mal de temps et que par moments je ne sais même pas si j’ai été très prudent lors de mes plans. Tiens à ce propos, je vais devoir en faire un très rapidement si tu vois ce que je veux dire…. » Je l’étreins pour lui montrer ma confiance et lui transmettre mon amour. Je lui répète : « Ne t’inquiètes pas ma chérie, tu verras, ce n’est qu'un coup de blues et ça va passer… Dis-toi que dès demain, une nouvelle année commence. Imagine les nouvelles possibilités qui s'offrent à toi et c'est ça qui importe le plus. Tu as toute la vie devant toi pour qu'un jour ce grand amour vienne enfin à toi. »

Visiblement, ce que je lui dis ne lui fait ni chaud ni froid. Sa tristesse est si puissante que j’ai l’impression que mes mots ne lui sont d’aucune aide. Il me pose un baiser bien chaste sur ma la bouche et il me dit : « Tu es un ange

mon cœur, je t'aime beaucoup…. » Il boit une gorgée de bière.

La cloche de la fin de la happy hour sonne alors qu'il n'est pas encore 21 heures. Ce genre de manœuvre, pour gagner quelques francs tout en oubliant le temps, est assez courant dans ce bar et je ne suis donc absolument pas surpris.

M'interrogeant sur les projets que Michel a prévus ce soir, je lui demande ce qu'il compte faire. Mimi me répond qu'il ne va pas tarder à rejoindre Pascal et qu'il n'a pas la moindre idée de ce que va être sa soirée excepté qu'il a un rendez-vous au CGL (Le Centre Gay et Lesbien de Paris rue Keller dans le 11e). Il regarde alors sa montre et me fait savoir qu'il est en retard. Il boit donc rapidement le restant de son baron et il me dit : « Écoute ma chérie, je te revois peut être ce soir dans le quartier ou alors peut être cette semaine, je n'en sais rien ; ça va dépendre de ce que Pascal a prévu. Si je ne te vois pas ce soir, je te souhaite de passer une excellente soirée ma chérie, OK ? » Je lui réponds : « Bon et ben, moi Mimi, je reste encore un peu au Quetzal, car à vrais dire je n'ai pas de plans dans l'immédiat. Je pense que je ne vais pas tarder à faire un tour au Bar, car ici il n'y a plus de happy hour comme tu le sais... » Je poursuis : « Toi aussi Mimi passe une bonne soirée et de bonnes de fêtes si je ne te revois pas et merci d'être passé ma chérie, tu ne peux pas savoir le bien que ça m'a fait de te revoir... »

Michel va poser son verre dans ce bar qui se vide peu à peu. Il revient et il m'embrasse à nouveau. Ensuite, il se dirige vers la sortie, il ouvre la porte et je le vois partir en direction de la rue de Rivoli à travers une petite fente laissée par cet adhésif opaque collé sur la vitre qui a bien mal vieilli. Je me retrouve à nouveau seul, un peu perdu et envahi par une mélancolie bien amère.

Même si le bar se vide, il reste néanmoins pas mal de monde et donc il est bien plus facile de circuler et de draguer. Le seul problème c'est que je n'ai plus de bière, que les beaux mecs sont tous partis. Comme je n'ai pas envie de prendre une bière normale que j'estime très mal servie et un peu cher, je me dis qu'il est temps de quitter le Quetzal pour aller au Bar ou j'espère croiser Alain. J'espère qu'il sera là-bas et qu'il m'offrira, comme je le pense, les boissons que mon corps réclame et que mes finances sont incapables de suivre. Je sors donc du bar.

En me retournant et en regardant cette grande porte, je me dis « à bientôt cher bar que j'aime tant, à l'année prochaine... »

Je marche vers la rue de Moussy pour ensuite arriver à la rue St-Croix de la Bretonnerie où je prends la direction du quartier des Halles, au centre de la capitale.

Les rues sont toujours aussi bondées, et ce trop-plein de monde est très agréable à vivre. Je sais que j'ai la change d'être le témoin d'une période bien fragile qui risque un jour de disparaître à cause de la gentrification de plus en plus pénible et visible du quartier.

Je croise le Subway qui est fermé depuis la mort du patron du SIDA il y a quelques mois. La famille de ce patron, anti pédé comme ce n'est pas permis, n'a jamais voulu revendre ce bar qui ne faisait vraiment plus recette il faut bien le dire, car les barmans étaient vraiment encore plus cons que ceux du Quetzal. C'est bien dommage, mais bon, c'est ainsi. Peut-être qu'un jour ce bar revivra, mais pour cela il faut que la famille du patron décédé change d'avis sur nos « perversions. » Ce bar fermé est à l'image de la décrépitude de plus en plus prononcé du quartier : dommage !

Pendant que je marche, je commence à avoir la tête qui tourne à cause de toute cette bière que j'ai bue. Il est temps donc pour moi de prendre un peu de repos et d'air frais pour ne pas sombrer, car je ne veux pas me retrouver dans un état second en arrivant au Bar. Malheureusement, je n'ai pas faim et je ne me vois pas bouffer une merde dans un fast-food et encore moins un grec dégoûtant ; ce genre de bouffe risque de me rendre encore plus malade. Je marche donc très lentement et je m'arrête de temps en temps pour prendre une bonne dose d'oxygène, enfin, tant que les voitures ne nous polluent pas avec leur gaz à la con !

J'arrive à la hauteur de la rue Saint-Denis et la, miracle ! Il y a une crêperie d'ouverte. J'achète donc une crêpe au jambon, quelque chose de bien simple pour ménager aussi mon ventre que je ne veux pas voir exploser plus tard.

Je me balade ensuite un nouveau dans le Marais, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie. À cet instant même, je n'ai pas trop envie de rejoindre le Bar et je me décide à partir à la recherche d'un autre bar gay, peut-être un nouveau bar que je ne connais pas. Mais si je ne me presse pas pour aller au Bar c'est

que je sais qu'Alain, Michel et Mario, le mec d'Alain, sont sûrement en train de dîner dans je ne sais quel restaurant et qu'ils seront, comme toujours, en retard.

Je suis surpris de constater qu'à la différence du secteur de la rue des Archives, le reste du Marais reste désespérément vide de toute âme humaine, d'établissements gays qui n'ont toujours pas envahi le quartier. Nous sommes loin de ce quartier de Londres, SOHO, que Jacques avait pu me décrire quand il y était allé il y a quelques mois pour voir son ami Manu, un mec qui ne vit que par le milieu gay au point qu'il est renfermé dans une bulle très néfaste sans même sans rendre compte. Ainsi, je me souviens que Jacques m'avait dit que Manu allait jusqu'à prendre des taxis gays roses dès son arrivée à Londres pour rentrer chez lui, dans ce même quartier où il loue un minuscule studio pour un peu plus de mille livres, soit un peu plus de dix mille francs. Son métier d'informaticien le lui permet... En pensant aux bars, il y aurait bien le Mic Man et le Central, mais la clientèle ne correspond pas du tout à mes attentes : elle est un peu démodée, vieille, déprimante et effectivement, quand je passe devant le Central, mes impressions se confirment et je cherche immédiatement à fuir ces lieux si déprimants.

Je suis envahi par une certaine forme de déception. Je ne cherche pas à ce que le Marais se transforme en un SOHO et de toute façon ce n'est absolument pas dans notre culture de vivre cloîtré dans un ghetto, mais, cette partie de la soirée est terriblement emmerdante et manque d'ambiance. Je me verrai même bien être avec Michel et Pascal au CGL mais je conchie cette association ringarde. Ce n'ai pas ma tasse de thé, car mon univers, ou du moins ce que je recherche, n'y est pas. Je pense surtout que cette association m'effraie un peu depuis qu'un jour, répondant à une annonce pour un poste en informatique avec un simple Emploi Contrat Solidarité payé une misère, j'avais été jeté comme un mal propre par un gros lard dégoûtant qui ne voyait qu'en moi un moyen de m'avoir dans son lit en échange du boulot. Mes compétences et ma motivation n'étaient pas la priorité pour ce gros porc répugnant, le président du centre, qui était plus intéressé par mon cul et ma bite. Ce qui me surprend le plus c'est cette incompréhension que j'ai de voir Mimi et Pascal le fréquenter ce lieu. La direction de ce centre connaît la santé fragile de Mimi et ils ne font rien pour lui venir en aide, surtout en ce qui concerne les difficultés qu'il a avec

le logement. Michel habite en effet un studio misérable d'à peine quelques mètres carrés rue de Rome, sans le moindre matelas et n'ayant que pour objet personnel un petit téléviseur en couleur qu'il apporte avec lui quand il part en mission pour conduire des camions. Le connard qui lui loue au prix fort ce taudis est un membre de la direction du centre et je trouve scandaleux de la part de ce profiteur de tirer profit d'un être aussi fragile. J'ai déjà eu l'occasion d'en parler à Mimi et j'ai été dégouté du peu d'aide qu'il a pu obtenir de la part d'associations qui devraient être alertées par sa misère dont tout le monde semble se foutre royalement. Je lui ai proposé de venir chez moi, au moins pour reprendre des forces, mais Mimi a toujours refusé, peut-être par pudeur, ma proposition. Je sais surtout qu'il vit assez mal le jour ou Pascal, n'ayant plus les moyens de payer d’un loyer de 5000 francs pour un deux-pièces près de la Gare du Nord, avait décidé de mettre un terme à l'expérience de la collocation avec Mimi et ce dernier s'était retrouvé dans une situation bien précaire, dans la rue. Bref, ces types qui ne servent pas à grand-chose n'auront jamais ma confiance.

Résigné et n’ayant pas le choix, et je me dirige vers le Bar, on verra bien !

Je prends la rue de Rivoli. Je veux voir la Mairie de Paris que j'apprécie énormément. Arrivé je ne m'y attarde pas. Je traverse ensuite le boulevard Sébastopol et je tombe sur la rue Saint-Denis. Enfin, après une bonne balade qui m'a remis d'aplomb, j'arrive rue de la Ferronnerie, la rue du Bar où je me trouve en face.

Pascal, le portier est présent. Je lui dis bonjour sans pour autant lui faire la bise. Je n'ose pas franchir le pas, car ce mec se prétend hétéro même si parfois j'en doute un peu. Comme toujours, ce mec est vraiment canon, un bel étalon qui fait fantasmer pas mal de mecs et qui, contrairement au portier du Quetzal Yannick, est vraiment plus neutre et il ne se la pète jamais.

Pascal me dit alors: « Ça va mon Loulou ? » Je lui réponds « Ça va... ça va... » Un peu blasé. Il m'ouvre alors cette grande porte vitrée et opaque elle aussi, même si elle est plus imposante que celle du Quetzal, car la patronne du Bar, l'ancien propriétaire du Gaie Moulin, un restaurant gay du Marais ou la bouffe n'est pas terrible et ensuite du Quetzal, qu'il a créé avant de le revendre voilà deux ans environs, a investi plusieurs millions de francs pour créer le bar le plus chic des Halles avec ce bar spectaculaire fait de roches

volcaniques.

Une fois à l'intérieur, je constate qu'il y a du monde. Certes, il y en a moins qu'au Quetzal, mais le bar se remplit peu à peu et il ne devrait pas tarder à être complètement bondé. Je prends donc ma place de toujours, celle qui se trouve assez proche de la sortie.

Je jette un petit coup d'œil au bar et je remarque qu'Alain et Michel ne sont toujours pas rentrés de dîner. Encore une fois, ils sont en retard, voire très en retard. Au bar, c'est Stéphane qui officie.

Stéphane vient me voir et il me salue. Il me demande ensuite ce que je veux boire. Je lui réponds, comme d'habitude, une bière. Il part chercher un petit verre, y verse ce breuvage et reviens pour me le servir. Je lui file instinctivement les seize francs du demi tout en me disant que c'est un peu cher, mais bon, je sais que je vais me rattraper plus tard avec l'arrivée d'Alain et Michel. Sans eux, je sais que je ne pourrai pas tenir longtemps avec le peu de sous que j'ai sur moi ; il ne me reste un peu plus de 50 balles, c'est à dire vraiment pas grand-chose. L'argent part très vite dans ce milieu.

Pour éviter, on ne sait jamais si Alain ou Michel ne m'inviteraient pas pour une raison ou une autre, je demande à Stéphane : « Stéphane, peux-tu me garder le verre et la place un instant ? Je vais aller à la banque rue de Rivoli pour y chercher de la tune. » Stéphane prend mon verre et il le laisse derrière le bar.

Je sors donc du Bar et je me dirige vers la rue de Rivoli. Le froid est encore plus intense, humide et vraiment très désagréable.

Quelques minutes plus tard, après avoir traversé ce petit îlot des Halles, j'arrive devant les deux distributeurs de la BNP et j'insère ma carte de retrait, car ma conseillère de cette banque stupide ne m'a pas donné de carte bleue. En effet, mon compte a été ouvert il y a peu de temps. Pour avoir une carte bleue, je dois encore attendre six mois alors que cette banque d'escrocs me fait payer la tenue du compte un peu moins de cent francs par mois ; du racket légal en somme qui ne porte pas son nom.

Je consulte mon solde et la, oups ! Je suis dans le rouge, mais, encore très loin des trois mille francs que la banque m'autorise à avoir comme découvert. Ce découvert me rend bien des services ce soir... Mon souci

quant à ce découvert vient du fait que je n'ai plus de travail depuis que j'ai terminé mon service militaire au Ministère de l'Environnement il y a un peu moins d'un mois. Ne pouvant pas prétendre au RMI, car je n'ai pas encore 25 ans, je suis dans une impasse bien délicate et avec le chômage monstrueux et ambiant qui règne actuellement en France et je me demande comment je vais bien pouvoir faire face à cette dette et surtout comment je vais pouvoir continuer à fréquenter ce milieu gay si important pour moi. Je ne me vois vraiment pas retourner au Bois de Boulogne pour y draguer. Mon avenir semble prendre une direction bien hasardeuse. Que vais-je devenir sans Mimi, Thierry, Pascal et tous mes autres potes si je ne peux plus sortir ? Ils sont mon univers, même si je sais que Mimi, malgré la situation financière de ce dernier est trop fragile pour m'aider ; pourtant il n’hésiterait pas une seconde à le faire et je n'oserais même pas lui demander de l'aide.

J'ai eu tant de mal à reprendre un semblant de vie sociale que perdre ce que j'ai construit, plongerait mon existence dans un passé bien seul où mes rencontres solitaires étaient sommaires et très déprimantes que je ne veux plus revivre. Je ne souhaite pas retourner, pour rien au monde, dans ces lieux de dragues, ces bois, ces hangars trop impersonnels et je ne veux plus revivre cette solitude pesante que j'ai dû subir ces dernières années. Je ne le supporterais pas et je sombrerai dans une grande déprime. Je pense à cette très célèbre devise latine « Carpe Diem » et qu'importe ce découvert après tout ; je suis déjà dans le rouge et quelques sous en moins ne devraient pas ruiner ma banque et surtout, ce trou ne devrait pas grandement changer grand-chose à mon quotidien. Au pire, je pourrais toujours demander à mon frère qu'il m'aide financièrement avec un petit virement même si je sais que cela risque d'être difficile, car mon frère est vraiment un peu trop, voir beaucoup trop pingre.

Je retire donc 300 francs. Cela devrait suffire pour avoir l'esprit tranquille à la condition, comme je le pense, qu’Alain m'offre des verres. Avec Michel, c'est un peu plus compliqué, car il ne me porte pas dans son cœur malgré sa gentillesse, il est un peu trop réservé et méfiant envers moi (alors que dire des autres barmans comme Stéphane ou Olive ; c'est mission impossible. C'est assez paradoxal, car je m’entends aussi bien avec eux, mais ils n'ont pas le charisme d’Alain et Michel qui peuvent se permettre d'être maître à bord, car ils travaillent avec la patronne du bar depuis l'ouverture du Gaie

Moulin en 1981).

Mes 300 francs en poche, je retourne au Bar.

Pascal à l'entrée caille malgré ce beau grand manteau noir qu’il porte. Il se frotte sans arrêt les mains, car il n'a pas pensé à apporter ses gants en cuir. Il m’ouvre la porte sans me dire un mot. Me voilà à nouveau à ma place et Stéphane me rapporte la bière et il repart vers le fond du bar, trémoussant son corps musclé, car, il faut bien le dire Stéphane est assez bien foutu même s’il ne rentre pas dans le type de mecs que je recherche, au son de la techno qui passe en ce moment et c'est ce que j'aime bien chez lui, car quand il est au bar du rez-de-chaussée, il passe toujours de la bonne techno, ce qui change des vieilleries d'Alain et Michel. Je me sens bien.

Près de l'entrée, il y a un mec assez mignon, grand, bien proportionné et sans fioritures, un mec qui fait vraiment envie tellement il est sexy et qui est tous les soirs au bar à cette même place. Il fait toujours une gueule d'enterrement et il est pratiquement impossible de lui soustraire le moindre sourire. Il reste prosterné là, à boire et voir le plafond du bar avec une tristesse difficilement compréhensible, telle une statue sans âme, regardant de temps en temps Alain et Michel avec qui il parle de temps en temps discrètement.

Au début, je ne comprenais pas pourquoi ce beau mec était si hermétique jusqu'au jour où Alain m'a appris qu'il était devenu comme cela depuis qu'il s'était fait larguer par son mec. Ne supportant pas cette séparation depuis, il refuse de parler à quiconque. Il peut même parfois se montrer agressif. J'en ai fait l'amère expérience quand j'ai essayé de le draguer pour la première fois. C'est simple, il m'a envoyé chier comme un mal propre. Cette séparation, si brutale soit-elle, ne justifie en aucun cas un comportement aussi désagréable de sa part, surtout que je ne lui voulais vraiment aucun mal. Mais bon, je ne peux pas me mettre à sa place de cet abruti qui refuse de faire son deuil comme j'ai pu le faire avec Babou alors que j'ai pas mal souffert de cette séparation qui avec recul me paraît ridicule aujourd'hui. Depuis, je ne lui prête plus la moindre intention, car c'est peine perdue et tant pis pour lui.

Assis, à regarder autour de moi, mon regard croise celui de Stéphane qui a l'air de s'ennuyer un max. Quand cela lui arrive, ce qui est rare, il vient me

voir pour me parler un peu, me raconter sa vie un peu misérable et ses conquêtes très peu recommandables, car Stéphane ne sort qu'avec des types friqués. En bref, il fait la pute... D'ailleurs, cela ne tarde pas. Stéphane se dirige vers moi et sans même me le demander il me touche le ventre. Il regarde ensuite mes bras et me dit : « C'est dommage, tu es pourtant si mignon, mais pas assez musclé. » N'étant guère étonné par ce genre de commentaire de sa part, je lui réponds : « Comment te dire. Je n'y suis pour rien moi ! Tu sais, j'aurais beau passer des heures en salle de gym, je ne serai jamais musclé comme toi à moins de prendre des stéroïdes. Je suis fait ainsi. » Il me dit alors : « Et le mec que je t'ai présenté l'autre fois, il ne t'intéresse pas ? Tu sais, c'est un type bourré de tunes et même s'il n'est pas terrible, tu pourrais sortir avec, le temps qu'il te file de la tune et ensuite le laisser tomber. Regarde, fais comme moi... » Sa proposition, qui n'est pas nouvelle, me fait halluciner et je ne sais pas quoi lui répondre, car son truc de tapin de luxe, cela ne m'intéresse vraiment pas. Je lui réponds tout de go : « Je ne sais pas… » Esquivant de fait cette proposition indécente. En effet Stéphane m'a proposé un jour, pour me sortir de cette merde de chômage dont je souffre, de faire la connaissance de mecs plutôt âgés et fortunés. Ils sont soi directeurs de telle ou telle société, cadres supérieurs ou bien rentiers et leurs portefeuilles sont bien garnis. Il m'arrive parfois de les croiser au Bar ou au Quetzal avec leurs beaux chiens bien toilettés, et j'en passe, à la recherche de chair fraîche d'un amour impossible pour moi. Ils sont le reflet d'une misère sexuelle et affective que leurs richesses matérielles n'arrivent pas à combler. C'est affreusement pathétique.

Je me souviens de ce jour ou Stéphane avait essayé de me présenter le directeur général de Radio FG, cette radio qui passe de plus en plus de la merde. C'était un type assez riche, un peu obèse, à la chevelure blanche frôlant la calvitie, type qui m'avait vraiment dégouté. Je m'étais même dit que même si ce mec avait été mignon et bandant, pour rien au monde je n'aurais accepté une offre aussi généreuse de sa part, car ça va bien au-delà de mes principes. L'argent n'a jamais été pour moi source de bonheur et encore moins une priorité pour changer le court de ma vie avec de parfaits inconnus qui n'ont absolument rien d'intéressant. Ma vie aurait été un enfer à jouer au tapin de luxe, chose que je ne souhaite à personne, car les perspectives d'une vie aussi misérable et intéressée ne m'enchantent guère. Je préfère rester dans ma pauvreté et mon monde, libre de faire ce que bon me semble.

Il est vraiment bizarre ce Stéphane. J'éprouve pour lui des sentiments très contradictoires. Je l'aime bien et en même, temps je le déteste. Il me donne l'impression d'être mal entouré, car quand ses amis passent au Bar, je ne me sens vraiment pas à l'aise, et c'est dans ces instants-là que Stéphane devient cette personne froide et sans cœur avec moi. Il m'ignore, feignant de ne pas me connaître, bref un peu comme si je n'existais pas. En revanche quand il est seul, il change et se transforme, allant même m'apprécier pour mon naturel. Cette attitude paradoxale me rappelle celle d'Amando Fontán au Château de La Valette. Il a même trait de caractère que Stéphane à la seule différence que Stéphane est gay et qu'Amando Fontán est hétéro et qu'il aimait bien se moquer de mes amours pour les hommes, chose que lui seul avait comprise. Stéphane est gémeau comme moi (il est né le 1er juin 1971 soit un jour après moi). Cette réalité prouve que l'astrologie n'est qu'une supercherie. Je ne vois pas en quoi être né un jour avant lui le même moi et la même année est un avantage, puisque nous sommes complètement différents.

Bref ! Je réfléchis à ce qu'il vient de me dire à propos de son plan tapin à la con avec des mecs bourrés aux as et cela ne m'intéresse absolument pas et je n'en démoderais pas. Bien entendu, j'ignore où je feins de ne pas comprendre où il veut en venir lorsque je lui réponds que je ne sais pas. C'est à c'est instant même que le téléphone sonne. Cet appel me sauve d'une conversation sans intérêt et me sauve, en quelque sorte, la vie.

Stéphane se dirige vers le téléphone qui se trouve au fond du bar et il décroche. Je l'entends dire : « Oui... oui… oui... ouais... » Et puis il raccroche.

Il revient à nouveau ver moi et il me dit : « C'était mon Patron. Il voulait savoir si tout allait bien. » Il enchaîne ensuite : « Bon on en reparlera une autre fois, OK ? Je dois aller préparer des fus parce qu'il y a de plus en plus de monde qui arrive, mais David, réfléchi bien à la proposition que je viens de te faire. »

Stéphane part au fond du bar.

Arrive alors Olive, un autre barman du Bar, encore un type vraiment bizarre et froid comme un glaçon. Il me dit avec une voix qui ne lui va vraiment pas, car elle est trop nasillarde et frôle la pédanterie qui contraste

étonnamment avec son look très viril : « Ça va ma Chérie ? » Je lui réponds : « Ouais, ça va Olive, et toi ? » Il me répond : « Moi ça va... » Et il part au fond du bar servir une boisson à un client qui vient à peine d'arriver.

Assis sur mon tabouret pas très commode et qui tourne, je pointe mon regard en direction opposée du bar et je vois du monde qui rentre peu à peu. L'escalier qui donne accès aux sous-sols est toujours fermé et ils ne vont pas tarder à l'ouvrir, car il va bientôt être 22 heures. Alain et Michel ne devraient pas tarder, je l'espère.

Le pauvre type solitaire et con, comme je l'appelle, qui se trouve près de l'entrée à ma droite reste figé depuis son arrivée et a à peine touché à son whisky coca. Il n'a pas non plus prononcé un seul mot, car il n'aime pas trop les autres barmans. Je me demande bien à quoi il doit penser. Bon, il n'a plus son mec, mais, pourquoi vient-il dans ce bar pour s'enfermer dans une tristesse qui frôle le désespoir ? Vraiment, je ne comprends pas. Même Olive, qui le regarde de temps en temps, doit penser comme moi. Je pense : « C'est vraiment peine perdue et tu devrais aller ailleurs, car tu plombes l'ambiance du bar ! » C'est terrible à dire, mais j'ai la certitude que jamais il ne s'en remettra. Comment peut-on vivre ainsi ? Je me demande bien si la seule option qu'il lui reste est le suicide puisque la vie lui est devenue si insupportable. À chaque fois que je croise son regard, car je ne peux pas ignorer les mecs qui entrent au Bar, il esquive le mien d'un air méprisant et condescendant. Parfois, exaspéré par ce type, j'ai envie de lui en foutre un et de lui dire : « Eh mec ! Je ne vais pas le bouffer, tu sais ! » À force, sa beauté est détruite par ce caractère de cochon et j'en suis venu à ne plus m'intéresser à lui. Bref, c'est un pauvre type sans intérêt.

C'est à ce moment que je vois entrer au Bar un mec qui attire mon attention. Je n'ose même pas regarder en direction de l'entrée de peur que le Solitaire croie que je le matte. Donc, je ruse.

Ce mec est plutôt pas mal et je le connais. C'est un type de mon âge, châtain et bien foutu, pas l'une de ses tarlouzes musclées que l'on rencontre de plus en plus dans les bars gays et pourtant, je ne suis pas très fan des mecs châtains. Le seul défaut avec lui, et non des moindres, c'est qu'il est d'une froideur extrême et surtout, il ne s'intéresse qu'aux hommes de plus de 40 ans. Bon, les goûts et les couleurs sont dans la nature, mais là, cela échappe complètement à mon entendement. Un jour, quand j'étais avec Thierry au

Bar, nous avions essayé de le draguer, sans succès bien entendu. La tentative avait été vouée à l'échec lorsque comprenant notre désir, il nous avait dit d'un ton froid, cinglant, mais courtois, que nous n'étions pas à son goût, car nous étions beaucoup trop jeunes pour lui. Cette désagréable attitude, de la part du type, nous avait surpris et j'avais compris que ce mec, tout comme Stéphane, n'était là que pour faire la pute et trouver un pauvre vieux bien riche qui pourrait l'aider à vivre. Pour Thierry et moi, le but, bien plus que la drague, était de faire une nouvelle rencontre amicale et rien d'autre.

Le mec passe près de moi et il me regarde. Comme je m'en doutais, il ne répond pas au salut que je lui fais par politesse. Je laisse tomber et je regarde dans une autre direction tout en buvant ma bière et en allumant une clope.

Le temps passe et je m'emmerde grave.

Le Bar, bien que bondé de mecs, donne l'impression d'être vide et ennuyeux. En effet, c'est parce que le sous-sol est toujours fermé que le monde présent n'a guère de choix que de s'agglutiner en attendant que les chaînes des escaliers qui mènent au sous-sol s'ouvrent enfin, afin de descendre et aller dans la boite du bar en bas où l'ambiance euphorique ou la drague est plus facile.

Je pose mon verre que j'ai mis du temps à finir et j'appelle Olive pour qu'il m'en serve un autre pendant que je vais aux chiottes pour aller pisser. Je fais vite pour éviter le regard des types appuyés contre le mur de l'escalier qui va vers les toilettes et qui semblent faire la pute ou recherche le plan d'un soir. Ces toilettes, qui se trouvent entre le rez-de-chaussée et le premier étage qui sert de réserve, sont très petites, mais assez propres, ce qui dans un bar est plutôt rare.

Arrivé aux chiottes, je pisse et je déverse une quantité impressionnante d'urine qui n'est que le résultat du trop-plein de bière que j'ai bue depuis que je suis parti du Quetzal.

Soulagé par une vessie bien vide, je retourne rapidement à ma place encore vide et que personne ne m'a pris heureusement.

Cette partie du bar n'est pas très appréciée par la clientèle à cause du froid, des courants d'air assez pénibles qui passent plus facilement dans cet espace

confiné, car la porte d'entrée du bar est assez mal conçue et très peu hermétique, mais avec mon aviateur partiellement en cuir sur les manches et en daim sur les côtés bas, que mes parents ont acheté au Printemps poux un prix dérisoire, un peu moins de 400 francs au lieu des 1200 francs initial il y a un peu plus d'un an, me permet de supporter ce léger froid et de me tenir au chaud. Je n'ai aucun mal à rester dans ce que je considère être ma place, avec à côté, le siège normalement réservé à Thierry quand il est là, ce qui n'est pas le cas ce soir. Je me suis fait aussi à cette très basse température extérieure et je sais que le bar se remplissant de plus en plus, la chaleur humaine finira par éclipser ce courant d'air assez désagréable. C'est donc tout bénef pour moi.

À la différence d'une grande majorité de la clientèle, je ne cherche jamais à retirer mon blouson au plus vite, d'étaler à la vue de tous leurs corps travaillés et acharnés en salle de musculation, montrant comme des paons, leurs cette musculature bien foutue, avec de beaux pectoraux et j'en passe. Je préfère rester pudique même si je n'ai pas honte de mon corps qui en fait fantasmer plus d'un, car il est d'un naturel de plus en plus rare. Parfois, j’ai des complexes d'infériorité lorsqu'il s'agit de me mettre en t-shirt et j'aime bien cacher une partie du mystère de mon corps normal en fin de compte et je ne cherche pas à faire comme Olivier, ce mec dont j'ai cru que je pouvais avoir une histoire sérieuse avec lui avant qu'il ne disparaisse depuis et qui était obsédé par ça au point qu'il oubliait, lors de ses séances trop nombreuses en salle de gym, de muscler le reste, surtout ses jambes. Le résultat final était quelque peu irrégulier.

J'appelle Olive et je lui demande : « Dis-moi Olive, Alain est Michel ne sont toujours pas là ? Il est plus de dix heures… » Olive me répond : « Je pense qu'ils ne vont pas tarder mon chou. Tu sais ils ont pris un peu plus de temps que d'habitude à cause du Nouvel An. » Et Olive repart vaquer à ces occupations, servir une clientèle de plus en plus nombreuse qui arrive au bar.

C'est étrange, malgré la foule, je m'emmerde beaucoup quand je me sens bien seul dans ce lieu. Le regard des mecs qui me fixent depuis un moment m'indiffère, même ceux qui ont l'air plutôt pas mal. En ce moment, je suis comme envahi par une étrange vacuité indescriptible devant cette bière si petite que je peine à boire, car je n'ai pas envie d'en acheter une autre.

Je prends donc mon verre, je me lève et je me dirige vers le stand où sont disposés une multitude de flyers et de magazines en tout genre. J'en prends quelques un au hasard et je retourne immédiatement à ma place pour ne pas me la faire voler. Assis, je regarde ces flyers qui prétendent tous nous faire rêver tout en chopant dans mon aviateur une clope que j'allume immédiatement, car j'ai envie de m'en griller une.

À la lecture des flyers, certes au design beau et très extravagant, j'ai le sentiment que le monde qui y est présenté est aux antipodes du mien et de l'expérience que j'aie des soirées que j'ai pu passer dans une multitude de boites et de bars gays. Ils décrivent des soirées inoubliables, des moments uniques à vivre une fois dans sa vie, le tout bien achalandé de mecs tellement artificiels qu'ils ne ressemblent presque plus à des hommes, mais bien à des clones impersonnels de cire. Le flyer du Queen, cette boite à la mode des Champs-Élysées est celle qui en jette un max, car ses dimensions sont hors normes tout comme le prix de la soirée qui commence à 23 heures et qui annonce un prix exorbitant de 200 francs l'entrée avec une conso. Le prix me surprend un peu, même si je connais la réputation de cette boite qui pratique en temps normal des prix qui défient toute logique. Même si j'en avais les moyens, jamais je n'irais dans un lieu pareil qui a le personnel le plus désagréable, les prix les plus hallucinants et l'ambiance la plus sordide de toute la capitale. Et pourtant, combien de fois je suis allé sans même payer le moindre centime, sauf la première fois avec Jacques un samedi soir où j'ai failli attraper une syncope quand, en commandant une bière, une simple canette de Heineken, cette dernière m'avait coûté la somme monstrueuse de 50 francs. Je m'en souviens encore ! J'avais été servi par un drag queen très con qui ressemblait plus à une transsexuelle et qui ne connaissait pas la moindre notion de politesse. Avec Sandrine, la physionomiste de l'entrée, ce sont les deux personnes les plus connes et stupides que j'ai pu croiser dans ma vie gay à Paris.

Ce qui est étrange, c'est que je suis toujours rentré dans cette boite malgré mon look un peu trop masculin alors que l'entrée dans cette boite est réputée pour être très sélective et difficile d'accès.

En pensant au prix d'entrée de cette soirée du Nouvel An, j'imagine, à tout ce fric que va se faire ce soir et cette nuit le patron de cette boite où la drague est si difficile, voire impossible, et j'ai du mal à comprendre une telle

politique commerciale aussi méprisante. Mais le lieu est si réputé que cela n'est pas surprenant après tout. Il faut aussi avouer que certaine soirée sont de véritables musts de plaisirs et de défonces, et que j'ai passé des soirées plutôt exorbitantes, me rappelant peut être ces soirées mythiques qu'avaient dû se dérouler il y a quelques années au Palace, mais aussi au « Boys », boite ou Sandrine était déjà à l'époque à l'entrée en tant que physionomiste, mais en plus sympas, car la sélection n'existait presque pas. Quoi qu'il en soit, pour moi, ce soir le Queen, il n'en est pas question à moins que je ne fasse comme à l'automne dernier ou pendant la soirée spéciale consacré au film « « Priscilla Queen du Désert. » Ou bien à cette soirée très courue d'Halloween, j'avais pu y entrer sans même payer, Sandrine me laissant le champ libre et sans encombre et me laissant passer par l'entrée réservée aux VIP.

Les autres flyers proposent les mêmes rêves bidons dans ces mêmes boites à la con, sauf peut-être celle du Scorpion, mais encore une fois, le prix pratiqué pour ce soir et cette nuit ne me donne guère envie d'y aller et encore moi pour croiser les acteurs des films pornos de Cadinot qui en ont fait leur QG. C'est un lieu où ils aiment passer leur temps à boire des bouteilles de champagne hors de prix et se pavaner, car tout comme le Queen, le Scorpion pratique des prix indécents. Le seul intérêt de cette boite, et à la différence du Queen, c'est qu'elle ne pratique pas de discrimination à l'entrée, car elle n'a pas de physionomistes, mais de simples agents de sécurité blacks à la limite un peu homophobe. Le Scorpion est aussi la seule boite à proposer de véritables spectacles de transformistes à Paris, toujours vers 4 heures du matin, une pause très agréable et amusante à chaque fois. C’est la boite qu’Alain, Michel et Mario aiment fréquenter de temps en temps. Pour résumer, ceux qui ne peuvent pas rentrer au Queen à cause du caractère bien particulier de Sandrine atterrissent souvent au Scorpion. Quant à la drague, elle est pratiquement impossible ; du moins en ce qui me concerne, car je n'ai jamais réussi à attraper le moindre mec dans cet endroit. Je découvre aussi certains flyers qui parlent de boites que je n'ai jamais entendu parler. Visiblement, le commerce très gay du Nouvel An est un filon qu'aucune boite ou bar ne peut ignorer.

Tous ces morceaux de papier bien beaux me dépriment et je repense aux poppers que j'ai. C'est alors que je ressens le besoin d'être un peu ailleurs en sniffant une petite dose de cette fiole magique, histoire de faire passer ce

temps qui me semble si long. Le problème au Bar, c'est que c'est un peu plus délicat, car le lieu est moins discret que le Quetzal. Pour en prendre en toute tranquillité, la seule solution consiste à aller aux chiottes. Alors je pose ma bière sur le comptoir, je demande à Olive de bien vouloir me garder la place la bière et je pars pour m'y réfugier quelques instants et sniffer.

Arrivé aux chiottes, je m'enferme. J'ouvre ma fiole et j'inspire une grosse bouffée. Je referme la fiole et je me laisse aller à ces effets qui arrivent à la vitesse de la lumière. Je me sens si bien que le temps prend une tout autre dimension. Je sors des toilettes, complètement stone, mais assez lucide pour que cela ne se voit pas.

En me rendant vers ma place, je regarde les mecs avec une attention très particulière manquant de peu de trébucher en descendant les escaliers. Heureusement, personne ne remarque ce petit incident et je poursuis ma marche très aléatoire et très lente.

Cette fois-ci, et contrairement à ma légère déprime précédente, les types que je croise commencent à m'exciter. Ce produit est fabuleux, mais je crois que j'ai un peu trop abusé sur la dose, à moins que l'alcool ne soit aussi responsable de cette situation. Personne ne remarque mon état, mais un étrange sentiment de paranoïa m'envahit, car j'ai l'impression que je sens le poppers et que cela se devine. Parfois, ce produit magique peut me rendre bien con.

Arrivé à ma place toujours libre, je m'assois sur mon tabouret et je commence à mater les mecs avec un regard hagard. L'effet du poppers est cette fois-ci long, très plaisant et planant.

C'est à ce moment même que je fixe mon regard sur un mec plutôt pas mal que je n'avais même pas remarqué à son arrivée. Le mec doit avoir un peu moins de 30 ans. Il porte sur lui un t-shirt sombre et un jeans bleu clair moulant qui met en valeur de belles cuisses musclées qu'il croise volontairement, afin de mieux mettre en évidence l'atout qu'il porte en lui. Bien entendu, je ne suis pas le seul à remarquer et à zyeuter un étalon aussi inattendu. Les mecs assis à côté de moi ainsi qu'Olive font de même et ce dernier se montre un peu maladroit lorsqu'il s'agit de servir un verre à un client, lui aussi se demandant pourquoi toutes nos attentions sont posées sur ce beau mec, manquant de peu de renverser le verre du client.

Comme le bar commence à se remplir et qu'Olive n'arrive pas à suivre la cadence, Stéphane réapparaît au bar et vient l'aider. Olive murmure quelque chose à l'oreille de Stéphane et il se met à son tour à mater ce mec, ce qui me fait un peu sourire, car je me dis que ce bar ressemble parfois à un zoo avec des espèces rares.

L'effet du poppers se dissipe. Je n'ose plus trop le regarder, car je ne veux pas sombrer dans le ridicule. Je ne me vois pas non plus aller de nouveau aux chiottes pour en prendre une sniffée de peur de perdre pour de bon ma place, mon tabouret bien commode ou je me sens confortablement assis.

Avec cette foule qui s'agglutine dans le bar, je n'ai pas envie, du moins pour le moment, de passer une partie de cette soirée debout et je me dis que des mecs comme celui que tout le monde matte, il y en aura sûrement d'autres ce soir. J'abandonne donc la partie, laissant de fait ce mec faire son choix parmi une multitude de prétendants et surtout, je constate que je ne l'intéresse pas, à moins qu'il soit effrayé par ces timides qu'ils n'osent pas l'aborder. À vrai dire, je n'en sais rien et il a surtout l'air de ne pas savoir ce qu'il recherche, car il regarde un peu au hasard tout le monde ne sachant pas savoir où il est. Ce qui est sûr, c'est que conscient de son charme et de son attrait, il se complet dans son orgueil et ce d'autant plus que personne n'ose faire le premier pas pour aller vers lui. S'il continue comme ça il va se retrouver bien seul ce con ! Ces mecs qui hésitent m’exaspèrent, un peu comme ceux que l'on trouve dans les boîtes de nuit. Je me dis aussi que si Thierry avait été avec moi ce soir-là, je n'aurais pas hésité une seule seconde à aller vers lui, mais seul, à une heure aussi tôt je n'en vois pas l'intérêt. Je laisse donc les autres tafioles espérer à ma place.

Soudain, de la musique techno surgit des escaliers qui donnent accès au bar du sous-sol. C'est bon signe, car le bar sous-sol tant attendu ne va pas tarder à ouvrir.

Franck, un autre barman du Bar, un type un peu brut, mais sympa (en tout cas avec moi même s'il effraie quelquefois par son sérieux, une partie de la clientèle non habituée), monte ces escaliers et retire la chaîne qui bloque l’accès au sous-sol. Il porte avec lui un petit coffre-fort, la caisse du sous-sol, je suppose, et va voir Olive. Tous les deux se mettent à discuter et je n'arrive pas à entendre ce qu’ils se disent ; à vrai dire je m'en fiche un peu.

Pendant leur conversation, une horde de mecs descend au sous-sol, ce qui libère pas mal de place au rez-de-chaussée. Le beau mec au t-shirt sombre se redresse tel un paon et prend aussi la direction du sous-sol. À côté de moi, il y a deux mecs qui n'ont pas arrêté de le regarder et ils le suivent. Pendant que le beau mec au t-shirt sombre descend au sous-sol, j'en profite pour lui offrir un dernier regard bien persan. Il me répond par un très beau sourire, semblant me dire « Suis-moi si tu peux… » Alors que les deux mecs, qui étaient assis à côté de moi et qui en bavaient sur lui, me regardent d'un air qui pue la jalousie, un peu comme si j'étais un véritable pestiféré. Mon Dieu ! C'est fou ce que l'attrait peu rendre jaloux et rendre con un mec! Moi, je ne bouge pas, car j'attends la venue d'Alain qui tarde toujours à venir. Quant à descendre, il n'en est pas encore question et tant pis pour ce beau mec. Faire à nouveau la chasse ça m'épuise et je n'ai pas envie de me retrouver entouré de mecs qui n'ont qu'un but, être le premier à le draguer, même si au fond, j'aimerais bien qu'il puisse remonter pour venir me voir, mais là, je crois que je rêve un peu avec toute la concurrence qu'il y a dans ce bar.

Je regarde ma montre qui indique qu'il est un peu plus de 22 h 30. Alain, Michel et Mario ne sont toujours pas là alors qu'Olive et Stéphane sont débordés et ne savent plus comment faire pour honorer toutes les commandes de bières et d'alcool qu'ils doivent servir à des clients un peu trop pressés.

J'attends quelques minutes et comme je ne vois pas Alain, Michel et Mario arriver et que je commence à avoir mal aux fesses à force d'être assis, je décide à mon tour de laisser mon précieux tabouret pour aller voir ce qu'il se passe au sous-sol du bar ou la musique est bien meilleure tout comme l'ambiance.

Je me dirige vers ces escaliers étroits qui amènent à un premier niveau intermédiaire d'où l'on peut voir le bar du sous-sol.

La musique est forte et classe ! Je m'assois quelques instants sur le banc qui se trouve accolé au mur. Je vois défiler devant moi pas mal de mecs qui vont, soit pour certains d'entre eux vers la backroom minuscule qui se trouve à gauche, soit pour d'autres vers les escaliers étroits qui mènent vers le bar du sous-sol qui fait aussi office de petite boite de nuit.

J'ai à nouveau envie d'être un peu cassé, car à force d'attendre Alain, j'ai beaucoup dessaoulé.

Je choppe dans mon aviateur ma fiole de poppers et j'en profite pour prendre une grande sniffée sans me faire remarquer, même si l'endroit est sombre et discret, car je n'ai pas envie de m'en faire taxer comme cela arrive si souvent dans cet endroit. Ma bouffée prise, je range la fiole dans mon aviateur et je commence à planer.

Je regarde fixement les mecs qui passent et descendent. Ce produit fait s'éveiller en moi une très forte libido qui commence à me faire bander.

Je me lève donc et je me dirige vers la petite backroom. Je rentre, mais je ne vois absolument rien à part quelques formes diffuses, dont une, à genou qui semble pomper un mec. Je me dis « Ils ne perdent pas le Nord ici. Le bar du sous-sol est à peine ouvert que des mecs passent à l'acte. » À ce propos, je me demande bien comment ils font, car il est impossible de distinguer la moindre personne, le moindre regard dans une obscurité si forte. Je frôle par mégarde un type adossé au mur et je m'excuse maladroitement. Le mec ne répond même pas.

Trouvant cet endroit vraiment glauque, je décide de sortir au plus vite de ce lieu sinistre pour descendre.

Je prends donc l'escalier de droite qui mène au sous-sol, mais, à peine avoir mis le pied sur les deux premières marches, je décide de rebrousser chemin, car l'endroit est beaucoup trop bondé à tel point qu'il est pratiquement impossible d'y respirer, sans compter que c'est assez bruyant et que mes oreilles vont exploser. C'est un peu con, car la musique que passe Franck au bar du fond est assez chouette et transcendante.

Je remonte au rez-de-chaussée et là, oh miracle ! Je retrouve mon tabouret vide. Je me précipite donc immédiatement vers cette place avant que quelqu'un par surprise me la prenne. Alors que je m'assois, la porte de l'entrée s'ouvre. J'entends la voix d'Alain et Michel qui parle fort avec une intonation un peu spéciale. « Enfin les voilà! » je me dis, même si ces trois tourtereaux ont l'air d'avoir un peu abusé de la boisson pendant leur dîner.

Michel rentre en premier. Il me regarde et me dit : « Salut Loulou ! » Vient ensuite Alain suivi de Mario. Alain vient vers moi et tout en m'embrassant

sur la bouche, alors que son haleine empeste le vin, il me dit : « Salut mon petit Loulou ! » Finalement, Mario rentre. Lui aussi m'embrasse sur la bouche et comme Alain, lui aussi à une haleine à faire fuir... Beurk !

Mario se met à côté de moi. Il retire son grand manteau et le donne à Alain qui va le déposer en dessous du bar, bien à l'abri.

Alain revient ensuite vers nous et nous demande discrètement ce que nous voulons boire. Mario commande un whisky-coca et moi je lui demande comme d'habitude, une bière, ce qui dans notre jargon veut dire un baron bien rempli ; je ne vais pas me gêner après tout puisque c'est gratuit !

Alain repart, prend un verre et un baron vides. Il verse le contenu des boissons respectives que nous lui avons demandé et il revient nous voir à nouveau tout sifflotant un air musical inconnu. Alain me tend le baron et me dit : « Tiens, pour toi mon Loulou que j'aime ! » et me fait un clin d'œil. Il donne ensuite le whisky coca à Mario puis il me dit discrètement : « La prochaine fois comme d'hab, OK ? » Je comprends alors que mon prochain verre sera une vodka citron et pas une bière, donc un alcool plus fort et cher.

Alain repart servir les autres clients, car même si le bar su sous-sol est ouvert, il y a pas mal de monde qui attend de pouvoir commander un verre ; Michel est en effet débordé par le flux d'une multitude commandes.

Pendant qu'Alain et Michel s'affairent comme des forcenés à servir une clientèle de plus en plus pressée, Mario me prend dans ses bras et me demande : « Alors comment ça va mon Loulou ? » Je lui réponds : « Bof ! Tu sais, je ne me suis pas mal emmerdé pendant une grande partie de la soirée, car je n'ai pas vu grand monde de connu, sauf Michel au Quetzal. » Puis Mario me demande alors : « Et Thierry, il n'est pas venu ce soir ? » Je lui réponds : « Et ben non. Tu sais je n'ai plus de ses nouvelles et comme je n'ai jamais vraiment su ou il habitait, je dois faire avec et attendre qu'il se pointe un jour ici, ce qui me semble très peu probable. La dernière fois que le l'ai vu, je l'ai senti assez inquiet à propos de sa famille, car il ne sait pas comment concilier sa double vie : celle où il fréquente une communauté gitane qui ne conçoit pas que l'homosexualité puisse exister et l'autre, ici dans ce milieu qu'il l'a en partie un peu libéré, car tu vois, sa famille ne sait pas qu'il est gay. Si elle l'apprenait un jour, je n'ose imaginer les emmerdes

qu'il aura à supporter. Tu sais, il risquerait gros mon pauvre Thierry si cela se savait ! Être PD pour les gitans, c'est le tabou extrême... » Mario enchaîne donc à propos de ma recherche d'emploi qui ne donne absolument rien et je lui dis : « Tu sais, rien, mais alors rien de rien, pas même une petite mission en intérim ! C'est affligeant et cela me désespère ! Je suis toujours dans la dèche et je ne sais absolument pas par où chercher, car rien ne se présente à moi malgré les nombreux CV et lettres de motivations que j'envoie ici et là et qui restent toutes sans réponses. C'est simple Mario, dans ce pays, il n'y a pas de taf pour moi... » Il me dit alors : « Et ramasser des verres au Bar, ça te dirait ? » Je lui réponds : « Tu sais bien Mario qu'il y a déjà Philippe… » Je ne lui en dis pas plus, car à vrai dire, cela ne m'enchante guère de travailler dans ce bar à ramasser des verres, même si Alain et Michel sont cools ; là n'est pas le problème. En revanche, ce dont je suis sûr c'est que ce n'est pas un boulot pour moi et je suis persuadé que je n'y resterais pas plus de trois jours pour être franc. De plus, je n'ai pas trop envie de passer de l'autre côté de la barrière, surtout depuis que je sais qu'Alain et Michel n'ont qu'une idée en tête, quitter ce Bar au plus vite pour créer leur propre resto ou bar. À ce propos, je sais par une indiscrétion de la part de Mario, qu'Alain et Michel sont en négociation avec leur patronne Bernard, un type qui ne m'inspire aucune confiance même s'il a l'air un peu plus cool que l'autre Bernard du Quetzal, pour se faire licencier à l'amiable. Après avoir passé de nombreuses années à travailler dans ce milieu pour elle depuis le Gaie Moulin en 1981, je pense qu'ils en ont un peu marre de toujours faire le même travail. Quant à monter un bar ou un resto à Paris, cela risque d'être un peu ardu au vu des prix des loyers pratiqués à Paris, surtout dans les quartiers très demandés du centre comme les Halles ou le Marais. Trouver un local à un prix correct relève de la mission impossible. Quant aux autres quartiers, comme celui de la Bastille et plus particulièrement le secteur de la rue Keller, il se meurt peu à peu et il n'attire plus comme avant une clientèle gay. Se serait prendre de gros risques que d'ouvrir un restaurant ou un bar gay dans un endroit pareil. En revanche, ouvrir un bistro mixte, pourquoi pas, et c'est peut-être ce que veulent Alain et Michel : fuir un milieu qui ne leur correspond peut-être plus.

À ce propos, quand j'y pense, je me demande comment Bernard, le patron du Bar, va pouvoir un jour s'en sortir sans la présence d'Alain et Michel. Ils sont pour le Bar, la poule aux œufs d'or. À eux deux, ils sont une véritable institution attirent par leur gaieté et leurs gentillesses, une grande partie de la

clientèle. C'est simple, sans eux, le Bar peut mettre les clefs sous la porte ! Et sans eux, je risque fort de ne plus fréquenter à l'avenir ce bar qui perdrait beaucoup de son charme et de son ambiance unique, car l'erreur de Bernard est d'avoir peut-être sous-estimé le Quetzal, bar gay de référence auquel il est bien difficile de lutter. Même le Subway, fermé depuis, n'arrivait pas à la cheville de ce dernier quand il était encore ouvert. Cet avis, je ne le partage pas tout seul ; nous sommes plusieurs à penser la même comme Thierry ou Mimi, tous deux absents ce soir-là à mon grand regret.

Certaines mauvaises pensées diront que je pense cela, car Alain m'offre copieusement des verres gratuits, mais là n'est pas le problème : c'est une page entière de l'histoire du milieu qui disparaîtrait sans eux, une histoire d'un autre temps et j'y perdrais aussi pas mal de repères.

Parfois, j'ai même l'impression que je les perds déjà quand je pense à ce que fut ce bar et cette bande qui ne le fréquente plus et cela me rend triste. Je dois envisager une telle éventualité depuis qu'ont disparu les deux Stéphane, Jordi, Vincent, Anicet qui ne vie que de son travail à l'Arène, Daniel et Ahmed séparés, Mimi si faible et malade que je n'arrive pas à rendre optimiste, car il a tant de difficultés à vivre au jour le jour et mon aide lui est insensible, Pascal qui ne vit plus avec Mimi et tant d'autres connaissances, certaines furtives, mais qui ont eu leur importance au Bar. Je crains le retour de cette terrible solitude que j'ai pu vivre entre 1988 et 1991 et la morosité que je masque ce soir, cette peur craintive en dit long sur ce milieu que je vénère peut être un peu trop et qui s'accroche à moi comme une drogue dont je ne saurais me débarrasser. Oui ! J'ai peur de me retrouver seul au monde. Oui ! Je suis conscient que je ne peux pas compter sur une amitié franche et sincère avec Alain et Mario, et encore moins de Michel, car je ne suis qu'un client, certes un client un peu spécial pour eux, mais un client tout de même. Il me faudra à nouveau, j'en suis certain, trouver un Nouveau Monde et cela risque de ne pas être facile, car, j'en ai fait l'amère expérience à la fermeture du Château de la Valette. L'expérience du lycée Honoré de Balzac, dans la section espagnole internationale, a été une véritable catastrophe tout, comme dans une moindre mesure, l'expérience d'Auchan. Après la fermeture du Château et le passage de ces époques sombres, il ne me reste plus rien sauf Babou. Je sais aussi que l'amitié que j'aie avec Marc, Jean-François, Pascal, Lolotte, Cédric et tant de connaissances du Quetzal sera un jour que du vent, mais, peut être que la

vie est ainsi faite.

Le Solitaire est toujours là dans son coin à déprimer, ne regardant personne, ne disant rien. Le voir me démoralise beaucoup et j'aimerais bien qu'il se casse à vrai dire !

Mario, qui a un tempérament curieux, remarque que quelque chose ne cloche pas avec moi quand je regarde ce pauvre type discrètement. Je lui dis donc d'un ton très discret : « Mario, tu sais, il est vraiment bizarre ce mec, tu ne trouves pas ? » Il me répond : « Je sais mon Loulou ; tu sais il est comme ça depuis que son mec l'a largué et il refuse depuis pas mal de temps de faire le deuil d'une séparation difficile pour lui qu'il refuse, séparation qu'il refuse d'admettre et qui lui est très insupportable. » Je lui dis alors : « Mais il ne va pas rester comme ça toute sa vie ? » Mario me dit alors : « Tu veux que je te le présente ? » Je lui réponds : « Non, par pitié, surtout pas ! » Au fond, j'aimerai bien en savoir un peu plus sur lui, mais ce type me fait peur ; Mario poursuit : « Tu sais, je le connais bien... »

Mario se retourne et se dirige vers le mec. Ils se mettent à discuter et je n'arrive pas à entendre ce qu'ils se disent. Soudain, Mario m'appelle et me dit : « Vient mon Loulou que je te présente... » Je suis si surpris que j'en oublie même le prénom du type.

Je m'approche de lui et quand je me retrouve devant lui je lui tends la main pour le saluer, car, il n'est absolument pas question de lui faire la bise même si dans le milieu gay c'est la norme. À son tour, il me tend une main bien mollassonne, sans grande conviction. Pour moi c'est clair, ce type ne veut rien savoir de moi ! J'essaie quand même d'être poli, contrairement à lui, et je lui dis : « Salut ! Ça va, moi c'est David... » Au moins il sait dorénavant mon prénom. Bien entendu il ne dit pas un mot et regarde ailleurs. Je comprends que son cas est désespéré et que c'est d'un médecin dont il a besoin et pas de moi. Alors je lui dis donc : « Bon et bien bonne soirée ! » et je retourne à ma place comme si de rien ne s'était passé.

Mario revient vers moi et je lui dis discrètement : « Je te l'avais dit, ce type est vraiment bizarre... » Alain, qui a assisté à cette scène surréaliste, se dirige vers nous, nous fait un clin d'œil et part ensuite voir le Solitaire pour lui parler. Mario et moi faisons fis d'ignorer la scène sans pour autant de jeter ici et là, un petit coup d'œil bien indiscret afin de savoir ce qu'il se passe,

mais la musique nous empêche d'entendre quoi que ce soit. La conversation est brève et ne dure pas bien longtemps, à peine quelques minutes. À la grande surprise d'Alain, le Solitaire, d'un air vraiment dégoûté, prend son baron, boit le restant de sa bière d'un coup et se casse vers le fond du Bar. Alain, un peu dépité, mais habitué à cette situation qu'il a vécue à de nombreuses reprises, vient vers nous et il nous dit : « Le pauvre ! Il n'arrive vraiment pas à oublier… Il faudra bien qu'un jour il tourne la page et passe à autre chose, car il perd vraiment son temps et risque de devenir fou. » Alain, un peu blasé de lui dire pour la Xème fois la vérité, repart tranquillement servir des clients qui attendent leurs boissons. Il gueule : « J'arrive mes chéries ! J'arrive ! » Toujours d'un ton blasé, mais aussi peut-être parce qu'il n'est pas assez cassé ou bien peut-être parce qu'il commence à fatiguer.

Pour passer à autre chose, je change de sujet et je parle de boulot avec Mario. Je voudrais par exemple savoir où il en est avec sa recherche d'emploi, car lui aussi est au chômage. Mario à beau bien s'habiller avec son costume cravate, un look de cadre qui lui va à merveille, il n'en galère pas moins dans ses multiples recherches d'emploi ; pour faire simple, il est dans la même merde que moi et son âge ne l'aide en rien à retourner dans la vie active. C'est peut-être pour cela qu'il veut qu'Alain quitte au plus vite le Bar pour ouvrir sa propre affaire. Je comprends aussi que le sujet est un peu délicat pour lui et qu'il en souffre, donc je n'insiste pas trop et je stoppe net la conversation.

Alain revient nous voir après avoir servi quelques clients. Il nous regarde et nous dit : « Un petit alcool mes Loulous ? » Je ne peux m'empêcher de lui sourire, je sais ce que cette question veut dire : pour moi ce sera une vodka citron et pour Mario un whisky coca. Il part servir les verres et nous les ramène, bien rempli, un peu trop même.

Je bois une première gorgée de mon verre et je commence soudainement à me sentir un peu paf. Je confirme ! Alain a vraiment abusé sur la dose de vodka comme son habitude. Mario et Alain sont aussi cassés, même si Mario a le don de supporter de très grandes quantités d'alcool, ce qui ne semble pas être le cas d'Alain qui bafouille un peu quand il nous parle. Quant à Michel, il est toujours dans son coin, au fond du bar, silencieux, à discuter quand Alain est disponible et il se fait visiblement chier, chose que

je peux comprendre.

Ces deux verres nous forcent au silence et ça me fait du bien.

Je regarde un peu autour de moi, recherchant peut-être la perle rare. À vrai dire je n'en sais strictement rien, car je suis absorbé par l'effet de la vodka.

Je vois arriver un mec pas mal qui ne laisse personne indifférent, car à peine entré, tout le monde le mate.

Ce beau gosse s'installe en face de moi et il commence son jeu. Je comprends immédiatement que ce mec n'a qu'un but, débusquer dans ce bar sombre un plan, un mec prêt à faire un plan avec lui. Il scrute le terrain à la recherche de bonnes chaires fraîches. Son regard croise, de temps en temps, le mien, mais je suis indifférent à ce type de mecs que je sais repérer et de plus en plus présent dans les bars gays ; c'est un peu agaçant à la fin...

Mario tout comme Alain et Michel ne sont pas indifférents à ce qui est pour moi encore un tapin. Michel murmure à Alain : « T'as vu ce mec comment il drague ? » Alain lui répond « Oh oui... » Et il vient vers moi et il me furtivement : « Dis donc mon Loulou, il te plaît pas ce beau garçon ? » Je lui réponds « Ouais, pas mal ! Mais bon, tu sais bien Alain qu'il n'est pas là pour moi, que son seul but est de faire au plus vite avec ce qui il a de meilleur… Le problème Alain, c'est qu'il fait la pute. Même si je devais craquer pour lui, j'aurais peu de chance avec toute la concurrence qu'il y a dans ce bar… » Alain poursuis, mais cette fois-ci dans un autre registre, en me prenant tendrement la main : « Tu sais mon Loulou, j'espère que tu prends tes précautions si tu vois ce que je veux dire ? Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose... » Avec son index, il simule la pose d'un préservatif. Je lui réponds, sûr de ma vérité : « Bien oui Alain ! Qu'est-ce que tu crois ! Je n'ai pas envie de choper cette saloperie, tu sais ? » Alain me prend à nouveau les mains et se met à me les caresser. Il me dit alors : « Ne le prend pas mal mon Loulou et je ne veux pas t'emmerder avec mes leçons de morale à la con, mais, tu sais j'en ai tellement perdu des amis. Je ne voudrais pas aussi te perdre... » Son visage exprime alors une tristesse profonde et sincère, le reflet d'une époque qui a dû être très difficile pour lui. Le voilà terriblement triste même s'il s'efforce de masquer ses quelques larmes que l'obscurité et les néons font briller.

Alain se baisse et va chercher des préservatifs qui se trouvent en dessous du bar. Il en prend une grosse poignée et m'en donne deux. Il part ensuite en distribuer à toute la clientèle qui se trouve devant le bar en disant à haute voix : « Voici, voilà ! Protégez-vous mes Loulous ! Protégez-vous mes chéries ! » Alain titube un peu. Michel, qui constate qu'Alain n'est pas vraiment dans son état normal, lui dit : « Oh là là ! Dis donc ! Heureusement que la patronne n'est pas là ce soir. Tu as vu comment tu marches ? » Michel, tout en riant discrètement et en mettant sa main devant sa bouche, retourne servir un verre à un client.

Alain revient vers nous et nous sert à nouveau un verre. Pour moi, une Vodka citron et pour Mario toujours un whisky coca ; comme d'habitude quoi...

Le beau mec qui drague sans succès, car il a l'air de ne pas savoir ce qu'il veut, remarque qu'Alain nous a offert un verre et je me dis qu'il est peut-être intéressé. Je n'en doute guère quand il nous regarde avec insistance. Je sens qu'il veut aussi se faire inviter, mais, s'il croit qu'avec son charme cela va suffire il rêve le type ! Et à vrai dire je m'en fou un peu. Je fais comme si je n'ai rien remarqué et je me garde bien d'en faire la remarque à Mario qui pourrait tomber dans un piège aussi con (cela lui arrive parfois et Alain doit le remettre en place). Je déteste ce genre de mecs profiteurs qui, pour avoir quelques verres gratuits, s'incrustent le temps d'un instant et puis disparaissent. Et même si ce mec avait un tant soit peu mon intérêt, comment faire pour aller avec lui puisque je ne peux pas le recevoir ? En effet, je ne peux pas amener un mec chez moi et je suppose que lui non plus.

Là se pose le problème du logement en ce qui me concerne et qui me handicape beaucoup. En effet, si j'avais mon propre logement, cela me faciliterait grandement la tâche, car, trouver un mec prêt à recevoir de nos jours, ce n'est pas si facile que ça. Encore une fois, les loyers ahurissants de Paris sont à l'origine ce drame personnel qui m'empêche d'assouvir certains fantasmes sans passer par la case sex-club.

Je pense alors au beau mec vu tout à l'heure et pour qui j'ai une préférence lorsque je regarde autour de moi. Je suppose qu'il doit être en bas, je n’en sais absolument rien. Je réfléchir aussi à ce que m'a dit Alain sur le SIDA et aux risques stupides que j'ai pris récemment avec quelques mecs. Je ne sais

plus à quoi m'en tenir en cet instant si sinistre que la musique assourdie, mais je suis assez conscient qu'il est urgent d'aller me faire dépister contre toutes ces merdes qui empoisonnent mes plaisirs, que c'est très important, mais, ces quelques moments de lucidité ne restent pas très longtemps dans mes pensées, car je veux les oublier. Je refoule en quelque sorte cette démarche pourtant nécessaire pour penser au présent qui m'ennuie terriblement et à vrai dire, pour être honnête, je n'ai pas trop envie d'être confronté à cette terrible réalité surtout lorsque je pense aux nombreux décès qui ont eu lieu cette année. Ces derniers morts du SIDA atteignent des records alarmants, détruisant le passé qui se défile devant moi et une grande partie de notre joie de vivre. J'ai l'impression que ce monde ne tardera pas à disparaître. Je cogite à tout ce monde que la maladie a tué, particulièrement à la mort marquée bien triste du jeune Cleews Vellay, le 18 octobre dernier des suites de ce terrible fléau. Il était la « présidente » qui aura marqué à jamais l'Histoire de l'association Act Up. Même si je ne le connaissais personnellement et même si les activités d'Act Up me sont étrangères.

Quand je pense à l'association à Act Up ou à toutes les autres associations de lutte contre le SIDA, je me défile constamment. Je ne sais pas pourquoi j'agis comme ça, mais je n'ai jamais voulu rejoindre ce genre de groupe malgré le respect que je porte à certaines d'entre elles (plus particulièrement Act Up, car les autres ne valent vraiment pas la peine qu'on s'y intéresse). Elle est, je crois de mon point de vue, la seule à alerter intrinsèquement de nos jours, les pouvoirs publics et les médias quant à cette hécatombe qu'est le SIDA. Je ne comprends pas pourquoi Mimi ne fait pas appel à elle au lieu de se morfondre dans ce sinistre CLG qui ne propose absolument rien de bien pour lui et ce d'autant plus que Pascal semble bien la connaître, en tout cas bien plus que moi.

Quand je médite sur la réalité de mon présent, j'ai du mal à l'accepter. De nombreuses questions me viennent à l'esprit : pourquoi nous ? Pourquoi maintenant et pas avant ? Pourquoi ce sort s'acharne à nous haïr de la sorte ? Et comme par hasard, là, à l'aube de ma jeunesse où la vie devrait être la plus belle et alors que cette société nous délaisse, à la limite voir nous ignore de son indifférence. Pour une très grande majorité de la norme, donc de ce monde, même si liberté d'être ce que nous sommes est tolérée, Il reste encore de nombreux progrès à faire dans la lutte contre l'homophobie. Être

PD de nos jours, ce n'est pas la panacée et difficile à vivre en plein jour sans risquer de se faire casser la gueule par des abrutis qui ne comprennent pas que nous sommes tels quels et que nous n'avons jamais choisi notre sexualité, car, nous sommes nés avec. Les bars et les quelques boîtes gays, quand elles sont tolérantes bien entendue, ce qui n'est pas le cas du Queen par exemple, m'aide à me sentir un peu plus serein dans ce monde qui ne nous comprend pas sauf à la seule condition d'avoir un peu d'argent bien entendu et là c'est un autre problème, mais dans la vie, il en est tout autrement lorsqu'il s'agit de la vivre au quotidien.

En repensant brièvement aux tests que je dois faire au plus vite, quelque chose en moi me dit que je n'ai rien à craindre. Je sais, ce raisonnement est stupide ! Si je repense aux souvenirs récents, les rares erreurs de ma part l'ont été avec des mecs de mon âge. Je me persuade bien entendu que ces mecs du même âge que moi ont eu la chance d'être au courant de ces saloperies à temps et bien avant de découvrir officiellement notre sexualité active.

Quant à moi, je l'ai commencé bien tôt, car depuis toujours, j'ai su que j'aimais les hommes et donc, j'ai aussi commencé bien tôt. C'était au mois d'août 1984, lorsque j'ai fait la connaissance de ce kabyle sur les quais de Seine proches de la Défence. Le mec m'avait initié d'une manière un peu brutale à l'art de la pénétration. Ce fut rapide, brutal, douloureux, mais, oh, combien bon à la fin et le tout sans le moindre artifice. Depuis bien entendu j'ai fait de nombreux tests, tous négatifs forts heureusement. Le dernier date un peu et c'était en novembre 1991.

Depuis, j'ai une trouille bleue des hôpitaux et plus particulièrement des centres de dépistages. On y rencontre des cas vraiment désespérés. On y voit venir la mort et le décor et l'exiguïté des lieux n'aide pas à la détente. J'ai été un jour beaucoup marqué par le regard bien sombre de certains mecs, mais aussi de nanas, de drogués, de prostitués en tout genre ou bien des trompées par la vie visiblement pas bien quant à leur pronostique au bord d'un précipice dans cette salle d'attente de l'Hôpital Lariboisière lorsque je suis allé faire mon dernier test et j'en suis sorti traumatisé, triste, mais aussi très en colère. Cette colère n'a pas suffi à franchir le pas pour me battre avec ACT UP dont je reproche peut-être, leur côté un peu trop morbide et sombre.

Bref ! À quoi cela sert-il d'y penser ? Cela ne changera pas grand-chose, car, ma soirée s'annonce bien morose et je dois me ressaisir. Je laisse donc cette réalité à plus tard.

Ce rejet, je la vis comme une colère profonde qui refuse de se manifester au monde auquel je suis pourtant l'un des siens à part entière.

Avec Alain, je joue au naïf. Je le regarde fixement. Il doit se dire « Mais pourquoi est-il si heureux ce soir ? » Je le rassure à propos de ce qu'il vient de me dire sur le SIDA et je lui dis que tout est en ordre, que tout va bien, que la vie est belle alors que tout n'est que mensonge et que c'est d'un bonheur, qui me manque tant, que j'ai besoin ce soir.

Je regarde ma montre et elle indique qu'il est un peu plus de 23 h 20. Le bar est toujours aussi complet et je suis toujours assis à ma place avec Mario. De temps en temps, Alain vient nous voir et discuter avec nous, quoique plutôt avec Mario, car je n'ai rien d'important à lui dire en ce moment. Quant à Michel, il est toujours égal à lui-même. Dans son coin, il a l'air si triste et déprimé et j'ai dû mal comprendre pourquoi il est si taciturne avec moi. Il lui arrive parfois de discuter de temps en temps avec Alain, discussions qui sont souvent des banalités et sans grand intérêt.

L’afflux de clients est constant et je commence à saturer un peu. J'hésite à faire un petit tour à l'extérieur pour me dessaouler un peu ou bien à descendre au sous-sol pour voir ce qui se passe. Une chose est sûre, je dois bouger un peu pour ne pas devenir fou, pour ne pas me laisser envahir par ces pensées bien sombres et qu'importe les boissons gratuites puisque le Bar restera ouvert bien au-delà de l'heure habituelle de fermeture du week-end et que je pourrais, à tout moment, en avoir une gratuite et ce, toujours grâce à la générosité inestimable d'Alain ou de Mario.

La porte de l'entrée s'ouvre à nouveau. Je vois entrer quelques personnes un peu cassées et qui gueulent quelque d'incompréhensible chose à Mario. Je comprends immédiatement que ce sont des amis à lui et surtout que ces mecs ne m'inspirent aucune confiance.

Physiquement, ils ne sont pas terribles, ils sont mal habillés et paraissent sortir d'un bistro hétéro d'un quartier mal famé de Paris. Ils ont surtout l’air d'être un peu trop vieux pour ce genre de bar même si j'ai honte de cette

dernière pensée, car elle en dit long sur une certaine forme d'intolérance de plus en plus présente dans ce milieu gay , qui n'aime que la perfection et que je peux ressentir parfois. Ils me font l'impression de clodos de retraités mafieux. C'est très étrange.

Mario, dans son ingéniosité légendaire et surtout dans sa bonté qui le caractérise, me les présente. Arrive alors Alain et Michel, joyeux, le regard illuminé, comme si ces personnes les libéraient de je ne sais quoi : peut-être de leur ennui, de ce ras-le-bol de servir une clientèle qui n'a pas pour habitude de venir dans ce bar. À vrai dire je n'en sais rien et je m'en fou royalement.

Comme je le craignais, ces mecs ont l'air con. Je me sens de trop dans ce groupe ou je suis la personne la plus jeune. J'ai aussi comme le pressentiment que ces mecs pensent exactement la même chose de moi. Ils se doivent se dire peut-être « Qu'est-ce qu'elle fait là cette petite pute ? » J'ai un don pour deviner les sentiments d'autrui bien au-delà des mots et des gestes et de ce que peuvent penser certaines personnes à mon égard, même si et je ne me que très rarement. Je ne me sens pas bien et je dois agir immédiatement.

Je dis à Mario : « Écoute Mario, excuse-moi, mais je reviens. Je vais faire un petit tour en bas, OK ? Je serai de retour dans pas longtemps si tu veux bien. » Les mecs, qui me regardent comme une espèce étrangère de ce monde, se sentent comme soulagés de cette décision alors que Mario ne veut pas je parte. Il me dit : « Mais non ! Reste mon Loulou ! Tu veux boire quelque chose ? » Je lui réponds : « Ben, écoute comme d'hab, mais là il faut que j'aille aux chiottes, car ça urge ! » Alain, sensible à ma gêne, me dit alors : « Bon d'accord mon Loulou que j'aime ! Reviens-nous vite et surtout ne part pas comme ça, OK ? » Le « j'aime » me surprend un peu ; il doit être l'œuvre de l'état avancé d'alcoolémie d'Alain qui siphonne verre sur verre avec Michel en toute discrétion.

Je me lève. Mario prend ma place pour me la garder et je pars en direction des chiottes.

Même si j'ai envie de pisser, je vais surtout aux chiottes, car j'ai à cet instant le besoin de prendre ma dose de poppers.

Je vais vers les chiottes. Ma première impression en y allant est de voir toute cette foule si dense qu'il y a dans le bar. Jamais je n'en avais vu autant et j'ai vraiment du mal à me frayer un passage pour avancer.

J'arrive enfin aux chiottes et alors que je veux ouvrir la porte, merde ! Ils sont occupés. J'attends donc mon tour et je vais m'asseoir dans les bancs libres qui se trouvent entre les deux étages, là où j'avais l'habitude de me réunir avec ma bande il y a encore peu de temps. Ce lieu, où tout a débuté, me rappelle de nombreux souvenirs avec ces amis qui me manquent tant. Je peux encore me remémorer tout ce bordel que nous faisions dans cette partie du bar, ces longues discussions que nous avions eues, ces souvenirs d'un temps si lointains maintenant ; une ambiance festive constante qui ce soir me semble si triste.

Le mec qui est dans les chiottes tarde à sortir. Je chope donc ma fiole de poppers et je sniffe un bon coup, un coup bien violent histoire de faire passer le temps et surtout parce que je veux m'imprégner de la musique diffusée en ce moment. En effet pour une fois, Alain et Michel suivent un peu la tendance de la clientèle et ils s'abstiennent, pour le moment, de mettre leur cassette des années 80.

Comme les chiottes sont toujours occupés et que j'ai une envie grave de mater tout le beau monde du bar, que ma libido a fait s'éveiller. Je me lève, je descends les escaliers et je me dirige cette fois-ci en direction du sous-sol, bousculant sans le vouloir tellement il y a de monde, tel ou tel beau mec qui croise mon regard et que je verrais bien dans mon lit. Parfois, je croise quelques tronches étranges toutes droites sorties d'un rêve que je ne distingue guère de la réalité. Presque tous me paraissent dans l'ordre des goûts qui sont les miens, c'est-à-dire mignons et baisables, mais, je suppose que je suis trompé par la magie de l'effet du poppers dont l'effet semble s'éterniser et j'aime ça. C'est avec un regard un peu hagard et bête que je regarde tous ces types bien excitants. Certains d'entre eux me répondent par un sourire que j'ai du mal à discerner dans cette obscurité ou la seule source de lumière, sont ces néons bleu foncés qui servent aussi à détecter les faux billets.

Soudainement, je ressens une forte bouffée de chaleur et je ne me sens pas très bien. J'ai du mal à tenir debout. Le décor du Bar tourne en rond très subitement et me donne l'impression de marcher sur le plafond. Pour ne

pas tomber dans les vapes et me donner en spectacle, je me précipite immédiatement dans les escaliers qui mènent au sous-sol. J'arrive immédiatement dans l'entre sous-sols et je m'assoie sur ce grand banc disposé dans ce lieu et ou on peut apercevoir d'un côté l'entrée de la backroom et de l'autre côté, le bar converti en véritable petite boîte de nuit. Assis et accoudé sur la tête, je respire un grand coup. Je pose mes mains sur mon visage et je ferme tranquillement mes yeux pour laisser passer ce malaise que j'espère temporaire. Je me relaxe du mieux que je le peux, car, cette fois-ci je j'ai un peu trop abusé du poppers.

Je me réveille quelques secondes plus tard. Cela ne fait aucun doute, j'ai dû dormir un peu dans l'indifférence générale et ce léger repos m'a fait un bien fou. Je regarde ma montre et elle indique un peu plus de 23 h 40. Je suis surpris, car je n'ai pas vu le temps passer. Pour moi ce repos n'a duré que le temps de fermer et d'ouvrir mes yeux.

Je constate un aller-retour incessant de mecs qui vont, sois dans le bar du bas ou bien dans la backroom pour essayer de tirer un coup. À côté de moi, à ma droite, il y a un jeune type que je crois connaître, enfin je n'en suis pas si sûr. J'ai du mal à bien le distinguer, car, j'ai besoin de reprendre encore quelques forces pour être lucide. Quant à ce mec, il semble lui bel et bien éveillé ; il n'arrête pas de me caresser la cuisse droite et ça m'énerve beaucoup.

Quand je me sens un peu mieux, je tourne ma tête à droite et là ça fait tilt ! C'est à cet instant que son visage me devient familier et immédiatement je lui prends sa main et je la dégage de ma cuisse brusquement pour qu'il comprenne qu'avec moi ça ne marchera pas.

Ce mec, c'est un jeune homme sourd et muet que j'ai vu à plusieurs reprises et qui à chaque fois qu'il me croise essaie de me draguer. Pourtant c'est bien clair depuis ce jour où je lui ai fait comprendre qu'il ne m'intéressait pas, mais à chaque fois il insiste davantage et c'est pénible à la longue. Pourtant ce mec est plutôt mignon, mais là n'est pas le problème avec lui. Ce qui me gêne avec lui, et j'ai un peu honte de le penser, c'est qu'il n'est pas facile de communiquer avec lui et ça rend toute possibilité d'entente impossible, d'autant plus que contrairement à Mimi, qui a des oncles sourds et muets, je ne connais absolument pas ce langage. À cause de cette impossibilité de communiquer avec lui, je fais un rejet et je suis conscient de la peine que ça

peut lui faire.

Dans tout ce brouhaha, mélange de discutions inintelligible et de musique techno très forte, mais oh combien bonne pour mes sens, il essaie en vain de me dire quelque chose, mais, je ne comprends pas ses bruits étranges qui ne ressemble pas à une voix. C'est assez étrange et envoûtant. Pour faire comme les autres, il se met à bouger son corps, à danser intérieurement, des gestes en total désaccord quant au rythme de la musique qu'il ne doit pas entendre. C'est à la fois drôle, mais aussi touchant. Sa tentative de synchronisation n'est pas encore au point et je suis soudainement envahi par une pitié honteuse. Je me dis que vivre comme ça, cela ne doit pas être facile pour lui et que la vie ne l'a pas gâté. J'essaie un instant de me mettre à sa place, mais je n'y arrive pas. Je me demande bien comment la vie doit être faite dans ce silence perpétuel et ce que la musique veut dire pour lui. J'ai pitié, mais je ne dois pas me laisser emporter par son handicap. Il n'est pas le seul et d'autres mecs sont dans une situation plus pénible que lui. Ce que je lui souhaite, c'est qu'il trouve chaussure à son pied, mais, avec moi, c'est peine perdue et je n'y peux rien. Je pense aussi que, devant mon indifférence, il va bien finir par se lasser de moi à force de voir que je suis indifférent à ses avances. En attendant, je le supporte à ma façon en rejetant ses caresses, mais je ne le force pas non plus à quitter les lieux, car, il a tout autant sa place ici que moi. Je reste donc assis sur ce banc. J'ai encore besoin d'un peu de repos et dès que j'irais mieux, je remonterai un peu avant minuit voir Alain et Mario, en espérant que les types qui sont venus voir Alain, Michel et Mario sont partis.

Je réfléchis donc, pour faire passer le temps, à ce qu'a pu être cette année pour moi.

Je construis une liste des événements de l'année passée même si mes pensées sont confuses et floues. Un, il y a cette rencontre capitale de Jacques au Ministère de l'Environnement en avril dernier. C'est lui est à l'origine de mon présent, des sorties si nombreuses, de ma redécouverte d'un milieu gay que je détestais tant depuis que j'avais rencontré Babou alors que j'étais resté avec lui pendant près d'un an et demi. Deux, à tout ce monde rencontré, ceux qui pour un temps ont été mes amis et qui ce soir sont absents et qui rendent ma présence dans ce bar bien mélancolique. Trois, la rencontre de Mimi et qui, pour une raison qui lui est personnelle,

refuse que je l'aide. Quatre, tous ces bons plans avec des inconnus qui ont véritablement libéré ma sexualité qui, il faut bien le dire, était en berne depuis ma séparation avec Babou. Cinq, toutes ces nouveautés dont je profite encore ce soir. Le temps passé a semblé durer une éternité. J'ai l'impression d'avoir vécu une centaine d'années depuis le mois d'avril dernier et je me demande bien ce que 1995 va pouvoir me réserver. J'espère une année meilleure que la précédente.

Je repense aussi aux années passées avec Babou et je me dis alors « Lui et moi c'est bien fini, nous passons maintenant à une autre étape de notre vie, celle de l'amitié. Du moins, je l'espère, car à vrai dire je ne le vois plus très souvent depuis que je sors dans ce milieu qui m'a libéré. En y réfléchissant bien, nous avons bien fait de nous séparer, car depuis le début nous n'étions pas heureux, Babou est un être adorable, mais très sauvage, difficile à cerner et dont je ne sais toujours pas grand-chose. C'est mieux ainsi. »

Cette séparation douloureuse et ridicule avec lui et avec recul ne me force pas à la recherche d'un mec, donc d'un mari, quête que je refoule sans aucune animosité. Le trio que nous avons pu former en catastrophe avec Olivier et l'erreur de l'avoir croisé un jour à Tata Beach, début d'une grande jalousie interne dont j'ai honte, a été très révélateur de ce mal-être que je porte en moi, erreur que j'ai commise et qui depuis a été pardonné par toutes les parties, mais, en même temps depuis, je ne peux pas m'empêcher de penser à mon quotidien, à ma profonde solitude, à cette vie si seule n'étant pas normale pour les Hommes et donc pour moi, du moins affectivement, car, sexuellement, je suis comblé et je n'ai pas à me plaindre : tout tourne comme sur des roulettes.

Toujours en pensant à Babou, je me demande où il peut bien être ce soir en ce moment. Que fait-il ? Est-il seul ou bien avec Olivier, avec qui il s'entend à merveille ? Ou seul chez lui à déprimer comme je le fais en ce moment ? Déprime que j'espère bien temporaire même si l'alcool que j'abuse en ce moment, ne m'aide pas à me sentir moins meilleur et c'est pour cela que je déteste ces fêtes de fins d'années. Parfois, je voudrais bien avoir le pouvoir de me transposer, pendant quelques instants, dans l'âme des autres mecs, de ceux que je connais et que j'ai connus, pour savoir ce que tous ces gens pensent de moi ou de ce qu'il devient ou bien que pensent-ils faire de beau pour l'année prochaine. Je crains que cette possibilité de transférer mon

âme à un autre ne soit qu'un vieux pieu et impossibles et certaines impossibilités de nôtre monde sont bien incompréhensibles lorsqu'on connaît l'incohérence de dernier qui est le nôtre et qui va au-delà de l'infini, chose impossible philosophiquement.

Je déprime et c'est une évidence. Seule la musique me transporte, me transcende, mais, elle n'arrive pas à m'extraire du corps dont je suis prisonnier et qui me procure tant de plaisirs, mais aussi tant de souffrances.

Le sourd muet bouge toujours n'importe comment et il essaie de suivre le rythme de la musique en me regardant constamment et cela a un côté touchant et à la fois ridicule. Il commence maintenant à m'énerver grave ! Mon tiraillement quant à ce personnage bien singulier ne m'empêche pas qu'il gêne ma réflexion et mon repos bien bref. Il me pousse un peu trop souvent sans le vouloir. J'ai de la peine pour lui et pour sa cause perdue. Je décide donc de quitter cet endroit lugubre et si peu commode pour moi, car je me sens d'aplomb, mieux réveillé et prêt à affronter la suite de cette soirée. Je descends donc au sous-sol du bar, car la musique est au top, trop excitante, et elle fait s'éveiller ma libido qui a envie d'une rencontre même brève. Je ne peux plus rester seul.

Je prends les escaliers qui mènent vers le bar du sous-sol, mais je n'y arrive pas, car les allers retours encombrent cet espace bien exigu. Devant l'impossibilité de me frayer un passage pour atteindre ce sous-sol, je prends la décision de remonter au bar du rez-de-chaussée et donc j'u vais. Cela tombe pile-poil, car il va bientôt être minuit.

Arrivé à bon port et sans encombre, je constate que l'ambiance n'a pas changé et que mon petit périple n'a duré qu'un instant, à la seule différence c'est que le bar est beaucoup moins bondé que la masse compacte du sous-sol. J'ai l'impression d'être, comme à mon habitude, dans un bar ou rien de spécial ne va se passer, comme c'est le cas pour un samedi normal alors que la nouvelle année approche. Je me demande aussi de quelle façon Alain et Michel vont annoncer la nouvelle année, car, pour moi, c'est une première que de passer d'une année à l'autre dans un bar gay que je connais pourtant si bien.

À mon emplacement habituel, je retrouve Mario qui est là, tout seul, et c'est une bonne chose de le savoir ainsi et non pas avec ses amis qui ne

m'inspiraient pas la moindre confiance. Je me dirige donc vers lui.

Je lui tape légèrement sur l'épaule. Il se retourne et il reprend sourire. J'avais l'impression que seul, dans son coin et sans moi, il s'emmerdait un peu pour ne pas dire un max. Je lui dis d'un ton ironique : « Et bien Mario, où sont tes potes ? » Il me répond : « Ils sont partis en boite mon Loulou, car, ils avaient une soirée de prévue. » Je lui demande : « Et toi, tu n'étais pas invité ? Pourquoi n'es-tu pas parti avec eux ? » Il me répond : « Oui, j'étais invité, mais à vrai dire je n'en avais pas envie. Je ne voulais pas laisser Alain et Michel travailler seuls au bar, d'autant plus que cette nuit le bar risque d'être ouvert bien au-delà des horaires d'ouvertures normales. Je pense que le Bar ne fermera pas avant au moins cinq ou six heures du matin, du moins pas avant le premier métro du matin. »

Mon verre de vodka est posé sur le bar et je me sens enfin la force de continuer à boire. Ce repos, qui a été bref pour moi, m'a permis de me dessaouler un peu sans pour autant cesser d'être un peu ailleurs.

Je prends mon verre et je bois une gorgée. Mario me dit alors : « Mais ? Tu en as mis du temps pour aller aux chiottes ! » Je lui réponds : « Ouais ! Excuse-moi, mais il y avait un monde fou et j'ai dû attendre des lustres pour y aller, tu sais ? Et quant à aller aux toilettes du sous-sol, il n'en était pas question, car l'endroit est inaccessible comme tu dois l'imaginer... » Et là, Mario regarde immédiatement sa montre, comme si son instinct lui dictait de le faire et il appelle immédiatement Alain. Alain arrive. Je n'ai plus aucune notion du temps qui s'évapore. Il perd sa consistance, ne sachant plus en quelle année nous sommes, car je ne veux plus croire que 1994 sera à jamais un passé inaccessible où tant d'événements se sont déroulés pour moi et qui ont changé ma vie.

Mario dit à Alain qu'il est minuit et qu'il serait peut-être temps d'annoncer aux clients, qui sont présents au Bar, que nous avons changé d'année. Chaque client semble en effet être à l'affût des douze coups de minuit avec leurs montres désaccordées et certains au fond du bar ont déjà commencé à se souhaiter une bonne année 1995.

Alain regarde sa montre et répond à Mario, d'un ton un peu blasé, comme si ce saut d'une année à l'autre n'avait aucune importance : « Mouais ! » Je regarde à mon tour la mienne et en effet, il est un peu plus de minuit passé.

Nous voilà bel et bien en 1995 et je ne ressens absolument rien sauf un léger soulagement, celui que des beaux jours qui ne vont pas tarder à arriver, qui vont s'allonger et que mon avenir incertain sera peut-être meilleur que celui de 1994. Je ne peux pas préjuger en cet instant de ce que sera 1995, mais, je me sens grandement bien.

Pour fêter la nouvelle année, Alain prend un verre vide, une spatule et se dirige vers Michel qui est au fond du Bar et qui a l'air de toujours s'emmerder. Alain chuchote quelque chose à l'oreille Michel et il sourit immédiatement. Il prend à son tour un verre vide et une spatule et c'est alors que commence leur numéro, leur façon bien singulière et étrange de souhaiter à la clientèle, l'arrivée de cette nouvelle année. C'est avec un ton blasé, mais bien fort, histoire de réveiller un peu tout ce beau monde, qu'Alain et Michel commencent à taper avec leurs spatules sur des verres vides tout en gueulant : « Bonne année 1995 à tous ! Bonne année mes Loulous !!! » Vient ensuite la traditionnelle bise, le moment que je trouve le plus joyeux et aussi à la fois le plus hypocrite, le seul moment ou un semblant de joie semble envahir le bar. Quant au sous-sol, la musique augmentée et le bordel que l'on peut y entendre, laisse envisager une ambiance bien plus drôle que la morosité du rez-de-chaussée.

Alain et Michel se font la bise et s'échangent leurs vœux « Bonne année et patati et patata... » Mario m'embrasse et me souhaite une très bonne année 1995. Il me prend dans ses bras et me serre comme un malade, ce qui semble signifier qu'il sincère avec moi et cela me fait énormément plaisir. Ensuite, Michel et Alain viennent vers nous. Michel me fait la bise et me souhaite timidement, comme j'aurais dû m'en douter, une bonne année 1995 et malgré cette timidité et cette froideur qui fait partie de sa personnalité, je suis content qu'il le fasse. Il en fait de même avec Mario, mais cette fois-ci avec plus d'étreinte, plus d'amour. Michel pose son verre vide et sa spatule et repart dans son coin reprendre son travail, car la clientèle afflue au bar pour commander le champagne et tout le tralala qui va avec. Le problème, à cette heure-ci, c'est cette chose indicible en moi me qui rend triste, car je sais que toutes ces amabilités ne sont que des formalités bienveillantes qui ne révèlent pas d'une véritable amitié. La politesse commande en effet ce rituel que trouve con à chaque fin d'année et que je déteste. Quant à certains clients du bar, c'est à peine s'ils réagissent, car, beaucoup d'entre eux présents ce soir-là sont seuls, bien seuls.

Dimanche 1er Janvier 1995

Michel est complètement déborde à servir des tonnes de verres, surtout des coupes de champagne de très mauvaise qualité et je suppose au prix fort. Il demande de l'aide à Alain qui prend son temps pour se confier discrètement avec Mario sur des sujets que je ne veux pas écouter par pudeur.

Après cette longue confidence et devant l'insistance de Michel, Alain nous propose deux verres et comme nous ne voulons pas de champagne, car les bouteilles sont assez contrôlées et limitées, il nous sert discrètement ce que nous buvons habituellement. Pour Mario c'est toujours un whisky coke et pour moi une vodka citron bien rempli. Comme je le craignais, les doses qu'Alain me sert se font de plus en plus conséquentes, car Alain, étant pas mal cassé, n'a pas idée des notions de doses qu'il nous sert. Je me dis qu'avec de telles doses je risque d'avoir, si je ne fais pas attention, une syncope et que je vais m'écrouler si je continue à boire autant. Avec tout ce que j'ai bu ce soir je commence sérieusement à ne plus tenir, passant d'un stade de cassé à celui d'un peu bourré. Je dois donc me maîtriser et prendre le temps de boire avec modération ce verre, tout en évitant de prendre une sniffée de poppers alors que j'en ai très envie.

Mario et moi levons nos verres et nous trinquons ensemble à une meilleure année. Nous nous souhaitons à nouveau une bonne année 1995 et nous la souhaitons aussi aux mecs qui sont autour de nous et que nous ne connaissons pas. Certains nous ignorent et d'autres nous souhaitent à leurs tours une excellente année, surtout ceux qui sont seuls et qui n'ont pas un verre avec eux. Ils nous offrent timidement, peut-être parce qu’ils sont un peu gênés, un léger sourire difficile à obtenir.

Pour ce passage à la nouvelle année, Alain et Michel font un effort et ils passent enfin de la musique techno bien bonne, une cassette qu'Olive leur a ramenée. Cela nous change de leur daube des années 80 et de plus, cette musique est à fond. Je me sens terriblement bien, mais cela ne dure pas longtemps. Cette musique, qu'Alain et Michel ont du mal à comprendre, leur casse les oreilles et à peine quelques minutes après avoir mis le mix, Alain, qui se trouve un peu dans les vapes, se dirige vers la sono et change de K7. Il dit à Michel, qui est occupé à servir les clients : « Oh la la ! J’en ai

un peu marre de cette musique techno de merde ! Je vais mettre quelque chose de plus relax si tu veux. » Michel acquiesce. Alain nous met donc une K7 funky, différente de ce qu'ils écoutent normalement, une musique dans l'ensemble supportable même si je voulais écouter le mix en entier. À vrai dire ça me fait chier et je me dis « Merde ! Ils auraient pu faire un petit effort ! On va encore devoir se taper une musique ringarde et soporifique à la longue, une musique déprimante qui n'est pas faite pour cet instant alors que le mix qui passait me plaisait bien. »

Pascal le portier, qui est resté bien sage et seul dehors à se les peler avec le froid qu'il fait, rentre au Bar. Il nous souhaite la bonne année et nous fait la bise. Avoir le privilège de recevoir une bise de ce beau mec hétéro est rare pour moi et c'est une première, car, je n'avais jamais eu l'occasion de lui faire en faire une auparavant, préférant le saluer tout simplement. Les formalités accomplies, Pascal appelle Alain et il lui demande un Coca, ce qu'Alain lui sert assez rapidement dans un grand verre. Son verre à la main, Pascal ressort immédiatement pour reprendre son poste pénible de portier dans ce froid qui réveillerait même les morts quand il ouvre les portes lourdes du Bar.

Arrive ensuite Olive. Avec sa voix nasillarde et dissonante avec le reste de son corps et de sa fausse prétendue virilité, une voix très pétasse pour être honnête, et c'est bien dommage, il me souhaite une excellente année et essai en vain de me rouler un patin. Je réussis à m'en extirper, car je bloque avec lui. Pourtant il est vraiment beau garçon. Je crois que sa voix en est à l'origine. Nonobstant, il me drague sans arrêt et il voudrait bien sortir avec moi alors qu'il a déjà un mec. Olive va ensuite souhaiter la bonne année à Mario et discuter un peu avec lui. À nouveau, je me fais discret et je m'éloigne d'eux par pudeur et aussi parce que je me fou un peu de ce qu'ils peuvent bien se raconter ; cela ne m'intéresse pas.

J'ai envie de m'en griller une, car l'alcool appelle la cigarette. J'en prends une dans mon aviateur, je l'allume et j'avale une grosse bouffée tout en regardant le plafond. Je commence à nouveau à planer et ça me fait un bien fou. Je ne pense plus à rien et je fais le vide en moi pendant quelques instants. Je suis ailleurs. Malgré tout, cette solitude me pèse et j'ai vraiment envie d'être en ce moment avec un mec qui puisse me protéger et me donner pour une nuit non seulement du plaisir, mais aussi un peu d'amour.

Ce manque cruel d'affection commence à me déprimer légèrement, à faire s'éveiller en moi une certaine forme de blues, une mélancolie légère. Plus rien en cet instant ne m'intéresse. C'est assez paradoxal tout comme c'est à peine si j'entends le bruit ambiant du bar, bruit devenu si familier et la musique qui manque un peu de rythme et de saveur. Il faut que je change d'air pour quelques instants et je dis donc à Mario : « Écoute Mario, je reviens. Je vais aller faire un petit tour, OK ? » Mario me répond : « Vas-y mon Loulou, tu sais que je ne bouge pas d'ici... » Je prends mon verre et en route vers l'aventure, en espèrent pouvoir me frayer un passage vers le sous-sol.

Je traverse le bar en matant ici et là les mecs accolés contre le mur. Certains sont pas mal et d'autres de vrais thons, mais, dans l'ensemble, il n'y a pas un seul mec de potable pour moi cette nuit. Quid des beaux mecs vus auparavant ? Je n'en sais rien. Peut-être qu'ils sont au sous-sol en train de draguer ou bien pour pas mal d'entre eux, partis en boîte sans même que je m'en aperçoive. Ce n'est pas grave !

Avant d'aller au sous-sol, je me dirige au fond du bar pour voir ce qui s'y passe et ou Olive travail seule dans son bar. Visiblement, il s'emmerde tout autant que Michel. Quand il me voit, il m'appelle pour échanger quelques mots sans grande importance, car il n'a jamais rien d'intéressant à dire. Il se contente le plus souvent de croiser mon regard tout en me disant les banalités suivantes : « Ça va mon Chérie ? » Je lui réponds par politesse « Ouais ! Ça va... » Je ne vais pas plus loin et je reste quelques minutes à le regarder travailler, un peu affalé au bar, lui souriant histoire de ne pas trop le blesser. Cette situation m'emmerde tellement que je décide de quitter les lieux et de tenter le sous-sol. Je lui dis : « Bon ! Olive, à toute, OK ? » Il me répond : « OK mon chérie... » Et il reprend son travail.

Avant d'aller au sous-sol, je vais aux chiottes qui se trouvent entre le rez-de-chaussée et le premier, car j'ai une soudaine envie de prendre une petite sniffée de poppers. Ne pas aller sans poppers au sous-sol serait un comble pour moi.

Arrivé devant la porte des chiottes, je constate qu'ils sont libres. Chouette ! Je vais pouvoir sniffer ce produit en toute tranquillité !

Je rentre dans les chiottes, je prends ma fiole et je sniffe un bon coup.

J’attends quelques secondes avant que le produit ne fasse son effet. Il est rapide et foudroyant, très bon, planant et surtout il me transporte dans une autre dimension. Je reste quelques minutes à l'intérieur histoire de ne pas m'écrouler en sortant, car il faut bien l'avouer, je suis raide défoncé.

Ma libido, très fortement éveillée, me rappelle à tous ces mecs potentiellement baisables qui sont actuellement dans le bar et curieusement, encore par l'effet du poppers, je commence à avoir une trique d’enfer quand je pense à ceux qui sont pas mal après tout.

Quand je me sens prêt, je sors des toilettes. Je titube un peu et c'est un peu gênant, car je ne veux pas passer pour un ivrogne. Je me force donc à faire en sorte que cela ne se voit pas et c'est par un effort surhumain que j'essaie de marcher droit. Je ne veux pas non plus me vautrer devant tout ce monde, j'aurais beaucoup trop honte ; quoique, en y réfléchissant bien, je ne dois pas être le seul à être cassé en ce moment et je suis sûr qu'une éventuelle chute passerait inaperçue, du moins c'est ce que je pense.

Parce que je suis un peu naze, je décide qu'il vaut mieux ne pas tenter pour le moment le diable en allant au sous-sol et je me dirige donc à nouveau vers Mario.

Mario, égal à lui-même et ne semblant vraiment pas être cassé, alors qu'il a une descente plus importante que la mienne, n'est pas seul. Il est à nouveau avec des mecs que je ne connais pas, sûrement des amis (encore une fois!) et il discute avec. Ces mecs viennent d'arriver il y a quelques instants, car ils dégagent tous un froid assez désagréable et à cette heure-ci, sans pouvoir dire exactement quelle heure il est, je me sens de plus en plus frileux.

Mario, avec sa gentillesse, mais aussi sa naïveté si légendaire, me présente ces potes. Ces derniers font à peine attention à moi. Il faut croire que je dois vraiment avoir une tête de plouc, une tête de salope ou bien une tête de pute pour avoir droit à autant de mépris de la part des prétendus amis de Mario. Je me demande parfois si mon look, si ma manière de vivre sont en totale contradiction avec les misérables valeurs ces pauvres types qui me regardent comme si j’étais un véritable pestiféré. Je me sens tel un fantôme que seules quelques personnes peuvent percevoir et c'est assez désespérant.

Alain, qui est non loin de nous, derrière le bar, sert un verre à un mec qui ne

sait pas trop ce qu’il veut boire. Ce client l'agace un max. Quant à Michel, il est toujours seul dans son coin, au fond du bar. J'ai l’impression qu'il médite et qu'il s’emmerde comme ce n’est pas permis. Son regard est si triste que je suis indifférent à cette dernière bien banale en fait, mais, en le regardant, je ne peux m'empêcher de penser à quoi il peut bien songer. Je suis tellement au-delà du présent que je philosophe seul et intérieurement, mon cerveau ne faisant que projeter ces nombreux souvenirs que j'ai vécu dans ma vie et qui, mélangés les uns aux autres, n'ont aucune consistance. J’essaie, tant bien que mal, de me mettre dans la peau des mecs présents dans ce bar, mais je n'y arrive pas. J'essaie de comprendre pourquoi je suis l’être présent de cet instant et si tout ce que je vois autour de moi est bien réel, car, j'ai l'impression d'être en plein rêve.

Je prends mon verre et je le bois d'un coup sec dans la plus totale indifférence du monde qui m'entoure, ignorant de même le pauvre Mario, très occupé à discuter avec ses amis.

Mario me regarde et il me cligne de l'œil droit. Il doit comprendre que je ne suis plus présent et que j'ai besoin d'un peu de tranquillité. Il doit aussi comprendre que ses amis ne m'intéressent absolument pas. Je pose donc mon verre vide sur le bar.

Mario interrompt alors ses potes et il me demande si je veux bien boire un verre. Je lui réponds comme à l'accoutumée : « Comme d'hab Mario, merci… » Ce qui veut dire bien entendu une vodka citron. Il appelle Alain. Alain arrive et Mario commande un verre à toute sa clique et un verre pour moi. Mario sort une liasse de billets impressionnante de son portefeuille et paie les boissons. Pour un chômeur, je suis un peu impressionné de voir tout cet argent. Alain, dans l'état second ou il se trouve, prend la liasse de billets qu'à Mario dans sa main droite et en laisse une partie, pour ne pas dire presque tout et dit à Mario, d'un ton très ironique : « Merci mes Loulous ! » Il part encaisser les boissons et il revient avec un tas de verres d'alcool entre ses deux mains à tel point que j'ai peur qu'il en renverse quelques-uns. À part ma vodka-citron, ce sont tous des verres de gin-tonic. Mario, peut-être pour changer un peu, a décidé de se passer cette fois-ci de son whisky coca qu'il aime tant.

Nos verres en mains, nous trinquons sans grande conviction sauf avec Mario, qui mérite en ce moment, une bise sur la bouche de ma part pour sa

gentillesse. Quant aux autres, ils ne m'inspirent toujours pas la moindre confiance.

Mario me présente alors ses amis et immédiatement, comme pour ses amis précédents, le courant ne passe pas même si nous restons courtois. À vrai dire, ces mecs m’ont l’air d’être de véritables abrutis. Je fais semblant d'être avec eux pour ne pas décevoir Mario qui a fait l'effort de m'inviter et qui s’aperçoit tristement que je ne suis pas à mon aise avec ses amis. Ils sont assez froids et je ne saurais vraiment pas quoi leur raconter en ce moment, bien que je sois une personne sociable habituellement, quoique très sauvage dans mon caractère, mais, je n'y peux rien. Pour être honnête, ça m'arrange un peu d'êtres ainsi. Je me demande aussi ce qui peut bien amener Mario à s’intéresser à ces mecs qui me dévisagent affreusement et qui doivent me prendre pour une pute de comptoir et un profiteur. Je ne suis pas surpris par cette méfiance de leur part sans pourtant juger ses amis qu'il doit connaître depuis pas mal de temps. Je suppose que des souvenirs du passé doivent les réunir. Je ne sais pas pourquoi, mais je pense à nouveau au ravage du SIDA qu'ont dû connaître ces mecs et c'est peut-être la raison pour laquelle, ayant vu une partie de leur monde s'effondrer par ce fléau, un lien unique, que je n'arrive pas à comprendre pour le moment les unis et font qu'ils puissent être ensemble, se connaître, être probablement de bons amis et donc solidaires entre eux. C'est dans ce genre de situation que je saisis la différence d'âge beaucoup trop grande et ce monde si vaste qui me sépare de Mario et moi. Je regrette de ne pouvoir comprendre une époque que je n'ai pas connue, époque où tout était permis, ou l'avenir n'était pas une crainte, ou les plaisirs, du moins le croyaient-ils, étaient sans risques, ou les rencontres n'allant pas vers la mort, ou les tabous étaient libérés et ou seul comptait de jouir au jour le jour d'une vie libre, sans se soucier des lendemains. Peut-être qu'un jour moi aussi je serais à la place de ces mecs et que la prochaine génération ne me comprendra pas, car j'aurais connu un monde qui n'existera plus, un monde foudroyé par un mal encore présent de nos jours et que j'espère voir un jour disparaître, même si je sais que cela ne se fera pas du jour au lendemain, mais, qui viendra inéluctablement un jour. L'ignorance que me procurent ces mecs me fait changer d'avis et c'est une forme de pitié, mais aussi de courage de leur part qui m'envahit pour toutes ces années de souffrances qu'ils ont dû traverser, tout en échappant à une destinée fatale.

Parfois, il m'arrive aussi de penser que je ne suis à la bonne époque, que celle que je vis est en décalage avec celle que j'aurais voulu vivre, surtout quand j'entends dire ici et là, lors de mes nombreuses sorties dans le Marais, que les homos étaient bien plus solidaires qu'ils ne le sont aujourd'hui, et ce bien avant l'apparition de cette terrible maladie qu'est le sida, mais aussi, si j'avais vécu à cette période tant désirée, peut-être que je ne serais plus de ce monde. J'ai bien de la chance, dans mon malheur, d'avoir eu le temps de connaître ce terrible fléau avant qu'il ne m'atteigne. Si j'étais né quelques années auparavant, je n'ose imaginer la souffrance qui aurait pu être la mienne et qui l'a été pour des milliers d'entre nous. C'est à mon pauvre Mimi à qui je pense en ce moment et j'espère sincèrement qu'il pourra un jour s'en sortir avec ce mal qui bouleverse son quotidien, sa vie tout simplement.

Je songe encore, car je n'ai que cela à faire et je repense à mon année passée. Je repense à Mimi, à Pascal et tous mes autres potes absents ce soir. Je recommence à prendre conscience, à cet instant même, de leurs absences flagrantes et cela me rend triste. Blessé dans mon cœur et dans mon âme, je ne sais plus où j'en suis.

Soudainement, je panique à l'idée de vivre cette nouvelle année qui arrive, à l'idée de me sentir encore une fois seul comme en 1989, lors qu’après avoir rencontré mes potes d'Auchan, j’ai déchanté parce que je n'étais pas dans leur univers et que je ne pouvais pas vivre librement ma sexualité qu'ils n'avaient pas comprise. Mon univers était concentré dans la perspective de m'intégrer dans un monde bien trop abstrait pour moi, un monde que je n'avais toujours pas découvert, ce milieu qui dorénavant m'est si cher depuis que j'ai appris à le connaître, à le maîtriser. Je me souviens de cette époque bien solitaire lorsque j’ai rencontré à Auchan de véritables personnes qui me jugeaient parce que j'étais un peu comme eux, une personne sans histoire, du moins je cachais bien mon jeu. À cette époque, personne ne soupçonnait ma véritable identité à force de ne restreindre, à force de leur faire croire que j'étais tout à fait normal. Et pourtant je souffrais en secret, à force de faire semblant et j'aurais bien voulu être l'être ce que je suis aujourd'hui, cet être libéré de toute contrainte sociale. Je souffrais aussi de devoir me rendre sur les quais de Seine, au Bois de Boulogne où je ne sais ou, bref dans tous les endroits glauques et sordides de Paris et de sa proche banlieue, pour assouvir mes pulsions les plus primaires ou je craignais le moindre acte que

je considérais dangereux. La terrible crainte d'être un jour découvert et donc ostracisé, marchant une grande partie de mes week-ends à errer par exemple à Paris ou bien entre Nanterre et Saint-Cloud, à la recherche d'un amour impossible, quitte à subir pour cela, les pires conditions climatiques, m'obligeais à jouer aux hétéros. Ces jours me rendent à la fois mélancolique et bizarrement heureux, car ils me manquent en quelque sorte même, si je ne veux plus les revivre, car ils m'ont beaucoup fait de mal. Je repense, par exemple, à ce dimanche après-midi quelques jours après la mort père de Manu d'un cancer des poumons ou, par d'une mauvaise indiscrétion, j'avais marché sous la pluie des heures durant à la recherche désespérée de la sépulture de ce père que je ne connaissais pas, car j'étais secrètement amoureux de Manu. Je savais ce jour-là que cet amour était chimérique, inaccessible, semblable à celui que j'avais eu aussi dans mon enfance avec Romeu connu au Château de La Valette entre 1981 et 1986. Trempé, mon aviateur bleu que je portais à l'époque, n'avait pas pu résister à cette quête sans fin, vouée à l'échec et pourtant je ne pouvais m'empêcher de penser à Manu qui m'en avait fait voir, pendant une période bien longue et bien avant de connaître Babou, des vertes et des pas mures et tout cela alors que je n'avais pas réussi à trouver cette sépulture qui n'était que le prétexte pour m'approcher d'un peu plus de ce mec inaccessible. J'avais perdu beaucoup de mon temps et ma tristesse, ce jour-là avait, avait été si grande, que j'avais décidé d'abandonner une partie de ce monde qui n'était vraiment pas fait pour moi.

Bref ! Je me retrouve en ce moment dans un lieu qui m'est très cher et qui pourtant m'emmerde un max, car au fond, je ne suis pas heureux. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce que je vais devenir à cet avenir si incertain. Je m'inquiète peut-être un peu trop, car je suis envahi par un pessimisme qui me pèse.

Ce qui m'inquiète à nouveau le plus, c'est bien entendu mes moyens financiers qui me feront défaut plus tard, car, je n'ai absolument rien pour vivre et pas le moindre sou. Comment vais-je faire pour m'en sortir ? Comment vais-je faire pour continuer à sortir sans aucun moyen ? Je sais qu'au Bar, je pourrai toujours avoir, de temps en temps, un verre gratuit non seulement de la part d'Alain, mais aussi de Mario quand il passe les week-ends.

Cette vodka-citron me fou le cafard et je ne veux plus penser à cet avenir incertain, ne plus souffrir du moins en ce moment. C'est curieux, mais si je regarde bien autour de moi, je constate que je ne suis pas le seul à être terriblement malheureux. Beaucoup de discussions, que je peux entendre, sont terriblement pathétiques et sans grand intérêt. Et pourtant, je sais que je suis dans le bon endroit et que si je n'avais pas connu ce milieu, je me demande bien où je serais à l'heure actuelle : dans le Bois de Boulogne ? À Austerlitz ? Sur les quais de Seine ? Ou que sais-je encore ? Ces lieux qui ont fait mon histoire sont si loin de moi, si inaccessibles, surtout avec le froid qu'il fait et me font terriblement peur, car ils sont à vrai dire peu sûrs depuis que je sais que les flics, qui n'ont rien d'autre à faire, aiment nous emmerder (et sans oublier les casseurs de PD) et qu'ils se donnent un malin plaisir à rafler tous ceux qui y traînent dans ces lieux pour les amener dans leur commissariat à la con. D'ailleurs, je me souviens de cette soirée terrible qui a eu lieu à Austerlitz il y a quelques années. C'était en 1989. Ce soir-là, j'avais rencontré un mec plus tôt pas mal, un vrai beau mâle, de ce qui se font rares et avec qui pourtant je n'avais pas pu faire ce que je voulais et pourtant ce n'était pas l'envie qui me manquait, mais quelque chose n'allais pas avec lui, car, il ne savait pas ce qu'il voulait. Passant de longs moments dans sa voiture à faire un tour dans le quartier, il passait sa dernière nuit à Paris avant de partir en province pour y ouvrir un bar. Ce soir-là, je n'avais pas eu de courage de le suivre (ou plutôt je n'avais vraiment pas envie de le suivre) et nous nous étions quittés avec quelques regrets. Parfois, je me demande si je n'aurais pas dû le suivre, car, après m'avoir déposé à nouveau sur les quais, j'en rencontrais un autre et la situation allait s'aggraver avec l'arrivée de casseurs de PD qui firent fuirent une grande partie des mecs qui étaient présents ce soir-là à baiser dans la pénombre de ce parking à l'abandon, casseurs de PD qui m'obligea, avec ce mec, à nous cacher sur une barge alors que la police avait été prévenue et qu'elle en avait profité au passage pour rafler quelques mecs pris en flagrant délit d'attentat à la pudeur. Et hop ! Pour ces pauvres mecs, direction le commissariat et ensuite le tribunal correctionnel pour une belle amende de plus de 2000 francs. Ce soir-là, je l'avais échappé belle et cette expérience de rafle ne tarda pas à refaire surface cette fois-ci au Bois de Boulogne quelques semaines plus tard. Cette fois-ci, c'est un vieux mec qui m'avait prévenu à temps afin de quitter au plus vite les lieux, car il y avait des flics qui raflaient. Je n'avais pas eu le temps, car pris par la terreur, de remercier ce

vieil homme qui était peut-être à la recherche d'un peu de discussion et pas forcément de sexe. Et merde, à quoi bon ressasser ce soir le passé ? Je veux être heureux et positiver pour bien commencer l'année.

La porte du Bar s'ouvre et laisse passer un courant d'air terriblement froid. Rentre alors une Nana que je connais bien de vue, puisque je la croise assez souvent au Bar en semaine. Je l'aime bien cette Nana même si elle reste un mystère pour moi et que nos rapports sont strictement éthylique et se limite au périmètre du Bar quand elle décide d'y passer, c'est à dire à peu près tous les jours sauf les week-ends. Je suis assez surpris, à vrai dire, de la voir arriver maintenant et à la fois je suis content. Enfin, je vais pouvoir discuter un peu d'autres choses et m'échapper de Mario, que j'aime bien, mais qui n'a pas grand-chose à me raconter.

Cette femme d'une quarantaine d'années ou plus et dont je ne connais pas le prénom, car je n'ai jamais pensé à le lui demander et que cela n'a pas d'importance pour moi à vrai dire et dont je peux dire que dans ce milieu, elle n'est pas la seule personne dont je ne connais pas son prénom, car cela m'importe peu, est une personne savoureuse. En réfléchissant bien à ce paradoxe, je prends conscience que dans ce milieu bien spécial je ne connais finalement monde, excepté une ou deux personnes. La notion d'amitié peut prendre certaines formes bien volatiles et elle se limite le plus souvent aux murs des établissements que je fréquente. Je ne m'aventure jamais au-delà. Je sais, c'est regrettable. C'est en cela que je peux comprendre les réticences de Mimi à vouloir que je l'aide en somme.

La seule chose que cette nana a pu me dire en toute confiance, lors d'une soirée passée avec Thierry chez elle l'année dernière, c'est qu'elle a un appartement de trois pièces dans le 2e arrondissement de Paris aux murs d'une limpidité pure et meublée avec sobriété, synonyme de légèreté, et d'un luxe insoupçonné qui me rendu jaloux. Son métier est bien particulier. C'est une femme de petite vertu auprès de vieux monsieur en manque de câlins, d'amours éphémères, de plaisirs bien étranges et d'affections bien particulières lorsqu'elle se sert du SM comme de son outil principal de travail. Cette soirée-là avec Thierry, elle nous offrait, car peut-être avait-elle envie de rencontrer des hommes qui ne penseraient pas qu'à son cul elle qui aime les gays et les respectent énormément, l'avait beaucoup plu et avait été très agréable pour nous. Il est clair que son travail doit avoir un impact

néfaste sur sa vie privée affective. J'avais éprouvé pour elle de la pitié et de la tendresse que j'ai ressentie en elle lorsque nous avons bu chez elle un whisky sec et chic. Perdue, elle cherchait la compagnie d'hommes différents qui lui feraient oublier une semaine de travail bien épuisante moralement. Nous avons ensuite quitté son superbe appartement aux alentours de cinq heures du matin et j'avais été émerveillé par ce logement en rentrant chez moi. Son appartement m'avait émerveillé et aussi foutu un gros coup de cafard. Je m'étais dit, ce matin-là, que je vivais vraiment dans un quartier de merde et qu'il fallait que je trouve un moyen de le quitter au plus vite en trouvant un bon travail par exemple et avoir comme elle un jour un logement aussi classe dans le centre de Paris, même si après mon réveil, j'avais compris que je prenais mon rêve pour une réalité. Avant de la quitter, elle nous avait aussi fait promettre, à Thierry et moi, de garder le secret sur sa véritable vie, sur ce boulot qu'elle n'aime pas faire, mais dont elle semble ne pas avoir le choix. Depuis, quand je suis avec elle, je fais comme si je ne savais absolument rien sur elle, n'en parlant jamais à Alain ou Mario qui doivent aussi connaître cette pénible vérité, car ils se connaissent depuis plusieurs années.

Quand je suis avec elle, je ne peux m'empêcher de penser aux gros porcs malheureux, même si tous ne le sont pas, qu'elle doit se taper pour s'habiller tout en cuir avec de très belles bottes et même, si ce n'est pas trop mon genre de femme, il faut bien avouer qu'elle n'est pas très belle, mais classe. Elle doit avoir quelque chose de très spécial qui doit plaire aux hommes pour avoir autant de clients et pouvoir vivre dans un confort très large et porter, à chaque fois que je la rencontre, des fringues qui doivent coûter la peau du cul.

Qu'importe sa vie, je n'ai à vrai dire pas à m'en mêler même si je suis peiné à chaque rencontre que je fais avec elle, car je sais qu'elle souffre dans son for intérieur. Cette femme est toujours gracieuse avec moi et d'une gentillesse insoupçonnée. Par exemple, elle n'hésite pas à m'offrir un verre quand elle vient au Bar boire son imbuvable calva pur à cinquante francs.

Une fois à l'intérieur du bar, elle me reconnaît et vient immédiatement me voir. Avec elle j'ai le privilège d'être le premier auquel elle me souhaite une bonne année 1995. Elle me fait une bise très chaste, à l'image de sa timidité dont j'ai du mal à la croire compatible avec son métier. Elle va ensuite voir

Mario et ses potes qu'elle ne connaît pas et qui doivent se demander, au vu de leur façon de me regarder avec un certain mépris de haut en bas « Pourquoi cette Nana est venue vers moi en premier pour me souhaiter cette bonne année ? »

Arrive alors Alain et il lui dit avec un ton qui frôle la surconsommation éthylique, une voix presque inaudible : « Oh ! Bonne année ma Chérie... comme d'hab, je te sers un calva? » Et lui fait ensuite la bise. La Nana lui sourit et lui répond : « Oui STP Alain, merci et bonne année et bonne santé à toi, à Mario et à Michel mes Amours que j'aime tant. » Curieusement, elle ne fait pas la bise aux autres barmans présents. J'imagine qu'entre Alain et cette femme, la complicité doit être bien plus forte qu'avec les autres.

Nana, c'est ainsi que je l'appelle quand je pense à elle ou que je la vois et sans la nommer ainsi bien entendu, reviens vers moi et me prends la main. Elle me dit alors : « Dis donc, tu sembles être bien seul ce soir. Et Thierry, tu as de ses nouvelles ? » Je lui réponds : « Ben, écoute, non, et ce depuis pas mal de temps. Je ne sais pas ce qu'il devient. » Et je poursuis : « tu sais, comme je crois qu'il fréquente assez souvent la communauté gitane, car à vrai dire il s'est montré bien discret sur sa vie avec moi, même si nous nous entendons bien, je me demande de quelle manière il gère sa vie maintenant et j'espère qu'il n'a pas eu de problème depuis cette histoire d'amour qu'il a voulu avoir avec Éric, tu sais ce mec qui s'est fait jeter de chez lui, car il avait avoué a ses parents qu'il était gay. Ce que je peux te dire c'est que la dernière fois que je l'ai vu, il n'allait pas bien et que je n'avais pas pu le consoler, car je ne comprenais pas très bien ce qu'il avait. Ce que je peux te dire, avec recul, c'est qu'Éric, dont il était fou amoureux, avait rejeté celui-ci, car lui ne l'était pas, mais, tu sais, tomber amoureux d'un beau mec qui se retrouve du jour au lendemain à la rue, cela ne doit pas être facile. Quand je repense à Éric, je me dis que les parents sont de véritables salopards ! » La Nana me répond, toujours avec cette voix si douce, difficilement audible dans une ambiance bien trop bruyante : « Ah oui ! Je m'en souviens. Et lui, tu sais ce qu'il devient ? » Je lui réponds : « Ben non. Tu sais, je ne croise plus grand monde ces temps-ci. J'ai l'impression que beaucoup de mecs ont changée de voie et qu'ils ne veulent plus sortir. Ce monde que j'aimais tant semble disparaître à petit feu et je n'en ai aucune idée. Tiens, moi-même par exemple, je ne fréquente plus le Bar comme auparavant et encore moins si Alain et Michel n'y travaillent pas, car tu vois, avec les autres, je n'ai pas

cette confiance que je peux avoir avec Alain et Michel. Je les trouve tous un peu nases, mais ça, je suppose que tu le savais déjà, non ? » Elle me répond : « C'est vrai chérie : sans Alain et Michel, le Bar ne vaut pas grand-chose. »

Alain arrive avec un verre de calva et un autre verre pour moi alors que je ne lui ai rien demandé et que ma vodka citron est encore à moitié pleine. Alain me dit, alors qu'il a toujours le verre de vodka citron dans sa main droite : « Bois vite le reste de ton verre mon Loulou ! » et il me fait un clin d'œil. Je prends donc le verre et je le bois d'une seule gorgée. Bien entendu, n'étant pas habitué à boire un verre aussi fort et aussi rapidement, je me sens un peu pompette et mon corps commence à brûler de bonheur. Alain pose alors l'autre verre et me dit : « De la part de... tu vois ce que je veux dire mon Loulou... » Et il se casse. Je comprends immédiatement que la Nana m'a invité et je suis touché par son geste. Je la remercie en lui faisant la bise tout en trinquant ensemble seul.

Nana va ensuite voir Mario pour essayer de discuter un peu avec lui et ces potes, mais là, à nouveau, son regard s'assombrit et devient triste quand elle remarque que les amis de Mario la regardent avec beaucoup de condescendance et de mépris, ne disant pas un mot en sa présence. La peine que me procure cette scène terrible me met mal à l'aise et quand je constate que Mario se trouve un peu mal à l'aise. J'en profite pour lui dire discrètement : « Tu sais Mario, je suis désolé de te le dire, mais tes amis sont de vrais abrutis et de vrais cons. Je me demande où tu as pu les connaître et pourquoi tu es encore avec eux. » Mario me répond : « Tu te trompes mon Loulou. Tu sais, s'ils ont l'air un peu froid comme ça, c'est parce que tu ne les connais, mais, pour les connaître depuis des années et pour avoir vécu avec eux des périodes troublées. Je peux t'affirmer que ce sont vraiment de chouettes types. Tu verras, un jour tu changeras d'avis quand tu apprendras à les connaître. »

L'argumentation de Mario, même s'il est pertinent, ne me convainc vraiment pas.

Je laisse donc tomber, car je sais que rien ne me fera changer d'avis. Au fond je sais que probablement je ne verrais jamais de nouveau ces types dans ce bar ou bien ailleurs. Je veux dire par là en quelque sorte, que Mario et Alain ne serons jamais de véritables amis pour moi, un peu comme Michel, mais pour ce dernier, je m'en fou un peu, car sa froideur à trop duré

et il semble qu'elle durera longtemps même si Michel à un peu d'affection pour moi. Étrange relation que j'ai avec lui.

Je regarde Nana et elle me terriblement pitié, car elle se retrouve bien seul avec ces mecs qui ont l'air de se foutre royalement de ce qu'elle peut bien raconter, surtout qu'elle ne dit pas grand-chose. Sa timidité l'empêche d'être plus ouverte par rapport à eux et je pense surtout qu'elle n'est pas dupe, que ces types ne l'aiment pas et que cette conversation n'est qu'une vaste blague.

Moi-même, ces mecs commencent à m'exaspérer et c'est pour cette raison, et parce que je ne suis plus vraiment dans mon élément avec eux que je dis à Nana et à Mario : « Je reviens mes Amours. Je vais faire un petit tour en bas, voir comment est l'ambiance. » Il y a aussi dans cette démarche une volonté secrète de rencontrer ce beau mec vu auparavant et de rêver, pourquoi pas, en passant une nuit avec lui-même si je n'y crois pas trop. Je prends donc mon verre de vodka-citron encore plein et je me dirige vers les escaliers qui mènent au sous-sol.

Dans l’escalier, j'essaie à nouveau de me frayer un passage parmi une foule toujours aussi dense que mon trop-plein d'alcool a du mal à cerner. J'essaie tant bien que mal de me tenir sur la main courante de l'escalier pour ne pas me casser la gueule et certains mecs, accoudés contre le mur de cet escalier bien étroit, ne me facilitent pas le passage. Alors je le force pour pouvoir atteindre mon but et qu'importent les remarques acerbes de tel ou tel abrutit qui me fait des remarques connes.

Parmi ces mecs un peu cons et égoïstes, certains croisent mon regard et au lieu de voir en eux un visage, je me rends compte que je vois trouble. Je discerne assez mal leurs tronches indifférentes et mon seul but est de retrouver ce beau mec perdu de vue tout à l'heure quand j'allais un peu mieux, du moins quand je n'avais pas autant bu. Cet espace est si exigu qu'il s'en faut de peu pour que je renverse mon verre, ce qui bien entendu m'aurait obligé à user de stratagèmes auprès de Mario ou d'Alain pour en avoir un autre.

Enfin je suis entre le sous-sol et le rez-de-chaussée dans cet espace où il y a ce banc et je constate que les escaliers qui mènent au bar sont vides. Je profite de cette brève accalmie pour les prendre rapidement et j'arrive finalement au bar du sous-sol qui s'est transformé en boîte de nuit depuis

22 h.

Une fois dans cette boite, je suis à nouveau piégé par une cohue indescriptible. Il y fait une chaleur épouvantable et par moment on se croirait à l'intérieur d'un sauna. Les murs dégoulinent de sueur et l'air est humide, très enfumé et désagréable à respirer. L'aviateur que je porte est bien trop chaud et amplifie cette désagréable sensation.

Malgré tous ces inconvénients, j'arrive à atteindre le fond du bar et à m'installer près de la sono, là où se trouvent Cédric et Franck, les deux autres barmans un peu toqués et bizarres qui passent à cet instant un mix d'enfer. Je pose mon verre dans le peu d'espace qu'il me reste, je me baisse et je sors ma fiole de poppers pour y sniffer un bon coup, car l'endroit se prête à cette demande urgente.

Lorsque je me relève, l'effet est immédiat et je me sens bien.

Un mec blond qui se trouve à côté de moi et que je connais de vu, m'en demande en imitant la prise de ce précieux produit. Je lui tends discrètement la fiole. Il l’ouvre et sniffe assez longuement, ce qui m'embête un peu et m'énerve, car je n'ai pas envie que ce type me vide la bouteille. Il referme la fiole, me la donne tout en respirant un bon coup en me disant : « Merci mec ! »

Ce mec, je l'ai connu il n'y a pas si longtemps que ça dans ce même endroit. Je me souviens de cette nuit ou il m'avait dragué et convaincu de rentrer chez lui quelque part dans le XXe arrondissement de Paris, alors que j'étais vraiment pété. Arrivés chez lui, dans son studio un peu vide, lugubre, étroit et sombre, avec des murs blancs, nous avions essayé de baiser, mais, comme j'étais un peu ailleurs, ma libido était ce soir-là en berne et le désir initial avait disparu. Il voulait me prendre alors que je n'en avais pas envie et comme il n'avait pas de gel avec lui, il avait essayé de le faire avec du beurre. Cette expérience m'avait profondément dégoûté surtout parce que mon pauvre rectum, cette nuit-là, n'était pas prêt et que cette tentative se soldait par un échec total. Lors du réveil précipité aux aurores, j'avais quitté son appartement dans la précipitation. La gueule de ce mec blond avait complètement changé et il était devenu repoussant, me dégoûtant à jamais du beurre pour toujours. C'est étrange comme l'abus d'alcool et quelques sniffées de poppers peut tromper les sens et embellir un mec, rencontré

dans un bar et qui au final s'avère être un véritable thon. Depuis, je fais attention aux personnes que je drague même si je suis conscient qu'une telle expérience peu à nouveau recommencer. Pour éviter de revivre ces rencontres traumatisantes, je prends soin de me méfier de la personne que je drague et j'essaie, du mieux que je le peux, d'examiner en détail celui que je drague. Malgré toutes ces dispositions, il m'arrive encore, de temps en temps et heureusement rarement, de me réveiller au petit matin avec un type qui ne correspond absolument pas à l'idée que je m'en faisais la veille quand je le draguais, sans comprendre exactement ce qui m'a bien poussé à agir de la sorte. En ce qui concerne le blond, c'est plus le beurre qui en cet instant me dégoûte quand je le regarde, car à nouveau, je sens encore le beurre cette nuit en lui. Pourtant, à cette heure-ci, il n'est pas si moche que ça, mais bon, je ne chercherai pas à recommencer une telle expérience avec lui.

Le blond, après avoir pris sa dose de poppers, me demande si je vais bien. Je lui réponds : « Ouais, ça va... » Et je n'en dis pas plus. Mon problème avec lui, c'est que je commence à me sentir un peu mal à l'aise, car je sais qu'il connaît assez bien Franck et Cédric qui très occupés en cet instant à servir une clientèle très nombreuse dans cet espace où règne une promiscuité et un confinement un peu trop lourd à supporter et qui doivent savoir ce que j'ai fait avec lui. Quoi qu'en pense le blond, je lui fais comprendre que ce soir je ne suis disponible histoire de lui mettre les points sur les « i. »

Je regarde autour de moi histoire pour fuir à son regard et surtout parce que je veux oublier cette nuit affreuse.

À côté du blond, il y a un mec moustachu pas mal, genre mec années 70, bien fait, dans la normale, mais, occupé à papoter avec ses copines de comptoirs. Il parle d'Ibiza ou un truc dans le genre, car j'ai du mal, avec le son assourdissant de la techno et le bruit ambiant, à comprendre ce qu'ils se disent exactement. L'ambiance est certes extra, mais pour parler dans un endroit pareil, il faut vraiment gueuler et c'est assez chiant pour draguer.

Je regarde derrière moi et là j'aperçois au début du bar, près de l'escalier, le mec que je recherchais et qui m'a fait descendre dans cet antre de plaisirs et de jouissances. Il discute avec un type vraiment pas beau, mais, qui laisse entrevoir un train de vie confortable ; ma déception est grande. Je

comprends que ce mec, et j'aurais dû m'en douter, est là pour draguer un bon portefeuille qui lui sortira d'une vie peut-être misérable. Je me retourne à nouveau et je regarde à nouveau le blond. Je prends mon verre, je bois une gorgée et je lui dis : « Bon, désolé, mais ici il y a trop de monde et c'est insupportable. Je remonte et passerai plus tard, OK ? » Le blond me répond : « OK mec, à toute peut être ! » Et il en profite pour me toucher le cul, chose que je déteste. Franck assiste à la scène et me tire la langue tout en me clignant de l'œil droit.

Je me dirige alors vers le beau mec et son probable futur client. Je ne sais pas pourquoi je fais cela, peut-être par jalousie ou bien parce que je trouve vraiment triste qu'un mec aussi mignon se laisse posséder par l'argent en draguant un mec qui n'est vraiment pas fait pour lui. Le pire, c'est que le mec qui se fait draguer ne semble pas être idiot et qu'il sait que seul son argent compte. Mais comme c'est un vieux mec, il veut sûrement avoir, comme tout le monde, sa dose de plaisir.

À côté d'eux, je regarde ce beau garçon avec assistance dans l'espoir d'attirer son attention. Le type, bien qu'il m'ait vu, ignore ma présence. J'ai l'impression de ne pas exister, d'être complètement invisible. Il ne fait qu'écouter sa pauvre cible qui à ma grande surprise, à une voix de pétasse à faire fuir n'importe quel individu ayant un cerveau normal. Cette situation ne me choque pas vraiment. Elle me rappelle les propositions idiotes du barman Stéphane habitué à ce genre de plan foireux.

Comme j'ai envie d'en griller une, tout en voulant peut-être le faire chier et afin qu'il remarque que je suis toujours là, je prends une cigarette de mon paquet qui se trouve dans mon aviateur. Je l'allume et j'avale une bonne grosse bouffée qui envahit cet espace si exigu. Ses yeux croisent les miens, mais c'est à peine s'il me regarde. Il reste scotché là, écouter le type qui n'arrête pas de lui parler de son travail et de je ne sais quoi d'autre, peut-être de sa vie sentimentale bien malheureuse, alors que l'autre l'écoute sans prononcer le moindre mot. Il lui propose ensuite de partir chez lui. Cette pauvre tarlouze, sentant peut-être venir le danger, me regarde d'un regard hautain et méprisant. Il dit au beau mec : « Tu viens, je t'offre un verre. » Il le prend par la main et l'autre vieux se laisse faire. Ils se dirigent vers le bar pour commander. Le beau mec me regarde alors, hausse ses épaules comme s'il me disait « Peut être une autre fois. » Et me fait un clin de l'œil. Je

détourne mon regard, car je me rends compte que j'agis comme un con et que ce mec n'en vaut vraiment pas la peine.

C'est bizarre ; je me sens mal et terriblement frustré. Je n'arrive pas à comprendre l'attitude de certains mecs dans ce milieu qui parfois me dégoûtent. Comment l'argent peut-il bien lui donner envie d'être avec ce boudin ? Certes, il semble être bien foutu et il a un beau cul bien formé, chose rare de nos jours dans ce milieu, car tous les pédés ne pensent qu'à se muscler le haut du corps pour en faire ressortir les abdominaux ou les pectoraux et oublient le plus souvent d'en faire autant pour le bas, comme c'était le cas pour Olivier, obsédé par ses pectoraux et ses tablettes de chocolat et qui était frustré terriblement par le bas de son corps, me demandant comment je faisais pour avoir un corps aussi équilibré, mais, ce type est beaucoup trop efféminé, vieux et à une gueule qui semble avoir été rongée par la variole avec des excroissances laides ici et là sur son visage. Je ne le comprends pas, mais bon, les goûts et les couleurs. Peut-être que le beau mec aime, au-delà de son argent, ce genre de mec de plus en plus fréquent et cette réflexion devrait m'inquiéter. Il est aussi peut-être bi ? Je me souviens qu'un jour, il y a bien longtemps, j'ai eu l'occasion de rencontrer des hommes qui ne savaient pas trop où ils en étaient par rapport à leur sexualité et qui étaient attirés par des hommes très efféminés ou bien par des transsexuels. Je n'ai rien contre ces êtres dont la souffrance doit être immense, mais je constate aussi, avec cette expérience désagréable que je viens de vivre, que je suis dans ce milieu, une espèce rare et en voie de disparition. En effet, depuis quelque temps, et ce dans tous les endroits gays que je fréquente, la féminisation des discours est de plus en plus présente. Moi-même je m'applique à en faire autant même si, en ce qui me concerne pour le moment, j'emploie cette féminisation à outrance pour déconner quand je suis avec Mimi, Pascal, Daniel, Anicet ou les autres. Cette attitude ridicule, je me garde bien de la faire devant certains mecs qui ne supporte pas cette nouvelle tendance, par exemple les hollandais que j'aie vus hier en fin d'après-midi au Quetzal. De là, en repensant à ce phénomène inquiétant et qui, encore une fois, nous vient des États-Unis, je me demande si c'est une façon juste de nous construire une identité. J'espère que non, mais je m'inquiète quand même de l'ampleur que prend le phénomène. En tout cas, et heureusement pour le moment, je reste profondément normal dans mon attitude au quotidien, surtout lorsqu'il s'agit de draguer un beau mec par exemple ou bien pour vivre ma vie en

dehors de ce milieu bien trop sectaire et qu'on n'appelle pas ghetto par hasard.

Je décide de rester dans ce coin et de ne pas bouger pour avoir la paix pour enfin me laisser aller à la musique.

Ma clope terminée, j'en sors une nouvelle. En cet instant mon besoin de nicotine se fait pressant à enfumer de plus en plus ce lieu exigu et je n'ose imaginer le résultat de tout à l'heure en rentrant à la maison. Je vais puer la clope jusqu'à la moelle et je vais devoir tout laver.

Soudain un autre mec pas mal arrive, viens vers moi et il me dit : « Dis donc beau garçon, tu es si triste. Tu vas bien j'espère. » Je vois arriver le plan drague immédiatement et c'est avec une certaine indifférence que je lui je réponds : « T'inquiètes, ça va, j'ai l'habitude... » Le mec insiste et me répond : « Eh bien ! D'après ce que je peux voir, tu ne sembles pas être en forme avec cette tête d'enterrement que tu fais. » Le mec commence, je ne sais pas pourquoi, à me gonfler. Je lui dis donc, histoire qu'il me foute la paix : « T'inquiètes ! C'est juste un petit coup de déprime passager et ça va passer… »

Je regarde avec insistance le sol crasseux et dégueulasse ou gisent une tonne de mégots (heureusement pour moi, je ne porte pas mes baskets cette nuit-là…) pour qu'il puisse me foutre la paix et qu'il parte, mais il insiste le bougre ! Il me relève la tête et me demande gentiment : « Donc, fais-moi un petit sourire si tu veux bien, OK ? » Je relève ma tête en évitant son regard et pour qu'il me fiche la paix, je me force et je lui fais ce sourire pour être poli et ne pas passer pour une pétasse. Mon sourire est assez timide, car je suis un peu cassé. Il me dit alors, satisfait de ma prestation bien banale, dont il doit supposer qu'elle ne va pas servir à grand-chose (du moins s'il s'attend à quelque chose de ma part) : « Tu vois quand tu veux, et ça te va bien tu sais... » Voyant que sa tentative de me draguer n'a pas eu l'effet escompté, il insiste encore un peu et ne bouge pas pendant que je regarde ma montre. Là, le temps passe très lentement et cela m'est pénible : il est un peu plus d'une heure du matin.

Toujours insistant et alors que je ne sais toujours pas qui j'ai devant moi (et à quoi il ressemble), le mec se présente et je ne prête vraiment pas attention au prénom qu'il me donne, car je suis submergé par la musique et la foule

qui semble heureuse et qui danse au rythme de ce bon mix techno planant. Par une certaine indifférence, je décide quand même de me présenter, toujours sans savoir à qui j'ai affaire. Mon occupation bien sotte, à part regarder de droite à gauche ou bien se sol crade et sans faire attention à sa présence, est de prendre clope sur clope, de les allumer et de les fumer comme un malade tout en buvant de temps en temps quelques gorgées de mon verre. Pourtant il n'en démord pas et il essaie à sa façon, tant bien que mal, de me remonter un moral en berne que je n'arrive pas à évacuer. Étant dans un autre monde, un sursaut me réveil de ma torpeur et je lui dis alors : « Excuse mec, tu disais ? Désole, mais c'est à peine si j'ai fait attention à toi : c'est quoi ton prénom déjà ? » Il me répond : « Moi c'est Christophe et tu vois, je suis ce soir avec des potes, ces mecs à juste à côté de nous. »

En effet, à côté de moi, il y a des mecs qui discutent et dansent sur le rythme techno qui passe et que ma frustration rend insensible. Je me demande même comment ils font pour pouvoir parler dans un endroit pareil. Christophe me dit alors : « Viens, je vais te présenter mes amis, enfin si tu veux bien, OK ? »

Je ne sais absolument pas pourquoi, mais je le suis, quoique sans trop de convictions, je reste suspicieux parce que je m'en suis pris des gamelles dans ce lieu : des fausses invitations, des mecs qui se servaient d'une certaine naïveté que j'avais en moi pour prendre le temps d'un plan rapide et ensuite me faire jeter comme un mal propre, un chien ou pire, car le mec en question, piégé par ses remords, me demande de dégager et me vire comme un mal propre avant même que je ne franchisse le seuil de sa porte. C'est sans compter aussi sur ces mecs pas très attirants qui essaient aussi de trouver un pigeon pour assouvir leur besoin de libido pressant.

Ils sont quatre. Christophe me les présente et je ne retiens pas leurs noms, mais, dans l'ensemble, ces mecs sont assez sympas du moins. C'est la première impression qu'ils me donnent.

Christophe me demande si je boire un verre. J'hésite. Après tout, ce mec je ne le connais pas et je ne suis pas d'humeur à faire causette, non seulement avec lui, mais aussi avec ses potes. J'accepte cependant son offre et je lui dis alors que je me presse de vider mon verre en toute discrétion : « Bien, comme tu insistes, j'aimerai bien à nouveau ce que j'ai, c'est-à-dire une Vodka Citron STP ; enfin si ça te gêne pas... » Christophe pose ensuite la

même question à ses potes qui leur cite des verres d'alcool en tout genre, surtout des gin-tonics et part les chercher.

L'un de ses amis, qui doit sentir que je ne suis pas dans mes baskets, me pose la question suivante : « Alors, tu fais quoi de beau ce soir tout seul dans ce bar ? » Et parce que je veux fuir ma déprime du moment, je ressens le besoin soudain de lui répondre et je lui dis : « Je tue le temps. Je suis avec des connaissances au rez-de-chaussée et la musique que passent les deux barmans me barbe un peu trop alors, je suis venu faire un petit tour ici pour avoir un aperçu de l'ambiance qu'il y règne. Les seuls problèmes dans cet espace c'est non seulement qu'il est un peu trop petit et que nous sommes serrés comme des sardines, mais aussi que la musique est un peu trop forte pour mes oreilles et surtout qu'il y fait un peu trop chaud et c'est assez chiant. » Le type me dit : « Avec ce que tu portes, c'est normal que tu trouves cet endroit un peu trop chaud. Tu devrais laisser ton bombers au vestiaire. Quant au reste, je suis d'accord avec toi... » Je lui coupe la parole avec une certaine insolence sans arriver à expliquer pourquoi j'agis de la sorte et je lui dis : « Tu sais, ce n’est pas un bombers que je porte, mais un aviateur… » Visiblement, il n'est pas troublé par mon attitude un peu sauvage et il poursuit sa discussion alors que les verres ne sont toujours pas arrivés : « Tu sais, c'est à peu près pareil, mais bon, et dans la vie, tu fais quoi de beau ? » Je lui réponds : « Actuellement ? Eh bien absolument rien, car je viens de terminer mon service civil au Ministère de l’Environnement et je suis à la recherche d'un emploi. » Décidément il a vraiment envie d'en savoir un peu plus sur moi. Il me demande alors : « Et ton service, tu l’as fait en tant qu'objecteur de conscience ? » Je lui réponds : « Ouais, car je n'avais pas envie de me taper dix mois de caserne si tu vois ce que je veux dire... » Le mec se met soudainement à rire de bon cœur tout en me disant : « Et bien moi tu vois, c'est pendant mon service militaire que je me suis tapé le plus grand nombre de mecs et j'avoue y avoir passé de bons moments... » Sa remarque ne me laisse pas indifférent et me rappelle en effet combien j'avais été très excité par ces militaires lors de mes trois jours à Blois en 1992. Ses autres amis, attentifs à notre conversation, se mettent aussi à rire de bon cœur et je comprends que je suis face à des gens peu communs, assez sympas dans l'ensemble. Ils attirent mon attention et me réveillent en quelque sorte.

Christophe arrive avec les verres. Il me donne ma Vodka Citron et me dit :

« Tiens beau mec ! » Nous trinquons tous ensemble et mon esprit, qui était un peu ailleurs, reprend de l'espoir même si je suis un peu perdu avec eux. Il y aussi quelque chose qui me tracasse et qui me culpabilise aussi peut-être parce qu'en somme, j'ai laissé seul au bar du rez-de-chaussée, Mario qui doit en ce moment se retrouver avec ses potes que je n'aime pas et je me dis que ce n’est pas très cool de ma part, mais bon.

Christophe se met à nouveau en face de moi et me regarde longuement. Soudain, il se passe quelque chose d'étrange en moi. Je me sens désorienté et là, vient le déclic ! Quand je le regarde de haut en bas, tel un entomologiste et sans écouter ce qu'il me raconte, je comprends que je suis en face d'un vraiment beau garçon ; le genre de type que je cherche en quelque sorte chaque soir que je sors dans le milieu : un mec simple, bien foutu, belle gueule, cheveux courts, mais sans tomber dans le standard du milieu, châtain foncé peut-être et surtout un regard sombre qui me transperce le cœur. Finalement, il s'avère être une belle bête et je commence secrètement à trembler de bonheur tellement il me plaît et il est dans mes cordes. Je me sens vraiment con de ne pas l'avoir remarqué auparavant quand il est venu me voir lorsque ma tristesse avait attiré son attention. En revanche, ses potes sont à vrai dire quelconques, mais il se dégage du groupe une singularité qui me trouble et que je n'avais plus vue depuis pas mal de temps au Bar. Je me sens terriblement bien et anxieux à la fois. Je repense à Olivier et à cette histoire d'amour catastrophique je j'aie pu avoir avec lui en 1994 et mon cœur transpercé par cette flèche si inattendue me dit qu'il ne faut pas que laisse passer une occasion pareille. Je crois que je suis en train de tomber amoureux...

Cet éveil soudain de mes sens me fait changer d'attitude à son égard et peut-être parce qu’il m'a réveillé d'une certaine façon, je lui demande son âge. Il me répond qu'il a 32 ans passés, mais ne va pas plus loin. De peur qu'il se désintéresse de moi, je décide, tant bien que mal, sans passer pour une pipelette et sans me perdre dans cette vie si compliquée qui est la mienne, de lui raconter en partie mon histoire. Je suis cassé tout en étant lucide en même temps et mon récit semble le passionner tout en constatant cette attitude si calme qu'il a m'écouter. Heureusement que mon jeune âge m'aide à supporter cette quantité honteuse d'alcool que j'ai bu et que je continue à boire et qui me permet d'avoir une certaine cohérence dans mes propos, même si j'évite de rentrer dans les détails intimes de ma vie.

Entrecoupé par deux mondes que je n'arrive pas à maîtriser, celui de la réalité que je ne maîtrise absolument peu ou pas et celui du type complètement cassé et ailleurs, un peu comme dans un rêve, je regarde ma montre et je m'aperçois que cela fait un bail que je suis dans ce sous-sol et qu'il faut que je monte pour faire un signe à Mario et lui dire que je suis toujours là afin qu'il ne s'inquiète pas. Je dis alors à Christophe : « Zut ! Je suis désolé, mais je dois monter un instant voir Mario, un pote qui se trouve au rez-de-chaussée, car sinon il va s'inquiéter et croire que je suis parti sans lui dire au revoir... » Christophe me répond : « Vas-y beau gosse ; de toute façon, nous n'allons pas faire long feu, car nous avons une soirée de prévue au Queen et nous allons bientôt y aller. » Quand il me dit ça, je panique et cette réalité qui m'échappait jusqu'à présent reprend vie. Je me dis : « Merde ! Que dois-je faire ? Je n'ai vraiment pas envie de le voir partir maintenant ou de le suivre éventuellement au Queen, car il est trop tôt pour y aller ; pour une fois que je tombe sur quelqu'un de bien ! » Je dis à Christophe, en espérant qu'il va rester encore un peu avec moi : « Tu comptes y rester longtemps au Queen ? Car j'ai l'intention d'y aller, mais pas maintenant à cause de cette idiote de Sandrine… Tu sais, je la trouve vraiment trop lunatique, pour ne pas dire très conne avec moi et à vrai dire je préfère attendre un peu pour ne pas me retrouver à attendre trois plombes à l'entrée de cette boîte dans un froid pénible, car je suppose qu'en ce moment ça doit être bondé et il doit y avoir une file d'attente délirante si tu vois ce que je veux dire... » Christophe me répond : « T'inquiètes David, je resterai jusqu'à très tard au Queen et parce que je suis un habitué de cette boîte, on se verra plus tard là-bas ; je ne compte pas en rester là avec toi... » Il me fait un beau clin d'œil qui me plaît et qui me laisse beaucoup d'espoir.

Christophe sort de son manteau un beau stylo et un morceau de papier. Il y note quelque chose et me le donne en me disant : « Tiens, voilà mon numéro au cas où, OK ? Si jamais on ne devait pas se croiser, appelle-moi... » Je lui réponds : « OK, mais attend, je reviens de suite avant que tu quittes les lieux si tu veux bien... » Il me dit alors : « Pas de soucis, beau gosse, on n'est pas pressé ; on t'attend… » Et alors que je me prépare à prendre les escaliers, sa main droite me touche le visage. Je suis aux anges et tout excité parce ce que je vie en ce moment, mais, l'idée de le voir partir maintenant ou très bientôt me replonge en quelque sorte dans une tristesse qui me rappelle ces très mauvais plans, hélas bien trop nombreux dans ce milieu de rapaces et dont moi-même j'avoue y avoir contribué. Je pense à ce mec que

j'avais au bout de deux semaines, laissé tomber ; à ce pauvre Nicolas qui voulait m'aimer et qui avait fait l'effort le jour où je décidais de le quitter, car cet amour n'était pas réciproque, de pendre un téléphone Bip Bop pour pouvoir m'appeler à l'Équipe Technique de Reclassement afin d'être joignable. Depuis je ne l'ai plus jamais revu. Il doit m'en vouloir à mort et je peux le comprendre tout comme je commence à comprendre la tristesse sans fin que vit le solitaire tous les soirs à boire seul dans son coin favori du Bar depuis qu'il s'est fait larguer par son mec.

Je suis encore jeune et peut-être bien naïf par moment, mais peu à peu, ma véritable vie d'adulte semble faire surface et c'est en tant qu'adulte que ce soir je prends conscience que je franchis une étape importante de ma vie.

J'y vais pour faire vite. Je prends les escaliers et je passe près de la backroom. Il y a toujours autant de monde dans ce lieu de plaisir et je mets à penser que des mecs, en ce moment, doivent s'éclater comme des fous, être de vraies cochonnes en sommes. En revanche, d'autres doivent perdre le temps. Ce lieu reflète cette compétitivité de plus en plus présente chez les gays et cette lutte permanente me dégoûte assez souvent !

J'arrive au rez-de-chaussée. Mario est à sa place comme toujours et seul. Ses amis ont quitté les lieux et c'est tant mieux. Je vais vers lui et il me demande : « Mais où étais-tu mon Loulou ? » Il s'inquiétait un peu pour moi et pensais que j'avais quitté les lieux. Connaissant peut-être l'état avancé de mon alcoolisation, il avait peur que je me retrouve dans une situation un peu délicate. Je lui raconte alors ma rencontre inattendue avec Christophe sans trop rentrer dans les détails, car j'ai peur qu'il soit envahi par une certaine forme de jalousie paternelle, car Mario m'a toujours considéré, bien plus qu'Alain ou l'effacé Michel, comme étant son petit Loulou.

Tout en papotant, je m'aperçois que je n'ai pas de verre et que je l'ai avalé en totalité quand j'étais sous l'emprise de Christophe au bar du sous-sol. Ce n'est pas si grave, car, je sais qu'un autre verre ne va pas tarder à arriver.

Et en effet, un instant après, Alain arrive et me dit : « Et bien Loulou ! On croyait que tu étais perdu dans la backroom. » J'adore ce mec, il a toujours le chic pour me faire marrer au bon moment. Il stoppe net sa remarque et part me servir un nouveau verre de vodka citron sans même que je lui demande quoi que ce soit. I a dû aussi constater que je n'avais plus rien à

boire et je suis sûr que Mario n'est pas étranger à cette démarche. Il revient en sifflotant un air en désaccord avec la musique ambiante, me donne le verre et me dit : « Tien mon Loulou que j'aime, un autre uniquement pour toi.…. » Il me prend alors dans ses bras et en se penchant à travers ce bar rocailleux en pierre volcanique noire et il me souhaite à nouveau une bonne année avec une étreinte plus insistante que la première, plus forte que celle que j'ai eue à minuit. Il me demande ensuite : « Alors mon Loulou, tu as trouvé un chérie ou pas ? » Je lui réponds : « Peut-être Alain ! J'ai rencontré un mec super mignon en bas, un type vraiment canon, mais bon, tu dois le savoir mieux que moi, cela ne veut pas dire grand-chose…même si j'espère pouvoir le revoir un jour... »

Alain, qui est tout près de moi, a toujours le même défaut : son haleine empeste très fortement l'alcool et j'ai un peu de mal à respirer normalement quand il s'approche de moi et qu'il me parle et malgré toutes les clopes que j'ai pu fumer dans la soirée ; cela n'arrange pas vraiment son problème. Ce qui me fait supporter cette situation bien inconfortable, c'est que lui, tout comme un peu nous tout ce soir, nous sommes dans un état second. Alain l'est à vrai dire presque tous les soirs quand il travaille. Pour lui, c'est devenu, à force de bosser dans ce bar, une seconde nature qui l'aide à supporter ce métier ingrat. De la part d'un inconnu, je ne pourrais ne pas fréquenter un mec aussi accro à la boisson, mais, Alain est si attachant que cela m'importe peu, car comme moi, il a la particularité d'avoir l'alcool gentil et pas comme certaines personnes, un alcool méchant et violent, chose que je redoute, car quand ces personnes sont cassées, elles n'hésitent pas à s'en prendre à nous et à nous démolir sans vergogne. Elles nous révèlent ce qu'elles pensent de nous et ce que nous représentons réellement pour elles. Heureusement, je n'ai jamais eu affaire avec ce genre de types malfamés pour le moment.

Je m'apprête à poursuivre mon récit comme un petit enfant qui raconte une histoire ingénue lorsque je sens un mec me toucher avec une douceur extrême mes deux épaules. Je me retourne immédiatement et là, miracle ! C'est Christophe et il est avec ses potes.

Je suis surpris, car je pensais qu'il allait m'attendre en bas et ma déception est grande, car je comprends qu'il va quitter le Bar avec ses potes.

Christophe me prend à part et sans me dire le moindre mot, m'embrasse

aussitôt, un baisser profond, qui déclenche en nous une fusion, cette fusion que je recherche tant. Pendant qu'il m'embrasse, j'en profite pour aller explorer, de manière très intéressée, cette zone pelvienne si mystérieuse et que ma libido m'ordonne. Je constate immédiatement que Christophe bande comme un malade et que la nature l'a bien d'un membre qui va au-delà de toute espérance. Sa queue doit être impressionnante à voir et cela décuple ma libido qui veut faire l'amour avec lui une nuit entière ; un amour vrai dans un vrai lit et pas un de ces plans glauques et rapides que l'on peut voir de plus en plus dans les sex-club. Je rêve de ce bon lit bien chaud, sans autres fioritures, rien que nous deux ; être en lui, le regarder, l'embrasser, l'étreindre et pour que cette fusion ne se dissipe pas et qu'il puisse durer le plus longtemps possible. Excité comme je suis, j'en profite pour faufiler ma main dans son jeans et toucher son généreux membre dont j'imagine qu'il attend que je vienne vers lui. En remontant ma main, car je n'ai pas envie d'attirer l'attention de certains mecs curieux du spectacle que nous donnons et qui aimeraient bien pourvoir y voir de plus près ce que nous faisons alors que nous somme, par décence, le plus discret possible, je poursuis cette exploration en remontant ma main sur son ventre plat aux tablettes de chocolat parfaites et je termine ensuite par arriver au niveau des pectoraux que je caresse. « Putain ! » Je me dis, ce voyage est à nouveau une révélation. Non seulement il est beau et bien gaulé, mais en plus il a un corps de rêve, de vrais muscles comme on en trouve rarement de nos jours. Christophe n'est pas un adepte de la gonflette, que font beaucoup de mecs en salle de sport et avec l'aide de toute sorte de médocs dégueulasses. C'est évident. Bien que notre libido soit au sommet de son art, nous restons très tendres l'un et l'autre, évitant au passage ces vulgarités réservées aux backrooms et surtout parce que nous ne voulons pas être au centre de l'attention du bar.

Alors que sa langue se trouve bien profondément dans ma bouche, j'essaie de lui dire : « On se voit tout à l'heure, OK ? Je n'ai vraiment pas envie de te perdre ! » Il me répond : « Pas de soucie beau mec. Au pire, tu as mon tél et je compte sur toi pour m'appeler au cas où, comme je te l'ai déjà dit en bas. Et si on ne se croise pas ce soir au Queen, tu m'appelles, OK ? Fait ça pour moi David et ne jette pas ce numéro que je t'ai donné tout à l'heure STP, car je le donne rarement à un mec. » Je lui réponds : « T'inquiètes, je le garde précieusement. Moi non plus je n'ai pas envie d'en rester là, mais, j'aimerai, bien qu'on puisse aussi se voir un jour en dehors du milieu gay tu sais ? Parfois, ce genre d'endroit me gonfle… » Christophe me dit alors :

« Moi aussi j'aimerais mieux te voir en dehors de ces bars ou même de ces des boites gays. Tu sais, d'habitude je ne sors jamais dans ce milieu que je n'aime pas trop sauf pour quelques soirées exceptionnelles comme ce soir et tu es cette exception qui ne m'a pas fait regrette cette sortie. »

À cet instant, une grande partie des clients qui sont au début du Bar nous regardent avec leurs gros yeux défoncés et, ce qui a de plus chiant, c'est qu'il se dégage en eux une jalousie qu'ils n'arrivent pas à dissimuler. J'entends Alain dire : « Eh ben mes Loulous, ils ne vont pas tarder, si cela continue comme ça, à nous faire un film porno en direct ! » Christophe et moi rions à cause de cette remarque bien bête drôle même si je ne saisis pas très bien cet instant que je vis, car je suis envoûté par ce baiser profond et par ce regard sombre et perçant qui embellit, à chaque seconde, ce mec qui me semble venir d'un autre monde. Christophe me dit : « Ce sont eux tes amis ? » Je lui réponds : « Oui, en quelque sorte, mais ça ne va pas au-delà du bar, car à l'extérieur je me sens bien seul tu sais. Pour être franc avec toi, à part une personne, je ne connais vraiment pas grand monde si je sors de ce milieu dont parfois je me sens prisonnier. Tu peux considérer ces personnes comme des amis de comptoir et pas plus. » Christophe ému par ma situation et cette me dit alors : « T'inquiètes David, je t'en présenterai des amis et des vrais... » Et il m'embrasse à nouveau avec une passion de plus en plus fort. Je me demande s'il y n'est pas tiraillé à l'idée d'aller au Queen et je voudrais tant qu'il me dise « Écoute, tu sais quoi, je laisse tomber le Queen et je t'amène chez moi…. » Oh ! Mon Dieu, comme j'aimerais qu'il me le dise là, maintenant.

Malheureusement, cette petite escapade dans ce monde de rêve et dont j'ai eu l'impression qu'elle avait duré une éternité, n'a pas été longue : à peine deux, trois voir cinq minutes tout au plus. En effet, un de ses potes, qui s'impatientent pour aller dans cette boîte de merde, coupe cet amour furtif et pourtant si puissant et lui dit : « Bon Chris, on y va ou pas ? Car le taxi lui ne va pas attendre... » Je prends donc la main de Christophe et je lui dis : « Attend mec, je voudrais te présenter Alain, Mario et Michel avant que tu partes ! »

Nous nous dirigeons vers Mario alors que Christophe me prend avec sa main droite avec fermeté, comme s'il ne voulait pas me lâcher et je lui présente Mario, Alain et Michel. Ce dernier, comme toujours, ne semble pas

très emballé par Christophe, à moins que cette nuit, beaucoup trop longue pour lui, l'irrite fortement et le rende plus froid qu'à son arrivée au Bar hier soir. Mais bon, je m'en fiche un peu à vrai dire. Christophe, qui semble aussi connaître les règles élémentaires de politesse, leur serre la main alors que ses potes sortent du Bar. C'est alors qu'il me dit : « Excuse-moi David, je serais bien resté encore un peu plus longtemps avec toi, car tu es vraiment un chouette type, mais, mes amis s'impatientent, car un taxi nous attend et ils risquent de partir sans moi. » Là, mon visage perd son optimisme et Christophe conscients de cela, ajoute : « Ne soit pas triste David, comme promis ont se voit tout à l'heure au Queen et si ce n'est pas le cas, tu as toujours mon numéro. Crois-moi, c'est vraiment le mien et pas un numéro bidon que j'ai écrit sur ce morceau de papier. Appelle-moi quand tu veux, même très tard, OK ? Bon, j'y vais ! À bientôt beau gosse… » Il m'embrasse à nouveau, ouvre la porte imposante du Bar et disparaît.

Seul, je me trouve tout penaud et heureux à la fois même si une certaine forme d'anxiété commence à m'envahir. Je me demande si je n'aurais pas mieux fait de les accompagner : un doute très désagréable m'envahit et j'ai peur que cette brève histoire ne soit encore qu'une chimère, un rêve qui ne m'amènera à rien.

Je reste donc figé et je ne dis plus rien. Je n'ai envie de rien et je retombe peu à peu dans ma solitude qui elle, est bien réelle malgré la présence de Mario et d'Alain. Surpris parce que je viens de vivre, je me demande parfois si tout cela a bel et bien existé. Je me demande si ce qui vient de se passer entre Christophe et moi n'est pas encore cette énième désillusion dont je suis si coutumier ces derniers temps. Seule ma trique d'enfer qui ne part pas me dit que ce n'était pas mon imagination et l'alcool qui me jouaient des tours. Cette trique est si forte qu'elle me gêne un peu et je suis obligé, en toute discrétion, de bien repositionner ma bite, car je n'ai pas envie que cela se voit même si l'endroit est obscur. Surtout je ne veux pas que cela me fasse mal à la longue.

Après de longs moments de silence et une attitude taciturne dont je ne suis pas habitué, je reprends vaguement mes esprits et je vais rejoindre Mario pour lui dire : « Excuse-moi Mario, mais je suis un peu troublé tu sais. Ce n'était absolument pas prévu. » Il me dit à son tour : « T'inquiètes mon Loulou, tu sais, c'est tout à fait normal. Tu es beau, attirant et normal et ça

change un peu de la plupart des clones qui fréquentent de plus en plus ce milieu qui commence à ne plus ressembler à rien. »

Alain arrive ensuite et il me dit : « Alors mon Loulou, tu en as bien de la chance ! Tu as enfin trouvé un chérie ? Encore une minute de plus avec ce beau mec et ont avait droit en direct à un Falcon…. » « Qu'il est bête ! » Je me dis. Alain repart servir un client tout en riant de sa remarque un peu conne, mais drôle, alors que les mecs qui sont à côté nous regardaient, Christophe et moi, d'un air très vicieux nous embrasser en faisant comme si rien ne c'était passé. Je demande à Mario : « Dis-moi Mario, tu penses que je suis allé un peu trop loin avec Christophe en l'embrassant avec autant de passion à la vue de tous ? Regarde comme ces mecs me matent... J'ai l'impression de passer pour ne pute ! » Mario me répond : « Non mon Loulou, tu n'as rien à te reprocher. Tu sais, c'est simplement que les mecs en question sont jaloux parce que non seulement tu es mignon, mais aussi parce que tu étais avec un mec vraiment canon et naturel, n'est-ce pas Alain ? » Alain lui répond : « Tu m'étonnes chérie… » Alors qu'il sert une bière à un client tout en me faisant clin d'œil. Je bois une gorgée et je vais aux chiottes.

Arrivé aux chiottes, je me regarde dans le miroir et en effet, je ne sais pas si c'est l'effet de l'alcool ou parce que je suis peut-être aussi un peu prétentieux, mais je me trouve plutôt beau gosse. Me juger ainsi n'est pas dans ma nature et c'est un sentiment plutôt assez rare chez moi. J'ai tendance à me sous-estimer lorsqu'il s'agit de me juger, surtout en ce qui concerne la vision que j'aie de ma propre personne, de ma beauté et de mon corps. Je ne me trouve pas assez bâti ou bien ce visage, dont j'ignore ce qu'il peut bien renvoyer, m'est nouveau. Maintenant, ma très grande crainte est de m'imaginer qu'elle serait éventuellement la réaction de Christophe s'il me voyait à l'extérieur de ce milieu, s'il découvrait cette personne dont l'obscurité du bar atténue avec une certaine subtilité. Je n'ai aucune idée de ce que je me fais de la beauté, car je suis incapable de dire si je le suis ou pas et surtout je ne comprends pas en quoi je peux attirer de beaux mecs la plupart du temps. Ces questions que je me pose en permanence me rappellent de très mauvais souvenirs, de véritables situations qui ont eu un impact désastreux sur mon moral à cause de types rencontrés auparavant dans un bar ou une boite. Et pourtant, ces mecs bien moins beaux que Christophe, n'ont pas hésité, après m'avoir barbé pendant des heures, à

m'amener chez eux dans le but de tirer leur coup quotidien afin d'assouvir leur besoin imminent et pressent pour ensuite me jeter de chez eux, comme un mal propre, avant même que le plan ne se réalise ou se termine, car, ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient ces cons ! Je ne correspondais pas à leurs critères ultimes bien étranges, critères que j'avais du mal à saisir.

Lorsque je subissais ces humiliations qui me démoralisaient et qui me faisaient chialer pendant de longs jours, je perdais toute confiance en moi. Il m'arrivait aussi parfois de haïr ce que j'étais, de rejeter stupidement ce corps que je voulais qu'il soit un peu plus dans la norme du milieu, mais pas trop non plus ; un corps musclé (ce que je suis), mais marquant, avec des pectoraux un peu plus gros par exemple. J'étais persuadé que je ne correspondais pas au critère de beauté de plus en plus destructeur d'un milieu gay trop formaté. Ainsi, l'expérience la plus pénible je l'ai vécu un soir au Quetzal il y a quelques semaines avec un beau type, un peu plus jeune que Christophe, qui après un cérémonial bien long, m'emmena chez lui et puis me jeta comme pestiféré lorsque, nue et déjà prêt à baiser, car c'est ce qui voulait, il me demande de me rhabiller rapidement pour quitter son appartement sans même comprendre pourquoi le pourquoi de la chose et sans même le moindre mot d'excuse de sa part. Je n'avais même pas eu le temps de m'habiller entièrement lorsqu'il me claqua précipitamment la porte au nez, me retrouvant à moitié habillé dans la cage d'escalier seul et ahurie. J'avais compris que ce mec, qui habitait le 10e arrondissement de Paris, avait été pris au dernier moment par des remords et qu'il devait sûrement se sentir coupable de tromper son mec, mec qu'il l'avait abandonné, car le couple était en rupture depuis quelques jours, je suppose. À cette même heure, son ex ne devait sûrement pas, contrairement à lui, s'embarrasser pour être sûrement soit dans une backroom ou ailleurs, avec un autre type quelconque. Je n'avais pas aimé sa façon de me prendre pour un con, de me retrouver en pleine nuit seul dans les rues de Paris, perdu, cherchant pendant de longues heures un taxi, qui voudrait bien m'emmener jusqu'au pont de Neuilly pour ensuite rentrer à pied dans ce logement si sinistre de Nanterre.

Depuis, j'ai appris à connaître ces mecs instables que je fuis comme la peste. Je veux oublier toutes ces anciennes histoires, car elles me font du mal. Je veux croire qu'avec Christophe, les choses seront différentes et c'est pour cela que je garde telle une relique dans mon portefeuille, ce morceau de

papier ou est inscrit son numéro de téléphone.

Pour passer à autre chose et anesthésier ce mal-être, je décide d'aller aux chiottes pour prendre la seule chose qui pourrait me faire oublier cette réalité bien trop lourde à vivre, du moins provisoirement.

Quand j'arrive aux chiottes, ils sont libres. Je rentre à l'intérieur, je m'assois sur la lunette, je prends ma fiole de poppers et je l'ouvre pour sniffer un bon coup sans prendre conscience que j'en abuse un peu ce qui peut s'avérer dangereux par moment. L'effet est foudroyant. Je suis obligé de rester un bon moment assis sur la lunette afin d'éviter de gerber et de me retrouver à terre.

Je regarde ma montre. Il est un peu plus d'une heure trente du matin, mais c'est à peine si je distingue son cadran. J'avoue que je suis complètement déconnecté du temps. Les aiguilles sont multiples et au lieu d'en voir trois, j'en discerne une multitude. Je comprends qu'il est temps pour moi de prendre une pause pour récupérer et surtout ne pas sombrer dans le néant. Dégoûté par l'effet très désagréable qu'a eu le poppers sur moi, je me jure de ne plus jamais en reprendre même si je sais que l'envie d'en reprendre plus tard sera plus forte que la raison.

Quand l'effet s'estompe enfin, je me sens incapable de me relever. Quelque chose me gêne et je me sens désagréablement ballonné. Pour éviter d'être encore plus naze, je prends la décision radicale de vider ce surplus d'alcool que je n'ai pas arrêté de boire depuis hier soir et qui semble bloqué dans mon estomac. Je me force à vomir, à vidanger ce corps imprégné d'alcool pour me soulager un peu et me sentir un peu mieux pour reprendre mes esprits. Cet acte va bien entendu casser cet état second auquel je tiens encore, mais, même si je n'en ai pas envie, je ne peux plus continuer d'être dans cet état-là.

J'enfonce donc en conséquence mon index droit au plus profond de ma bouche, frôlant ma glotte très sensible, alors que par un sursaut de lucidité, je me lève de la lunette et je me mets à genou devant cette dernière et hop ! Les spasmes tant voulus arrivent très rapidement et je vomis avec une violence inouïe une quantité incroyable de liquide nauséabond, un mélange de toute cette vodka citron mêlé à la bière et aux acides de mon estomac, bière qui s'était accumulée dans mon estomac depuis des heures. Le jet est

impressionnant. J'attends quelques secondes et je me repose pour ensuite recommencer cette désagréable besogne nécessaire. Cette fois-ci, et malgré mon assistance à caresser cette glotte très sensible qui produit ces spasmes très désagréables, n'y a plus grand-chose qui sort. Je respire un bon coup, je tire la chasse d'eau et après quelques minutes, je me sens beaucoup mieux. L'odeur est assez désagréable et pour masquer cette dernière, j'allume une clope que je crapote en envahissant cet espace minuscule par une fumée opaque et aveuglante tout en tirant, à plusieurs reprises, la chasse d'eau. Je veux être sûr qu'en sortant, les lieux ne vont pas sentir ce vomi impressionnant qui m'a réveillé.

Je sors des toilettes et heureusement, il n'y personne. Je vais vers ce petit lavabo en métal, j'ouvre le robinet et je me rince la bouche à plusieurs reprises en usant du savon liquide comme dentifrice, car je n'ai pas non plus envie que mon haleine sente aussi le vomi. Le savon liquide que j'utilise s'avère être très efficace quoique très amer. L'eau chaude me permet aussi de ne pas avoir envie de gerber lors qu'avec ce savon amer, je me force à faire de nombreux gargarismes pour être sûr que tout est bien propre. Malheureusement, j'avale de temps en temps un peu de ce savon, mais bon, je me dis qu'avec, je vais aussi nettoyer mon œsophage et que personne ne remarquera l'odeur de ce vomi que j'ai réussi à faire disparaître. Pour finir, je me lave longuement le visage et je prends soin aussi de nettoyer mes yeux.

Quand j'ai terminé, je me dis que j'ai eu une chance inouïe : en effet, personne n'est entré dans les chiottes pour me déranger. J'avais les toilettes pour moi tout seul, toilettes ou peu de gens vont heureusement. J'ai aussi pu nettoyer les lieux avec du papier toilette en quantité, histoire de ne pas laisser de traces, de le laisser cet endroit tel que je l'avais trouvé en y entrant, c'est à dire propre.

Quand je me sens d'aplomb, je sors et je me dirige vers le début du Bar. Lors de la traversée du bar, j'ignore les nombreux sourires qui croisent mon regard. Malgré toutes les précautions prises lorsque je vomissais, je me sens envahi par une certaine parano de la part de mecs qui me matent et que seule une gorgée d'alcool pourrait finaliser ce processus afin d'éviter cette inquiétude qui n'a pas lieu d'exister.

Arrivé nouveau à côté de Mario, je constate qu'il ne remarque rien d'anormal. Je suis définitivement rassuré quand je bois une bonne gorgée de

vodka citron bienfaitrice.

Christophe est parti et je ne sais pas depuis combien de temps, car je suis toujours étranger à cette notion trop abstraite qu'il représente. Je commence à avoir le cafard et à nouveau, je me demande si je n'ai pas fait une connerie en restant ici au lieu d'aller avec lui et ses amis, même si je ne me voyais pas l'accompagner avec ses derniers. Ma crainte la plus grande, non seulement c'est celle d'attendre pas mal de temps dans le froid pour rentrer dans cette boîte très prisée cette nuit, mais aussi cette crainte de faire l'objet d'une certaine forme de jalousie de la part des mecs qui l'accompagnaient. Peut-être que je me trompe, car je ne fais que spéculer ; vraiment, je n'en sais rien. Encore une fois, je sous-estime le jugement que je porte aux autres et je me laisse entraîner dans mes retranchements pour justifier une attitude qui n'a que pour but de me déculpabiliser et d'avoir fait peut-être le mauvais choix en restant.

Pour oublier, pendant quelques secondes Christophe, je croise le regard des mecs encore présents au bar qui sont toujours aussi nombreux et seul et dont certains, pour ne pas dire, la grande majorité, sont assez mignons même s'ils ne rivalisent pas avec Christophe. Beaucoup d'entre eux me renvoient leur regard et cela me rassure. Pour moi, ces regards indiquent non seulement que je ne sens pas mauvais, mais aussi que mon apparence est normale. J'inspecte quand même, au cas où, mon aviateur et mon pantalon. On ne sait jamais, peut être que j'ai laissé quelques traces lorsque j'étais aux toilettes sans même y faire attention. Finalement, non, rien à signaler. Qui pourrait croire que je n'ai pas arrêté de boire depuis hier en fin d'après-midi une quantité d'alcool et de bière dont je ne compte plus les verres et qu'une grande partie de ce liquide, je l'ai vomi il y a quelques secondes ?

Pendant que Mario est silencieux, pensant à quelque chose, je décide d'aller au fond du bar et voir ce que devient Olive. Arrivé au bar du fond, je vois qu'Olive s'emmerde terriblement, car il n'a pas de clients. Quand il me voit m'accouder sur ce bar, il vient me voir et il me dit : « Ça va mon Kiki ? » (Je déteste quand il m'appelle mon Kiki! Surtout avec sa voix très virile !) Je lui réponds : « Ça va, ça va… » Je ne lui parle pas vraiment, car comme j'ai du mal à cerner ce personnage qui n'a jamais rien à dire à part « Ça va mon kiki ? » Je ne sais vraiment pas de quoi lui raconter. Même les banalités sont

pour lui un domaine inaccessible. Je ne dis pas cela parce qu'il manque de culture, même si pour être franc il ne brille absolument pas dans ce domaine, mais parce sa personnalité très discrète et effacée l'empêche d'être sociable. Son monde à lui appartient au silence et mes tentatives d'une discussion sérieuse avec lui se sont toujours soldées par un échec et je crois bien savoir qu'il est comme ça avec tout le monde, sans exception… Donc, c'est avec une totale indifférence de ma part, que je repars voir Mario sans même me donner la peine de lui dire à tout à l'heure. Je pense qu'il s'en fou royalement et que seul mon cul l'intéresse.

Quand je suis à nouveau à côté de Mario, il parle très sérieusement avec Alain. Pour me faire discret, je m'efface un peu, regardant mon verre que je prends le temps de boire.

Je ne sais pas encore si mon regard est pathétique, mais il suffit à stopper la conversation qu'avait Mario avec Alain. Alain me dit alors : « Et bien mon Loulou, tu es sûr que ça va ? » Je lui réponds : « Oui, oui ça va. Je suis simplement allé me rafraîchir un peu pour reprendre du poil de la bête. Mais, ne vous arrêtez pas de parler à cause de moi, OK ? » Alain me dit ; « Désolé mon Loulou, mais ton visage était si triste et si pâle tout à l'heure que je pensais que tu avais eu un gros coup de blues lorsque ton probable chérie, ce que j'espère de tout mon cœur, t'avait quitté. » Je lui dis : « Alain tu sais, ce n'est pas parce que j'ai rencontré ce beau mec ce soir qu'il est dorénavant mon mec. C'est à peine si je le connais ! C'est juste une rencontre, du moins pour le moment, et je verrais plus tard si c'est du sérieux ou pas. En attendant, je vais prendre un peu l'air, car c'est trop enfumé ici et j'étouffe un peu. Je reviens de suite, OK ? » « Pas de soucis mon Loulou. » Me répond Mario. En effet, l'étroitesse du Bar accumule une telle quantité de fumée que les lieux sont difficilement respirables. Pascal, ouvre de temps en temps la porte pour aérer les lieux. Il semble que la climatisation du bar ne soit pas assez puissante pour évacuer une fumée si abondante et exceptionnelle pour cette nuit, car 95% de la clientèle fume.

Je vais vers la porte et je l'ouvre pour sortir. À l'extérieur, je croise Pascal, le portier, qui n'a pas bougé depuis des heures et qui s'emmerde terriblement dans ce froid qui pénètre jusqu'au cœur de ces os. Je lui dis : « Salut Pascal ! Alors quoi de neuf ? » Pascal me répond : « Pff ! Tu sais, rien. À mon avis, les gens ne vont pas tarder à sortir en boite, car il n'y a plus grand monde

qui rentre. » Je lui dis : « Pourtant, c'est toujours aussi bondé à l'intérieur… » Pascal me dit alors : « Tu sais, à cette heure-ci les boites sont ouvertes et comme elles ferment plus tard, les gens en profitent pour trouver un taxi et y aller, même si trouver un taxi à cette heure-ci relève du miracle. Et toi, tu pars déjà ? » Je lui réponds : « Non pas encore. J'ai simplement envie de prendre un peu d'air, histoire d'échapper à l'intérieur un peu trop enfumé, car par moment ça devient irrespirable. » Pascal sourit ironiquement, car en ce moment je prends en même temps une clope de ma poche, je l'allume pour avoir ma dose nécessaire de nicotine. En effet, ce que je viens de lui dire n'a pas trop de sens.

Je regarde ma montre et enfin je remarque les trois aiguilles de cette dernière et c'est alors que je remarque, lorsque j'ai pris ma clope, qu'il ne m'en reste vraiment pas beaucoup et que le bureau-tabac, qui se trouve près de la rue de Rivoli, ne va pas tarder à fermer si je ne précipite pas pour aller en acheter d'autres. Je risque de me retrouver dans la merde sans clopes !

Mes forces se décuplent alors, j'ouvre rapidement la porte du Bar et je dis à Mario : « Je reviens ! Je vais aller chercher des clopes au tabac avant qu'il ne ferme. » Je laisse la porte se refermer toute seule et je commence à courir comme un fou.

Cette course me fait un bien fou, mais, elle m'essouffle et me fait cracher une tonne de goudron agglutiné dans mes poumons.

Je prends immédiatement la rue Saint-Denis et ensuite je fonce tout droit vers la rue de Rivoli que je traverse. Encore une dizaine de mètres plus tard, me voilà enfin devant l'entrée de cette brasserie, le Tabac du Châtelet, encore ouverte à cette heure-ci et proche du Théâtre du Châtelet.

À l'entrée, il y file d'attente impressionnante d'au moins une dizaine de personnes et le bar est bondé alors qu'il ne va pas tarder à fermer. Je vais pouvoir, grâce à ce monde qui tarde à quitter les lieux, acheter les clopes dont j'ai besoin pour le restant de la nuit, car sans toute cette foule dans cette brasserie et surtout dans le bar, je suis persuadé que le bar aurait fermé ses portes depuis au moins 15 bonnes minutes.

À l'intérieur, un barman très éméché n'arrête pas de gueuler : « Allez ! Allez ! On se dépêche de sortir SVP ! Il est temps de sortir, le bar ferme ! »

Malgré ses propos pressants, d'autres personnes arrivent à temps pour rejoindre la file du tabac et attendre leur tour pour acheter leur précieux paquet, ce tabac essentiel à la poursuite de leur soirée.

L'attente me paraît interminable et pesante bien qu'il y ait deux personnes qui servent les clients. Parmi les clients de cette longue file d'attente, il y a un mec qui achète tout un stock de cartouches et qui énerve tout le monde (peut-être parce qu'il a été envoyé par le patron d'un bar ou d'une boite pour avoir assez de clopes pour le restant de la nuit) et qui nous fait perdre pas mal de temps. Ce mec en rajoute une couche lorsqu'il décide de régler son achat par carte bleue. La transaction s'avère être d'une longueur interminable.

Pendant que la clientèle de la brasserie et du bar quitte les lieux, forcé par un personnel pressé d'en terminer avec une soirée qui a dû être éprouvante, ce que je peux comprendre, et qu'un autre barman empêche que la file d'attente du tabac ne s'allonge avec l'arrivée de nouveaux clients qui veulent aussi acheter leur paquet de cigarettes en essayant soit de s'incruster ou de supplier ce dernier de bien vouloir être le dernier de la file, ça ne lui semble absolument pas le faire changer d'avis, car il reste d'une impassibilité déconcertante. Cette même file commence enfin à se réduire après le départ du mec qui a dévalisé ce bureau-tabac avec au moins une dizaine de cartouches toutes marques différentes.

Après un long quart d'heure d'attente, enfin je me retrouve devant ce bureau tant attendu. J'achète, pour être sûr de ne pas être en manque cette nuit, deux paquets de Lucky Strike de 25.

Un barman qui nettoie et range les tables de la terrasse est passablement énervé et il n'arrête pas de râler. À haute voix, il parle seul et débite des trucs du genre : « J'en ai marre de cette soirée de merde ! Vivement que je rentre à la maison, car j'en ai ma claque… », Etc., etc. Et j'en passe. Ce type m'énerve un peu à geindre et râler ainsi et je me fou de ce qu'il peut bien penser de nous ! S'il n'est pas content et bien, il n'a qu'à rentrer chez lui le bougre, ou mieux, changer de boulot. Personne ne l'oblige à bosser dans cet endroit que je sache ! C'est à ce moment que je repense aux galères que j'ai pu vivre à Auchan, dans ce magasin où le travail était insupportable, les clients désagréables et cons et je regrette ce que je viens de penser. Si ce mec travaille dans cette brasserie c'est peut-être parce qu'il n'a pas le choix

pour gagner de quoi vivre et finalement, je trouve que tous ces barmans, mal payés pour la plupart, ont un courage fou d'accepter ce genre de boulot plutôt que de vouloir la facilité, ne rien faire (ce qui en soit n'est pas un problème), mais tomber dans une forme de délinquance dangereuse qui rapporte gros dans certaines cités en vendant de la drogue quand ils s'en sortent bien évidemment, ce qui et rarement le cas. J'ai honte parfois d'avoir ces idées noires et stupides quand je vois ces pauvres types trimer comme des chiens et que tout le monde ignore.

C'est dans ces instants malheureux et si fréquents que nous, les Français, nous râlons facilement pour un oui ou un non. Je comprends ce caractère qui peut paraître ringard, mal poli et méchant et c’est ainsi que les touristes nous voient, même si ces derniers ne comprennent pas qu’ils peuvent être eux même un peu trop pénibles en faisant de Paris une ville suffocante. Parmi ces étrangers qui ne nous aiment pas, la palme d'or revient aujourd'hui aux Espagnols qui n'hésitent pas à vociférer sans aucune limite dans le métro ou dans la rue, à chercher à se faire remarquer sans arrêt dans n'importe quel espace public avec leurs voix fortes et désagréables (je le sais, car j'ai pu le vivre quand j'étais au collège espagnol de la Pompe). La palme d'argent revient, quant à elle, aux Allemands à égalité avec les Hollandais, qui passent leur temps à faire du tourisme en short et en tongs crasseuses, laissant apparaître leur grosseur répugnante et ne respectant pas un minimum de savoir-vivre lorsque par exemple ils visitent un musée ou pire, une église ou une cathédrale, comme la très belle « Notre Dame » de Paris. Eux aussi n’hésitent pas à vociférer dans l’espace public. Ensuite, ils sont suivis de très près par les Anglais qui, je n’ai jamais su pourquoi, nous détestent et surtout ne font pas le moindre effort, comme tous les autres touristes d’ailleurs, d’apprendre un minimum de base en langue française, n’hésitant pas à vous parler dans leurs langues maternelles sans même vous demander si vous la parlez ou non ; le même phénomène existe aussi chez les Américains pour qui seule cette langue fait fois de « lingua franca. » du monde. L’autre problème des Anglais, mais aussi des Allemands et des Hollandais, c’est qu’ils ne savent absolument pas boire. Ils abusent de la bière et il leur en faut peu pour être complètement bourré. Quant à leur façon de concevoir l’amitié et les rencontres, sauf bien entendu lorsqu’ils sont complètement bourrés, il est assez difficile de les cerner et de comprendre ce qu’ils recherchent. Communiquer avec eux est le plus souvent une perte de temps. Ils ont un gros problème de communication et

ont beaucoup de mal à s'ouvrir aux autres à moins d'être comme eux, c'est-à-dire anglais. C'est peut-être pour cela que d'après Jacques, Londres est une succession de quartiers fait de ghettos et ou les habitants, à la différence de ce qui se passe à Paris, ne se mélange pas et, ou tous vivent reclus dans leur monde. L'insertion est un domaine inconnu chez eux. Quand je pense à cela, je ne comprends pas très bien ce qui peut attirer Manu, le pote de Jacques, à se plaire dans une ville aussi étrange que peut être Londres.

Je sais, quand je pense à cela, que j'exagère, que je généralise aussi un peu et que la vie reflète une diversité très différente de celle que je crois. C'est cette force hétéroclite qui fait notre singularité. Bien entendu, en ce moment je délire un max, car je suis cassé et mes pensées sont confuses. Tout n'est que prétexte pour faire surgir, dans les méandres de ma mémoire, un caractère qui n'est pas vraiment le mien et je me dis que je suis peut-être aussi con en ce moment que tous ces gens que je critique avec autant de facilité, car je suis lâche et arrogant.

J'essaie de me concentrer sur les suites de la soirée, de dégager en moi ces pensées idiotes et puériles qui ne servent à rien. Je me sens complètement perdu, car je me pose pas mal de questions qui ont peut-être un sens et dont je n'ai pas la réponse : cette soirée n'est-elle pas celle que j'aurai voulu avoir ? Cette soirée n'est-elle pas à chier ? Est-ce qu'au fond je m'emmerde un max et que je n'ai pas envie de reconnaître que je suis au bon moment et au bon endroit ? Et merde quoi ! Le problème avec toutes ces questions à la con c'est quand elles sont posées quand je suis cassé. Cet état a aussi ses mauvais côtés et il ne m'aide absolument pas à embellir mon esprit, moi qui en a besoin en ce moment et en urgence !

Je prends mon portefeuille et je regarde discrètement combien de sous il me reste à l'intérieur. J'aperçois des billets mes j'ai du mal à les distinguer tout comme j'ai un mal de chien à savoir combien j'ai dépensé jusqu'à présent, même si avec toutes ces boissons offertes par d'Alain, Mario et de Christophe et je me dis que je n'ai pas dû faire de folies. Donc pour moi, je suppose que tout est en ordre ! En effet, je suis bien décidé, par un moment de lucidité extraordinaire, de ne pas trop en dépenser, du moins au Bar et plus tard au Queen, de laisser le nécessaire à l'éventuel Taxi que j'aurais peut-être trouvé et qui devra m'emmener dans cette boite pour revoir Christophe que j'ai terriblement envie d'avoir dans mon lit ; enfin si tout

déroule comme prévu.

Je respire un bon coup d'air froid, très froid, pour me débarrasser de mon délire. Snif ! Hum ! Je me sens bien et je pense que c'est assez pour reprendre mon esprit troublé, pour ne pas penser à des trucs bidon vraiment cons et poursuivre le chemin de cette soirée si pathétique.

Je me dirige donc vers la rue de Rivoli et c'est incroyable de constater le nombre de voitures qu'il, cet embouteillage monstre de cette nuit dans une rue aussi peu adaptée à la circulation de masse.

Je marche et je m'arrête après avoir traversé cette rue. Je regarde ma montre. Le cadran est étrange et les aiguilles qui font faire tic-tac-tic-tac m'apparaissent doubles, ce qui confirme bien que je suis complètement cassé malgré la purge que j'ai faite tout à l'heure dans les chiottes du Bar. Cette sortie devrait me faire un bien fou, je l'espère !

Je croise aussi, dans cette rue bruyante et pourtant si animée et qui me plaît d'une certaine façon, beaucoup de jeunes très bien habillés, habillés très chics, comme seuls les Parisiennes et les Parisiens savent le faire, et qui cherchent désespérément un taxi qui ne n'arrivera pas de toute façon. Je peux, malgré ce capharnaüm, lire en me concentrant, cette heure qui indique qu'il est un peu plus de deux heures du matin et en regardant ces pauvres individus, je me dis qu'ils sont bien désemparés en attendant ces taxis, qu'ils vont avoir du mal à trouver un à une heure pareille surtout pour la nuit du Nouvel An ! (Et tous les week-ends aussi !) Les pauvres, ils feraient mieux d'aller dans leurs boîtes, leurs bars ou chez eux à pied ou en métro, car il est ouvert la nuit, afin de gagner du temps. Trouver un taxi le Nouvel An, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Ils sont rares pour les plus optimistes et inexistants pour ceux, qui comme moi, ont déjà vécu ce genre d'expérience désagréable.

Je traverse la rue de Rivoli et je jongle entre les voitures qui bloquent le passage piéton et qui n'avancent guère que de quelques centimètres. La vision de ce spectacle est irréelle et je voudrais tant avoir ma caméra avec moi pour filmer ce que je vois.

Au loin, en regardant en direction de la Place de la Concorde, j'aperçois une longue traînée de lumières rouges produite par les phares arrière des

voitures qui bouchent cette rue de Rivoli. C'est éblouissant et spectaculaire, car avec ce Paris illuminé, le spectacle m'apparait beau et surprenant. Seuls les bruits épuisants des moteurs et les klaxons impatients des conducteurs mal élevés gâchent un peu cette vision artistique exacerbée par mes sens en action.

Je prends ensuite la rue Saint-Denis bondée de jeunes et surtout de beaux mecs qui fréquentent les bars bien hétéros et bondés et dont certains sont à croquer. Je passe devant le Club 18, une petite boite gay dont on je me demande comment elle peut encore exister. J'y jette un petit coup d'œil ou attendent quelques personnes pour y entrer. Je me demande vraiment ce qui peut bien pousser ces mecs à aller dans cette boîte si minuscule un soir pareil.

La porte du Club 18 s'ouvre et quelques personnes en sortent alors qu'un pauvre videur, un black sûrement mal payé par une société de sécurité véreuse, se les gèle. Je peux très clairement entendre le Boum ! Boum ! Boum ! De la musique techno que diffuse la boîte.

Je poursuis ma marche dans cette rue qui ne me plaît pas trop, car ma crainte, c'est de tomber sur de la racaille. Il y en a pas mal dans cette rue, surtout lorsqu'on s'approche des restaurants grecs, lieux sales et de perditions qui servent leurs drôles de sandwichs que je trouve peu appétissants, car je déteste cette bouffe, et des sex-shops, endroit où sévit une prostitution masculine un peu particulière, prostitution composée de mecs hétéros, le plus souvent des sans-papiers dont la plupart sont originaires du Maghreb. Mon Dieu, que la vie peut être parfois cruelle pour ces êtres.

Et enfin ! J'arrive au croisement de la rue Saint-Denis et de la rue de la Ferronnerie où se trouve le Bar. Me voilà soulagé et cette balade m'a éveillé. Je ne la regrette pas et elle était nécessaire.

C'est à ce moment, alors que je suis arrêté un instant sur l'angle des deux rues, que je vois passer un groupe de mecs hétéros qui se rend sûrement au pub australien qui se trouve rue St Denis, non loin derrière moi. Dans ce groupe, encore des mecs pas mal comme je voudrais bien en voir plus souvent et qui me rappellent un peu Christophe par leur naturel. Autour de moi, toujours dans cet angle, il y a ce bar latino qui est bondé de nanas et de

mecs qui ont tous l'air de s'amuser comme ce n'est pas permis. Je regarde avec naïveté cette bonne humeur sincère et je ne peux m'empêcher de penser au bonheur qui me fait défaut et qui me manque en cet instant. Je me dis alors « Pourquoi il n'y a pas de bars gays comme ça à Paris ? Pourquoi toujours, mis à part quelques exceptions, des lieux si sombres et tristes ? » En effet, je constate que dans ces bars, l'obscurité, qui est de mise dans tout ce milieu gay parisien, semble être quelque chose d'inhabituel voir proscrite. Chez nous, par malheur, tout est caché, tout est cloisonné et les bars ne laissent absolument rien apparaître vu de l'extérieur. Certes, je sais que les gays sont en grande partie marginalisés et détestés par une grande partie de la population dite normale, mais bon, j'ai du mal çà comprendre pourquoi, alors qu'il y a à peu près trois quartiers gays à Paris, systématiquement nous avons besoin de nous cacher derrière des vitres recouvertes d'adhésifs opaques qui masquent en grande partie ce qui se passe à l'intérieur ? Pourquoi nous ne sommes pas capables de nous ouvrir un plus au monde l'extérieur, d'assumer ce que nous sommes ? Même si je sais qu'une chose pareille peut paraître un peu difficile à réaliser dans deux des trois quartiers gays connus de Paris : les Halles et le quartier de la Bastille. Mais, en ce qui concerne une partie du Marais ? Là il n'y a pas le moindre danger et je suis sûr qu'un jour, c'est ce quartier qui survivra par rapport aux deux autres condamnés à dépérir d'ici quelques années. Je me dis oh combien je voudrais prendre normalement un jour un verre dans un bar gay ouvert au monde, pouvoir discuter, draguer ou perdre mon temps le plus simplement du monde avec des mecs en journée par exemple, sans me cacher, sans être obligé d'attendre une heure tardive pour le faire, à me retrouver enfermé derrière ces vitres teintées des 17 h, comme c'est le cas au Quetzal, et bien entendu sans devoir débourser une fortune pour boire la moindre pression comme dans ce bar pourri qu'est le Banana Café. Bref, voir des gens heureux, bien plus que nous le sommes, qui me dépriment et me font mettre en doute sur notre manière de vivre notre normalité, il faut bien le dire, n'est pas normale. Pour ne pas trop philosopher, je vais vers le Bar au plus vite.

En face de l'entrée, Pascal est toujours là, assis sur son tabouret, à se frotter les mains à cause du froid que je ne ressens plus. Il doit bien s'emmerder le mec, car là où il se trouve, c'est vide et il n'y a pas un chat puisque le Bar n'a pas de terrasses. Parfois, cet endroit bien insolite et différent de ce que l'on peut voir dans cette rue, ressemble à un véritable no man's land alors qu'au

Banana, la foule déborde sur une terrasse classe et très agréable, même si le Banana se veut être un bar classique et gay par opportunisme. C'est pour cela que dans ce bar, il y a aussi beaucoup d'hétéros friqués et surtout pas mal de nanas tout aussi opportunistes qui y vont. Pour quelqu'un qui voudrait se rendre discrètement au Bar, c'est plutôt raté et c'est pour cela qu'il est dommage que ce bar ne soit pas plus ouvert. Je me demande d'ailleurs si ce bar va pouvoir continuer à exercer dans de telles conditions en sachant que ce quartier est de moins en moins gay, car y traîner la nuit devient de plus en plus dangereux à cause de toute cette merde de racaille qui passe son temps à squatter les Halles et surtout la rue St Denis, à chercher la merde, en quête de thune qui leur fait défaut. Ces mecs sont aptes à se prostituer dans des sex-shops glauques et sales alors que cette même racaille se voit privée, par la misère, de toutes chattes en chaleurs qui ne veulent pas d'eux et ils peuvent être un problème pour nous.

Pascal m'ouvre la porte et me dit : « Tiens ! Coucou David ! Putain, il caille ce soir ! » Je lui dis : « Je ne sais pas, je n'ai pas l'impression qu'il caille à mort, mais bon, avec tout ce que j'ai bu... » Il ne répond : « Normal Loulou, tu es à l'intérieur, mais reste dehors comme moi pendant des heures et tu comprendras ta douleur ! » Je lui dis : « Peut-être, je ne sais pas moi ! » Et je rentre. La porte se referme derrière moi.

À l’intérieur, Mario est toujours à sa place. Il mate un peu les mecs présents au bar et se fait peut-être plaisir à s'imaginer une époque où il était vigoureux et ce spectacle en vaut la peine. Quant à Alain et Michel, ils sont débordés et n'arrêtent pas de servir à une clientèle qui est un peu comme moi, de plus en plus défoncée. Le bar est toujours aussi bondé et parfois j'ai l'impression qu'il l'est plus qu'avant mon départ, quand je suis sorti acheter du tabac, mais c'est une illusion. La grande majorité des mecs sont actuellement au sous-sol et du coup, cela nous permet à nous, clients du bar du rez-de-chaussée, de respirer un bon coup et de profiter d'un peu plus d'espace vital.

Mario, qui n'a toujours pas remarqué que j'étais rentré de mon périple. Je décide, pour ne pas trop le surprendre, de lui toucher son épaule gauche, et ce alors qu'il se trouve devant moi, retourné et de dos. C'est peine perdue, je le surprends et je pense à son cœur qui en prend un sacré coup. Mario me dis d'un air surpris : « Et bien Loulou, tu m'as foutu une trouille bleue

pardi ! À propos, tu en as mis du temps pour aller chercher tes clopes ! Raconte-moi pourquoi c'était si long mon Loulou... » Et là je lui raconte le monde fou qu'il y avait au tabac, les serveurs éméchés et pressés de rentrer chez eux, le type qui nous a pris le chou et qui a acheté une dizaine de cartouches en dévalisant le comptoir, ces embouteillages monstres de la rue de Rivoli, les filles et beaux mecs en revenant rue St Denis et ce besoin intrinsèque d'être un peu seul, de prendre du recul quant à ma soirée et surtout ce besoin urgent de me dessaouler un peu.

Sur le Bar, je cherche mon verre et je ne le trouve pas ; enfin, je ne retrouve plus mon verre d'origine et comme je devais m'en douter, Mario pointe du doigt un autre verre qui a été encore rempli gracieusement de Vodka Citron. Il me dit ensuite : « Oui c'est bien celui-là mon Loulou. » Feignant de ne pas comprendre ce qui se passe, je lui demande alors : « Tu en es sûr Mario ? Quand je suis parti, le mien était bien entamé. » Il me sourit, me pose la main sur mon épaule et me fait des vas et viens et de haut en bas avec sa tête pour me signifier qu'il s'agit bel et bien de mon verre et que celui-ci a à nouveau été offert par Alain. Du moins, c'est ce que j'espère et que Mario ne l'a pas payé. Pour être sûr qu'il s'agit bien d'un verre à nouveau offert par Alain, je me penche contre le bar pour l'appeler et alors qu'il sert à un client un whisky-coke. Immédiatement, mon regard croise le sien et il comprend ce que je veux lui dire. Alain me fait un clin d'œil, mais ne dit pas un mot. C'est bien lui qui me l'a offert.

Je prends donc mon verre et je lui dis tout haut et tout fort : « Merci mon chérie, je t'aime ! » Alain me regarde ébloui, car il adore qu'on lui dise ce genre de truc. Quant à Michel, il est complètement ailleurs et il semble se contrefoutre du manège qui est le nôtre. De toute façon, il y a bien longtemps que Michel n'est plus avec nous : il semble vivre dans un monde différent du nôtre tellement il semble absent et je trouve que c'est un peu dommage.

À côté de moi, il y a deux mecs qui ne se connaissent pas et qui nous regardent en se disant peut-être « Qu'est-ce qu'ils manigancent ces types-là ? », car nous ne sommes absolument pas discret et je peux comprendre que cela puisse heurter ou rende jaloux une partie des mecs présents ce soir-là au bar. Je réponds à leurs regards curieux par un sourire léger et en toute innocence, mais, ce dernier sourire ne fait pas le moindre effet sur eux « Ces

mecs doivent être de vrais cons ! » je pense.

Pendant que Mario boit son whisky-coca, je remarque qu'il regarde avec insistance vers le fond du bar. Il me semble, mais ce n'est qu'une impression, qu'il matte et essai de draguer un mec, à moins qu'il ne soit, comme moi auparavant, un peu ailleurs, car cassé avec tout ce qu'il a bu. À vrai dire comme je n'arrive pas à savoir, je le laisse faire en lui foutant la paix et en buvant une gorgée de mon verre. Je n'ai pas envie de le déranger, du moins pas pour l'instant. Mais comme ma curiosité est plus forte que tout, j'espère en savoir plus, plus tard.

Quelques secondes plus tard, je me retourne discrètement comme-ci je m'intéressais à autre chose et j'essaie de deviner quelle peut être cette personne qu'il regarde, car là je suis sûr : il matte un mec. Qui peut-être ce mec qui attire son attention et que je n'avais pas vu auparavant ? Malheureusement, le bar est si sombre et la foule si dense, que je ne vois rien de particulier. De plus, je n'y arrive pas, car je ne connais pas le type d'homme qu'il aime étant donné qu'Alain, avec qui il est en couple, n'est pas une référence, parce qu'ils sont ensemble depuis des années. Je le laisse mater ce mystérieux mec qui est si prompt à l'attirer et je laisse tomber mon indiscrétion.

Je me retourne donc à nouveau vers l'entrée du bar, car au moins, je sais que je ne vais pas croiser le regard d'un mec présent au rez-de-chaussée et dont aucun ne me plaît, car, mes pensées sont prises par le souvenir très fort de Christophe. Je regarde la porte d'entrée du Bar, cette porte si sinistre et imposante. Je me lève et je m'approche d'elle. Collant alors mon visage contre la vitre ce cette dernière ou il y a une bande légère transparente, entre les deux films imposants et opaques qui ne laissent absolument rien entrevoir, que ce soit de l'extérieur, mais, surtout de l'intérieur, film transparent qui sert surtout à laisser entrer dans le bar un peu de cette lumière si douce de la rue. J'aperçois Pascal assis sur son tabouret, sa tête penchée vers le bas, regardant peut être le néant, en tout cas faisant en sorte que la notion du temps soit pour lui la plus abstraite afin qu'il puisse passer au plus vite cette nuit et peut être aussi pour se protéger du froid extérieur que mes yeux peuvent sentir à travers cette vitre imposante. Il tourne ensuite sa tête de droite à gauche, pour voir si des clients arrivent, se frotte les mains pour se les réchauffer et croise ensuite ses bras pour à nouveau

baisser sa tête vers le sol et le regarder.

À cet instant, le bar du rez-de-chaussée semble comme être figé, un peu comme si j'assistais à une descente ou bien comme si c'était l'heure de la sieste. Même la musique des années 80 que passe Alain est à chier et c'est peut-être pour cela que l'ambiance et si ennuyeuse. Il me faut la fuir au plus vite, car j'ai peur de péter un câble. Après un court moment de réflexion, je me demande si je ne vais pas faire un petit tour en bas, mais, je ne sais pas pourquoi, j'hésite.

Entre alors deux mecs bien habillés. Je reconnais parmi eux, la patronne du Bar, un type un peu prétentieux prénommé Bernard. Il a toujours sur lui ses lunettes rondes d'un autre âge et il a l'air, du moins dans cette obscurité crépusculaire, très bien habillé et chic avec son smoking lui aussi venu d'une autre époque. En revanche, le type qui l'accompagne ressemble plutôt à un clodo et ce n'est vraiment pas le genre de mec que l'on draguerait dans ces lieux. Il semble, à ce propos, lui aussi ne pas être fait pour ce bar et pour le milieu. Son visage, très cubique, laisse apparaître quelques cheveux qui ont du mal à pousser et une barbe qu'il a oublié de raser. Il l'a tellement il l'a portée qu'il a oublié de l'entretenir. En effet, elle laisse entrevoir des années d'abandon. À cela s'ajoute une dégaine pathétique, un blouson cuir délavé, dont la couleur reste mystérieuse et un jeans bleu délavé trop large aux multiples couleurs repoussantes, que seuls les clodos savent porter. Le contraste entre ces deux hommes est saisissant et difficilement compréhensible.

La patronne va dire bonjour à Mario. Il lui souhaite sommairement, avec une froideur qui le caractérise, une bonne année et lui fait la bise. Le type qui l'accompagne lui serre la main. Quant à moi, j'ai le droit à un timide « bonsoir » de sa part, sans plus. Je ne suis absolument pas surpris, car il a toujours été d'une condescendance désolante. Quant à l'autre type qui est avec lui, il fait tout simplement comme si je n'existais pas et ça m'arrange à vrai dire. Il évite mon regard en se forçant de ne jamais croiser le mien. Je laisse tomber ces deux crottins sans intérêt que je mets au même niveau que tous les autres connards de patrons et de la grande majorité du personnel du milieu gay, je me retourne comme si je n'avais jamais rien vu. Je regarde à ma gauche deux mecs qui boivent un alcool qui brille grâce à la lumière ultra-violette. Cette drôle de lumière violette donne cette ambiance de boite

de nuit, mais, il fausse le plus souvent le jugement que je porte sur ce que je peux voir et donc peut-être le jugement, du moins physique, des mecs que je croise, mais aussi de la patronne du Bar et de son acolyte bien étrange et répugnant il faut bien l'avouer. Je me dis alors « Putain ! Elle est vraiment bizarre la patronne du bar ! Le feeling entre nous ne passera jamais. » Et pourtant, je suis un habitué du Bar et ce n'est pas la première fois que je la croise. Quand je sortais avec Thierry pour déconner au Bar, il m'arrivait de la croiser assez régulièrement, mais rien n'y faisait malgré ces quelques « bonsoirs » bien froids. J'avais compris que nous n'étions pas du même monde. J'ai aussi compris depuis longtemps, sans pour autant en saisir le sens, que les patronnes des lieux gays sont tous de véritables abrutis à commencer par la plus prétentieuse d'entre elles, la patronne du Quetzal, un autre Bernard, un autre élément bien particulier celle-là aussi et dont le nom complet est Bernard Bousset et qui me rappelle, à chaque fois que je la vois devant son bar à surveiller ses pauvres employés vraiment cons payés au lance-pierre, à Pascal Sevran, une autre tarlouze dont la méchanceté se lit sur son visage.

L'une de mes vertus envolées depuis belle lurette est la curiosité et c'est pourquoi, même si je feins de ne pas voir ces deux personnes présentes au bar, j'essaie tant bien que mal d'entendre ce que la patronne du bar dit à son clochard. Ainsi, j'entends plus au moins : « … Bonne ambiance… blablabla… clientèle sympa… blablabla… bonne musique... blablabla... » Bref ! J'ai du mal à comprendre la totalité de leur conversation, mais je suppose qu'il doit s'agir de la même rengaine à propos de la clientèle : argent, ambiance et j'en passe...

La patronne va voir ensuite Michel au fond du bar et il lui dit quelque chose à l'oreille. Il revient, alors que Michel se dirige vers la sono et change de musique. À la place de sa musique un peu fade des années 80, il met un mix techno, ce qui est une bonne chose au fond et j'entends à nouveau Bernard qui dit à son clodo, sans très bien distinguer leurs paroles : « Blablabla...bonne musique... Blablabla... Jeunes et branchés... Blablabla... » À vrai dire, en y réfléchissant, je me trouve ridicule à essayer de combler cette curiosité malsaine quand je veux absolument savoir ce qu'ils peuvent bien se dire ; je m'en fou royalement.

Au fond du Bar, il y a Alain qui s'est empressé de ne pas être trop près de la

patronne. Il sert un client et fait la grimace, car il ne doit pas apprécier cette patronne qui lui a obligé à changer de musique, musique techno qu'il ne supporte pas et qu'il n'apprécie pas. Cette situation est un peu comique, pour ne pas dire bien pathétique et triste pour Alain. Elle me donne envie de rire comme un fou. Alors je me retiens comme je peux en masquant mon visage avec mes mains.

Vient alors Michel. Il se pointe avec deux petits verres de champagne et les remet à la patronne et à son clodo. Leurs verres en mains et tout en discutant de ne je sais quoi, ils se dirigent vers le fond du bar. Je suppose qu'il veut montrer à son gueux son établissement dont elle est si fière et qui lui a coûté une fortune. Je dis alors à Mario : « Tu le connais le type habillé comme un clodo qui est avec Bernard ? » Il me répond alors : « Non, pas très bien, mais Alain oui. Je sais simplement que c'est un pote à lui et qu'ils se connaissent depuis très longtemps. » Je poursuis donc : « Eh bien ! Il est vraiment crade le mec, tu as vu ? Il est habillé comme un véritable clodo ! » Mario me répond tout en riant tellement cette question il l'a trouvée osée : « Chut mon Loulou ! Arrête ! Ce n'est pas le bon moment ! Quoique, tu as bien raison, je ne l'ai jamais vu porter quelque chose de propre sur lui. Pourtant c'est un mec qui a les moyens puisqu'il est l'un des directeurs du Scorpion. » Là, je tombe des nues en apprenant ça ! Ce mec, patron d'une des boites gays les plus rentables de Paris, j'ai du mal à le croire. Avec ce que ce mec doit gagner par mois, il pourrait faire faire un effort pour s'habiller convenablement ! Et là, je ne pige pas : non seulement les patrons des bars gays de Paris sont de véritables cons, crétins et radins, en sous-payant leur personnel et en pratiquant des prix prohibitifs, mais en plus j'apprends ce soir que certains ne savent même pas s'habiller et portent des vêtements d'un autre âge ou bien peut être trouvé leurs chez Emmaüs (il y a qu'à voir comment s'habille la Bernadette du Quetzal. On dirait une « Michou » décolorée !) Bon, certes, ils n'ont plus 20 ans, mais ce n'est pas une raison pour ne pas faire un effort. De là s'envole en partie ma comparaison avec Pascal Sevran que je continue à croire pour autant intrinsèquement méchant et infréquentable.

Encore une fois, je me sens envahi par une certaine forme de rage et de colère ; je suis gêné et même attristé. Je commence, peu à peu, à comprendre réellement ce que ce milieu gay signifie pour moi : c'est à dire, pas grand-chose. Je comprends aussi que dans ce monde cruel, je serais

toujours de l'autre côté de la barrière et qu'un jour ma jeunesse ne sera plus un atout pour me sentir dans mon élément comme c'est le cas en cet instant. En vérité, je vis d'illusions et le milieu gay n'est fait que de cela et aussi malheureusement de désespoir. Toute cette quantité d'alcool que j'ai pu boire ce soir et cette nuit, me font sentir mal alors qu'il n'y a vraiment pas lieu de l'être puisque d'autres options existent pour fuir ce monde : par exemple le monde des vivants, celui du quotidien normal et des gens de tous les jours.

Pour ne pas encore philosopher et perdre la raison, je me mets penser à Christophe. Rien y fait ; je suis envahi par ces pensées néfastes de la réalité et je ne peux m'empêcher de méditer « Et si avec lui c'était pareil ? Et si avec ce mec je m'apercevais que rien ne peut être possible ? » Bref, dans ma naïveté, tout devient abstrait et sans substance. Je ferai mieux de cesser de continuer immédiatement ces mélancolies obscures qui me tourmentent, car je n'aime pas en avoir des mauvaises et au fond, je crois profondément que je ne suis pas une méchante personne.

Alain, toujours au fond du bar, prend une bouteille de whisky à moitié vide et vient vers nous. Il montre la bouteille à Mario et lui dit : « T'as vu chérie ? Ça, c'est notre conso de la soirée... Je ne te raconte pas le bordel que ça ferait si Bernard s'en apercevait... » Michel vient nous rejoindre et nous dit : « Oh là là ! Dis donc les filles, il va falloir modérer la descente, car la patronne est là ! Vous n'êtes vraiment pas discrètes ! » Il repart ainsi en riant. Alain lui répond de vive voix : « Je m'en tape de la patronne ! Depuis le temps que je bosse pour elle comme une conne ! » Mario lui demande de faire attention et d'être un peu plus discret dans ces propos. Je me dis « Putain ! Si la patronne entend ça, ça va barder... Et Alain risque de se faire virer. » Quoique, sans Alain et Michel au Bar, ce dernier n'a plus raison d'exister. Peut-être, après tout, c'est ce qu'ils recherchent : se faire virer. Je me que bientôt une page va tourner et je me demande comment sera le Bar sans ces deux mecs, véritables monuments de cet établissement. Ainsi, il y a quelques semaines, lors d'une soirée bien arrosée, Mario m'avait fait part brièvement de l'éventualité d'un projet similaire sans pour autant entrer dans les détails et tout en étant quelque peu confus lors de la discussion. Peut-être que la motivation n'était pas au rendez-vous ou bien que Mario avait compris qu'il en disait un peu trop. Je suppose qu'il ne voulait pas ébruiter l'affaire, éviter que je ne le répète à quelqu'un et qu'à la fin la

patronne du Bar soit au courant ? Ce que je pense du projet n'est pas une surprise et il ne m'étonne guère, mais, monter un projet aussi ambitieux sur Paris, cela ne doit pas être facile aux vues les prix des licences IV, des baux et de l'immobilier o Paris. Les sommes en jeux sont de plus en plus importantes et en pensant à cela, je ne peux m'empêcher de penser que j'appartiens bel et bien à une génération sacrifiée, une génération qui ne trouve plus de boulot, laissée à l'abandon et où tout esprit d'entreprise est voué à l'échec à moins, bien entendu, d'être né dans la bonne classe sociale. Par exemple, quand je pense que la patronne du Bar a dépensé plus 15 millions de francs nets pour ouvrir son bar, comment en faire de même ?

Alain vient vers nous et avec son regard vif, troublant, un peu comme si nous étions de petites bêtes sans défense auxquels ils voudraient apporter son aide, nous dit en toute discrétion : « Encore un autre ? » Et 'en va. Il prend mon verre qui est à moitié plein et l'examine en le tournant avec ses mains pour aller de nouveau le remplir. Michel, attentif à ce que fait Alain, vient immédiatement vers lui et il lui dit à nouveau : « Mon Dieu, fais attention ! La patronne est toujours là et si tu te fais chopper, mon Dieu…. » Alain, qui a l'air de s'en foutre royalement, regarde autour de lui, prend mon verre et la bouteille de vodka et y verse une belle dose. En revanche, il oublie le Pulco citron. Il prend ensuite le verre de Mario et lui verse le fond de cette bouteille de whisky, vidant ainsi, il faut bien le dire, la totalité de son contenu.

Il pose le verre de Mario en face du bar, regarde vers le fond et fait un doigt d’honneur vraiment pas discret en direction de la patronne de l'établissement qui ne se doute absolument de rien. À cet instant, j'ai une peur bleue et je ne sais plus où me mettre... Il repart ensuite servir tout à fait normalement, comme si de rien n'était, un client qui souhaite commander un verre, après nous avoir remis les verres et c'est en titubant légèrement qu'il se dirige vers ce client tout en criant et en bafouillant légèrement : « J'arrive mon chérie ! J'arrive ! » Il est évident qu'Alain est absolument blasé par ce boulot, car cette nuit il ne souhaite qu'une chose : en finir au plus vite pour rentrer chez lui.

Je prends mon verre et je trinque avec Mario. À côté de moi, il y a toujours ces deux mecs qui ont toujours leurs verres remplis d'alcool qui brille au contact de cette lumière ultra-violette et qui s'avère parfois être très

désagréable pour mes yeux. Ces deux types n'ont pas l'air d'avoir bu une seule goutte. Ils se font visiblement chier, du moins c'est ce que je pense en les scrutant pendant quelques minutes sans prendre conscience que je ne suis franchement pas discret. Et là, ce que je craignais de pire pour ce soir vient me troubler sans même crier gare !

En effet, à cet instant précis, j'ai une folle envie d'aller aux toilettes faire pour la grosse commission, car je ne me sens pas bien. Je me dis « Merde ! (c'est le cas de le dire…) Ça tombe vraiment mal ! Et moi qui croyais que je m'étais préparé avant mon départ... »

Je regarde Mario et je lui dis « Mario, je reviens ! Je vais aux toilettes en urgence... » Il me répond : « Vas-y, je t'attends. Je ne bouge pas d'ici... »

Je me dirige vers les toilettes bien calmes où je suis allé tout à l'heure et je suis obligé, pour y arriver, de me frayer passage parmi toute cette foule. C'est assez pénible, car je pensais que le bar s'était un peu vidé, du moins au rez-de-chaussée et je ne prends même pas le temps de m'imaginer l'ambiance de fou qu'il doit y avoir au sous-sol avec sa backroom bondée et sa boite de folie.

Arrivé devant l'escalier, je le monte immédiatement et là, merde ! Devant la porte des chiottes, il y a un type qui attend son tour. Ça m'agace vraiment je me murmure : « Merde ! Pourquoi ce type est-il là, putain ? » Heureusement, que la musique masque ma remarque et que le type n'a pas entendu ce que je viens de dire. Pour qu'il puisse entendre ce que je dis, il faudrait vraiment gueuler, car les enceintes qui diffusent ce mix sont toutes proches et le lieu emprisonne en quelque sorte cette musique si transcendante. Je n'ai guère donc que le choix d'attendre et j'attends. J'attends longuement, voire un peu trop longuement. Je me demande alors comment un mec peut rester autant de temps aux chiottes. Putain ! C'est vraiment pénible ! Je suppose que c'est encore un mec qui doit prendre sa dose d'extas ou d'une autre substance.

Enfin, après de longues minutes interminables, une espèce de tarlouze super efféminée sort des chiottes et le mec, qui est avant moi, entre à son tour. J'attends donc à nouveau et je stresse comme ce n'est pas permis.

Cette fois-ci, par je ne suis quel miracle, ça ne dure pas longtemps. Le mec

ressort à peine une minute après y être entré et là, voyant qu'après moi il n'y a personne, je me dis « Il aurait pu utiliser les urinoirs du sous-sol ce con ! Quoique, je le comprends, ça doit être terriblement crade en bas... À moi maintenant ! »

Je rentre à mon tour.

À l'intérieur, je retire mon froc et je m'assois sur la cuvette qui est propre, ce qui est miraculeux ! Ces chiottes sont vraiment clean il faut bien l'avouer et je crois même que ce sont les chiottes les plus clean de tout Paris !

Reposé, je pousse fort et là, grosse catastrophe ! Cela ne sort pas très bien et j'ai l'impression que je ne me suis pas assez vidé. Je panique ! Il faut que je trouve une solution au plus vite !

Je penche donc ma tête en avant, mes coudes sur me genoux. Je regarde à nouveau autour de moi et j'aperçois, oh miracle, une bouteille d'eau minérale en plastique vide qui traîne par-là, posée sur le sol et à côté de la chasse d'eau. En quelques secondes je pige que cette bouteille va pouvoir me sauver d'une situation embarrassante. Je pense donc « Tiens ! Ça fera une très bonne poire à lavement ce truc et ça m'aiderait peut-être à mieux me vider. Je n'ai pas envie de me retrouver avec un rectum plein le soir du Nouvel An, car si je drague un mec, comment je vais faire ? Surtout que je suis de plus en plus passif et j'ai besoin de me sentir en fusion avec un mec qui me plaît depuis que je suis dans le milieu. J'ai beaucoup appris en matière de sexualité et je ne suis plus tout à fait comme avant ou j'étais terrorisé à l'idée même de me faire prendre, de peur d'attraper, même avec capotes, le SIDA. Je me suis libéré en quelque sorte».

Même si aujourd'hui, je n'ai plus cette crainte, je fais quand même attention ; du moins, j'essaie, mais, j'avoue que parfois, ce n'est pas évident, surtout avec du poppers et pas mal d'alcool. Ma vie est devenue si pathétique ces derniers temps que je me dis, sans cesse, que si je ne change pas d'habitude, je vais faire un jour une monstrueuse erreur : le risque d'être confronté à cette merde du SIDA, car une grande majorité des mecs qui sortent actuellement dans les bars gays sont en partie séropos, du moins dans les sex-clubs… Là, j'arrête de divaguer sur la maladie, car j'ai d’autres urgences !

Je prends la bouteille et je me torche le cul avec du papier toilette. Je remonte mon pantalon et collant mon oreille droite sur la porte, j'essaie d'écouter à travers la porte pour savoir s'il y a un mec qui attend à l'extérieur. Je n'entends rien et c'est bon signe : la voie est libre et je peux sortir !

J'ouvre donc rapidement la porte et je me dirige vers le lavabo. Je tourne le robinet d'eau chaude et d'eau froide pour obtenir un mélange tiède et quand j'obtiens l'eau à la bonne température, je remplis la bouteille. Quand celle-ci est pleine, je me précipite de nouveau dans les chiottes, je referme la porte et je respire un bon coup. Personne ne m'a vu !

J'enlève mon froc. Debout, je me penche et je prends cette bouteille avec ma main droite et j'essaie d'enfoncer le bout de cette dernière dans mon anus. J'ai un peu de mal à le faire, car la bouteille est un peu dure et de l'eau dégouline aussi sur mes jambes. Quand je sens que la bague de cette dernière a pénétré en partie mon anus, je la presse la bouteille de toutes mes forces en essayant d'y faire rentrer un maximum de liquide, mais, je n'y arrive que partiellement, car je suis gêné par mon dos qui me fais mal. Je sens alors que mes entrailles ont assez d'eau pour avoir envie immédiatement d'évacuer. Je retire la bouteille à moitié vide et je me contrôle pour ne pas faire sur moi. C'est assez désagréable et je me sens humilié, mais je sais que c'est le prix à payer pour être propre à l'intérieur. Je m'assois immédiatement sur la lunette et là, mon sphincter se lâche alors que mon ventre gargouille. J'examine mon pantalon de près et je ne remarque rien de suspect. Il est sec et propre par miracle même si ce truc me fait un peu mal.

Je repousse à nouveau et finalement, ce qui me gênait le plus sort enfin ! C'est assez désagréable, mais je suis surpris de constater qu'il n'y a pas grand-chose qui sort de mon pauvre intestin...

Je me lève brièvement et je constate les dégâts. L'eau de la cuvette des chiottes est légèrement troublée. Pour être sûr de m'être bien vidé, je m'assieds à nouveau sur la cuvette et pousse à nouveau. Et là, rien ne sort. Soulagé et bien vidé, je sais que si j'ai un plan cette nuit, je ne serai plus stressé par un incident très pénible à vivre et dont, il y a quelques mois, j'en avais fait l'amère expérience. Maintenant, je vais devoir nettoyer un peu tout ça…

Cette vidange amateur m'énerve un peu. Je me dis qu'il doit bien exister une solution médicalisée à ce problème et je devrais peut-être me renseigner dans une pharmacie la prochaine fois ou mieux, consulter un médecin. Heureusement pour moi, ça a été rapide et surtout je n'ai pas fait de bruit. Cette situation pathétique en dit long sur mon avenir et mon devenir. Je m'inquiète.

Pour être encore plus propre, j'abuse du papier toilette pour m'assurer que tout va bien. Quand je sens que je suis enfin prêt et que je ne vais pas sentir mauvais, c'est ce qui m'inquiète le plus malgré l'ambiance enfumée du Bar, je tire à plusieurs reprises la chasse d'eau pour éliminer toutes les traces que j'ai pu y laisser.

Je suis satisfait, car mon plan a marché il ne m’a pas pris plus de 5 minutes. J'écoute à travers la porte pour être sûr que personne n’attend à l'extérieur pour aller aux chiottes. Il semble qu'il n'y a personne. Je jette la bouteille dans la petite poubelle qui se trouve à droite de la cuvette et je tire à nouveau la chasse d’eau. Je prends un peu d'eau du fond de la cuvette qui me semble propre pour nettoyer, on ne sait jamais, mes fesses et je m'essuie à nouveau avec du PQ. Je retire à nouveau cette chasse d’eau et je laisse les lieux dans un état acceptable, tel que je les avais trouvés en entrant. J'examine en détail mes jambes et quand enfin je me sens prêt à affronter la réalité, je m’assois à nouveau sur cette cuvette bien propre et je me mets à penser, je ne sais pas pourquoi, à Christophe qui à cet instant même doit bien s'éclater au Queen. Je me demande si ce beau mec n'a pas déjà rencontré un mec. La pensée même de cette idée me rend triste, car beau comme il est, je saisis que ce n'est pas le genre de mec à rester bien seul dans ce genre de boite ou les putes pullulent et que peut-être, ayant trouvé quelqu'un, il ne s'y trouve plus. Je pose mes mains sur mon visage, car j'ai le cafard. Je pense aussi, et cela n'a rien à voir, à tous ces mythomanes du milieu gay qui pour un oui ou un non vous envoient chier méchamment pour un rien. Qu'importe ! La vie doit continuer son court, car je dois m'habituer à cette réalité.

Je me lève, je remonte mon froc et je sors tranquillement...

Je vais vers le petit lavabo et je me lave les mains en abusant du savon. À nouveau, des pensées idiotes me viennent à l'esprit lorsque je me lave les mains. Je me dis « Putain ! C'est vraiment chiant de devoir manger pour

ensuite aller aux chiottes... Pourquoi sommes-nous obligés de vivre comme cela ? La vie, c'est vraiment du grand n'importe quoi « et je poursuis dans mes divagations « Pourquoi suis-je là à cet instant alors que je n'ai pas demandé à l'être ? » Mes pensées me dépriment et en me regardant dans le miroir posé au-dessus du lavabo je me dis que ce n'est pas vraiment le moment philosopher et de me prendre la tête. Je sors enfin des chiottes, dépité mais soulagé en même temps.

En bas des escaliers, dans ce bar du rez-de-chaussée, je regarde tout ce monde présent qui a l'air de s'amuser. Le bar ne désemplit toujours pas. Il y a toujours autant de mecs et personne ne semble s'apercevoir que j'existe. Je descends donc les escaliers et encore une fois, je suis obligé de forcer un peu le passage pour enfin arriver à ma place ou je constate que Mario n'a pas bougé : il est un peu absent et semble réfléchi à son destin, tout seul dans son coin.

Quand il me voit, il me dit : « Tien, tu as été rapide pour une fois ! » Je lui réponds : « Ouais, il n'y avait personne. Et tu sais quoi, elles sont vraiment propres ces toilettes…. » Je ne sais pas pourquoi je lui dis cela, mais s’il pense que j'ai été rapide, alors c'est qu'il doit être un peu voir beaucoup cassé pour croire en cela. Son état m'aide. L'épisode des chiottes m'aide à être en pleine forme. J'affronte donc ce verre qui n'attendait que moi.

Je prends mon verre et je bois une gorgée. Je sors ensuite une clope et je l'allume. La fumée de cette clope me fait un bien fou, car elle me relaxe. J'en avais vraiment besoin.

Mario appelle Alain qui sert un client. Arrive alors la patronne du Bar avec son clochard. Enfin, ils se préparent quitter les lieux et nous foutre la paix. La patronne fait la bise à Mario et lui dit aussitôt, toujours avec ce ton bien faux et froid : « A bientôt ! » Mario lui répond tout simplement : « A bientôt Bernard ! » Et la patronne poursuit sa mièvre discussion la pauvre : « Je suis épuisé ! Je vais rentrer tranquillement à la maison, car il se fait tard... »

Il boutonne le haut de son veston « Belle Époque. », ouvre la porte du Bar avec l'aide de Pascal et qui cherche peut être à obtenir certaines faveurs. Tout en me regardant, il me dit : « Bonsoir jeune homme, bonne nuit. » Je lui réponds un peu surpris à vrai dire : « Merci ! À vous aussi monsieur : bonsoir et bonne année... » « Merci. » Me répond-il. Quant à l'autre clodo, je

ne suis pas surpris : il ne me dit absolument rien. Qu'importe pourvu qu'ils se cassent vite ! Et effectivement, ces deux types bizarres partent enfin du Bar. Alain et Michel, sans oublier les autres barmans, semblent soulagés de ce départ.

Quand je suis sûr que je peux parler sans problèmes, je dis à Mario : « Tu sais, il est vraiment bizarre ce mec. J'ai l'impression, je ne sais pas pourquoi, que la patronne du Bar ne peut pas me piffer… » Mario, toujours aussi prompt à sourire quand je lui fais une remarque un peu drôle, me dit : « Mais non mon Loulou. Tu sais, on ne dirait pas comme ça, mais au premier abord, mais, il est gentil comme tout. C'est simplement qu'il est un peu timide avec les jeunes et il ne se sent pas très à l'aise. Mais si tu le connaissais un peu mieux je suis persuadé que tu changerais d'avis ! » Je lui réponds : « Peut-être. Quoi qu'il en soit, je te dis que ce mec ne peut pas me blairer, c'est évident ! Depuis le temps qu'il me voit dans ce bar… Il est toujours froid quand il essaie de me dire bonjour, car il se force le type. Tu comprends ? Tu as vu comment il m'a appelé ? Monsieur ! C'est bien la première fois qu'un mec m'appelle comme ça dans le milieu, gay. Cela ne me rajeunit pas... » Mario sourit et me dit, tout en me touchant les cheveux : « Mais non, mais non... Arrête de te prendre la tête et de juger sans savoir mon Loulou... »

Mario appelle à Alain qui est au fond du bar et ce dernier lui répond : « J'arrive ! J'arrive mes chéries ! » Quand il est devant nous, se tenant sur le bar pour ne pas tomber, car son état éthylique est assez avancé à cette heure-ci, nous dit en bafouillant un peu et d'un ton sec, inquiet à vrai dire, pinçant sans arrêt ses lèvres : « Dis donc chérie, tu as vu la patronne ? Elle n'a pas arrêté de regarder l'état des bouteilles... Mon Dieu, je ne te raconte pas quand elle va s'apercevoir que le chiffre d'affaires de la caisse ne correspond pas aux stocks... » Je suis curieux par ce qu'il vient de dire et je dis à Alain : « Mais bon, si tu supposes qu'une bouteille de JB coûte 70 balles, au prix où sont les verres d'alcool dans ce bar, cela ne devrait pas trop se voir, non ? » Alain me regarde comme un néophyte qui ne comprend rien au commerce et me répond : « Mon Loulou, regarde bien cette bouteille dont tu parles. Ce sont des bouteilles à 70 balles au, mais pas du brasseur. Au bar, elles coûtent, en y ajoutant les diverses taxes, impôts et j'en passe un peu plus de 350 francs ! Pourquoi crois-tu que les alcools sont si chers ? » Je lui dis, étonné et surpris par ce que je viens d'entendre,

découvrant quelques secrets de ce monde gay que j'ignore : « Quoi ! 350 balles une bouteille ? Ça alors… je ne savais pas que c'était aussi cher... » Alain continue son discours à propos des bouteilles : « Bien oui mon Loulou, il faut bien payer le personnel, les charges et tout le reste... » Je lui dis : « Tu sais quoi, en y pensant de prêt, je me sens un peu con de ne pas y avoir pensé avant même si je ne comprends pas pourquoi dans certains bistros et bar de Paris les verres sont moins chers. » Alain me répond illico : « Oui mon Loulou, mais ces bars n'ont pas de sono à des milliers de francs, un personnel conséquent, des droits de la SACEM à payer, des licences de nuits à payer et Bernard doit absolument rentabiliser son colossal investissement. Tiens Mario, imagine si nous pouvions avoir les moyens pour….Bref, je préfère ne pas y penser… »

Alain prend mon verre de vodka et il me dit : « Tu vois ce verre, et bien malgré les 38 francs qu'il coûte, il ne rapporte pas grand-chose... Bon, passons à autre chose ! » Il le pose et va voir un client qui lui réclame une consommation. Mario lui dit alors : « Bon Alain, nous allons faire un petit tour au Banana. On revient plus tard, OK ? » Mario me regarde et me demande de terminer mon verre pendant qu'il boutonne son long veston. Alain nous dit donc : « Bon, à toute à l'heure mes Loulous ! » et il repart servir son client.

Je bois d'une seule gorgée mon verre pendant que je pense : « Merde ! Je n'ai pas trop envie d'aller dans ce bar de merde que je déteste. Je vais vraiment m'y emmerder... »

Mon problème avec le Banana, ce n'est pas sa décoration qui est belle ou cette belle terrasse qu'il ont, mais, les prix hallucinants, ses soirées branchées à mourir d'ennui, sa clientèle de nazes composée de pas mal nanas à Pd et de mecs pseudo branchés qui se donnent un genre en voulant faire croire qu'ils sont les meilleurs, qu'ils sont pétés de tunes et que leurs vies est merveilleuses le tout avec un personnel, surtout en ce qui concerne les directeurs, qui sont à gerber… De plus, étant donné la clientèle un peu spéciale de ce bar, je n'ai jamais réussi à y rencontrer le moindre mec d'intéressant et encore moins un plan cul. Parfois je me demande si ce bar ne veux pas recréer ce bar de merde, d'après ce qu'on m'en a dit, appelé le « Sept. », Rue St Anne et aujourd'hui disparu, qui abusait à mort sur les prix et sur la sélection à l'entrée, faisant de ce bar un lieu plus difficilement

accessible que le Queen par exemple. Mais bon, c'était à une autre époque et la clientèle était, selon ce que j'ai pu apprendre, vraiment plus friquée et chic que celle que l'on trouve misérablement aujourd'hui. On y croise d'ailleurs pas mal de névrosés comme la Robin, la Palma et sa Sansons et bien autres pseudo artistes en manque de notoriété ou bien abusés par cette dernière et qui offrent à ce lieu une ambiance bien particulière et pathétique. Il va s'en dire que, même si ce bar me déplaît vraiment, c'est pour faire plaisir à Mario que je décide de faire l'effort d'y aller et de l'accompagner. Je ne vais pas le laisser seul y passer la nuit dans ce bar, non ? J'y vais aussi, car je sais que Mario va m'inviter. Il est trop généreux et il m'invite à chaque fois pour y boire un alcool ou une pinte.

Pendant que Mario se prépare à sortir, je lui dis : « Attend Mario, je remonte mon froc ! » J'en profite en réalité pour prendre discrètement mon portefeuille de ma poche et y voir, on ne sait jamais, si j'ai assez de quoi m'offrir un verre au cas où Mario ne penserait pas à m'inviter. Me retrouver dans ce lieu sans consos me ferait passer pour un profiteur, un mec venu faire son marché, un tapin de luxe comme il y en a assez souvent dans ce lieu de cons ! Je regarde mon portefeuille et je vois qu'il a un ou deux billets, à vrai dire je n'en sais rien, car je suis cassé et je ne vois pas bien et dans ma poche. J'ai aussi une tonne de pièces de monnaie. Mario, remarquant mon petit manège, me regarde et me dit : « T'inquiètes mon Loulou ! Je t'offre un verre au Banana. » Je lui réponds : « OK Mario ! Merci ! » Je me sens soulagé par cette bonne nouvelle et en même temps un peu honteux...

Mario pousse la porte imposante du Bar et me laisse sortir en premier. Pascal, assis sur son tabouret et en se frottant les mains nous dit : « Alors les gars, vous partez déjà ? » Mario lui répond : « Non, non Pascal, on va faire un petit saut au Banana on revient. » Moi, je ne lui dis rien et je regarde ce bar qui se trouve à une dizaine de mètres du Bar, à gauche en sortant.

Je regarde ma montre. J'ai du mal à lire l'heure correctement, car je vois encore double. Ma montre indique quelque chose comme trois heures moins de quart, un truc dans le genre, je ne saurais le dire avec exactitude à vrai dire.

Nous arrivons, quelques instants après, devant l'entrée du Banana. Dans la terrasse il y a un monde fou qui ne désemplit pas avec toutes ces sorties et ces entrées. Dans cette dernière, à l'abri du froid, il y a un vestiaire, ou du

moins quelque chose qui y ressemble, improvisé et une nana, un peu bête sur les bords avec des cheveux courts (je me demande comment on peut aimer ce genre de filles...) qui attend comme une pauvre dinde une clientèle hypothétique, car à contrario du Bar, la disposition du Banana est complètement différente, et pour ce genre de soirée, la place manque pour qu'il y ait un vestiaire à l'intérieur. Un médiocre panneau blanc écrit avec par un personne à la calligraphie douteuse indique misérablement : Vestiaires - 10 francs l'article. « Ça commence bien ! », je fais à Mario qui, étonné, me dit : « Quoi David ? » Je lui réponds « Non, non, je réfléchissais à haute voix... »

Mario ouvre la porte. Elle est un peu moins imposante que celle du bar et je rentre en premier, puis il me suit.

À peine entrés, nous apercevons un mec qui fait le tri pour la soirée. Il nous regarde et nous dit d'un ton blasé : « Bonsoir, Bonne année à vous ! » et il nous fait la bise. Beurk ! Encore un type qui a dû abuser du maquillage. Ce mec, je ne l'avais jamais vu (tout comme pauvre la nana qui se trouve à l'extérieur à se les geler dans son vestiaire improvisé). Juste à côté du physionomiste, il y a le DJ Pascal concentré sur ses deux platines. Lui au moins sait ce que c'est que de la bonne musique. Celle qui passe n'arrive pas à la cheville de celle que l'on peut entendre au Bar. Je connais un peu Pascal. En effet c'est petit copain de mon ami Philippe TURC, ami que je n'ai pas vu depuis plusieurs jours, dont ce soir et cette nuit et que je doute revoir d'ici tout à l'heure, à moins qu'un miracle ne le pousse à aller voir Pascal, ce qui m'étonnerait.

Une fois réellement dans l'ambiance du bar, c'est-à-dire à l'intérieur, je suis pris de stupeur par le nombre de mecs et de nanas qu'il y à l'intérieur. C'est archibondé, bien plus qu'au Bar à première vue, et je me demande comment je vais pouvoir supporter ou rester dans une promiscuité aussi pénible, surtout dans ce bar que je déteste.

Mario me prend par l'épaule et nous nous dirigeons immédiatement vers le bar qui se trouve à droite, et qui jouxte les platines de Pascal qui m'intriguent.

Un beau barman arrive. Il s'agit d'un beau beur, un kabyle plus exactement, mais qui ne ressemble en rien à un Maghrébin, chose qu'il déteste qu'on lui

fasse la remarque. Ce mec, avec qui j'ai déjà discuté lors de mes nombreux passages dans ce bar, j'ai beau ne pas avoir confiance en lui, mais cela ne m'empêche pas d'y aller assez souvent, surtout parce que Pascal est aux platines et que Mario m'invite souvent à le suivre pratiquement une fois par semaine surtout le samedi. Comme toujours, il est beau. Son torse doit en faire baver plus d'un. Il prétend est hétéro et c'est possible, mais à vrai dire, j'ai toujours eu du mal à croire qu'un hétéro puisse se plaire à travailler dans un bar ouvertement gay, même s'il a pas mal de nanas et qu'elles sont pour la plupart, des nanas à PD.

Il demande à Mario : « Salut les mecs et bonne année : qu'est-ce que vous sert à boire ? » Je dis discrètement à Mario : « Tu sais quoi, prends pour moi une simple pression et la moins chère ; OK ? » Mario me dit : « T'en es sûr ? Tu ne veux pas plutôt autre chose ? » Je lui dis : « Non ! Non Mario STP, c'est sympa, mais une simple pression suffira. Regarde, t'as vu les prix ici de fou ! Je n’ai pas envie de te ruiner ! » Il me dit alors : « Qu'importe, c'est mon problème et pas le tien. C'est moi qui invite, OK ? Bon, allez pour une pression, mais tu ne refuseras pas un baron, j'espère ? » Je le laisse faire. Il commande donc un baron et un whisky coca. Je me sens un peu gêné et c'est toujours la même rengaine avec lui quand je suis dans ce bar de merde.

Le barman prend un baron avec le logo de marque Kronenbourg, un baron différent que ceux servit au Bar, car ce dernier à la même forme que ceux servis dans un bistro et il y verse la bière en deux temps et trois mouvements. Curieusement, il n'utilise pas, comme c'est l'habitude, le fût et son robinet. Pourquoi ? Je n'en sais rien et je m'en tape même si je ne peux m'empêcher de penser au prix exorbitant que va payer la pauvre Mario.

Le barman pose le baron sur le bar. La mousse déborde un peu, car elle est trop abondante. Décidément, ce mec ne sait toujours pas servir convenablement un verre. Mario prend le baron, alors que le barman lui sert son whisky coca, et il lui dit d'un ton sec et blasé : « STP, il y a un peu trop de mousse dans ce verre, tu peux faire quelque chose ? » C'est une façon très directe de lui faire comprendre que la bière n'est pas très bien servie et seul Mario peut se permettre de lui parler ainsi (même si je n'ai pas hésité aussi à lui faire le même type de remarque lors d'une soirée où ce même barman m'avait mal servi). Il reprend donc mon baron, ouvre une autre bouteille de Kronenbourg à 25cl sortis de son frigo, donc bouteille

achetée au supermarché et pas chez le brasseur et en rajoute jusqu'au bord. Le plus étrange, c'est qu'il obéit sans rechigner et sans se plaindre sous la surveillante bienveillante de ses supérieurs présents dans le bar à faire semblant de s'amuser, mais surtout à surveiller le personnel.

Mario sort un billet de cent balles. Le barman, pointant de ses doigts les deux verres posés sur le bar lui dit : « Euh... Mario, ça fera 89 francs STP. » Je regarde Mario avec stupeur et je lui dis : « Putain ! 89 francs pour ça ! Ils ne se font vraiment pas chier ! C'est combien mon verre ? » Mario me répond : « Je crois que c'est 39 francs... » Il poursuit : « Mais mon Loulou, tu sais très bien que ce n’est pas donné dans ce bar, surtout un soir comme celui-ci. » Je lui dis : « Qu'importe, je trouve cela abusé de leur part ; ce bar est horriblement cher et il ne mérite pas que tu me laisser m'inviter ! Je tiens à payer mon verre ! » Je sors donc mon portefeuille, car je suis un peu mal à l'aise en pensant à Mario et ses finances. Cette fois-ci je ne peux pas laisser passer ça. Comment va-t-il faire pour vivre s’il dépense autant d'argent à chaque fois qu'il sort et qu'il invite à chaque fois un mec ? Au bar il a la complicité d'Alain et Michel et malgré tout, il lui arrive de payer des verres à des amis qui eux sont dans une situation bien plus confortable que lui et qui en profite, comme tout à l'heure lorsqu'il a invité ses potes trop cons. Mon portefeuille sorti Mario me dit : « Non Loulou, on en a déjà parlé un jour ! C'est moi qui t’invite alors laisse tomber, OK ! Et n'insiste pas ! » Je me dis : « Bon, comme il veut ; il semble que je n'ai pas le choix si c'est ce qu'il veut, alors je le laisse payer... »

Mario prend les deux verres et me donne ma bière qui déborde un petit peu. Nous trinquons ensemble.

Je regarde ensuite autour de moi. Je pose mon baron sur le bar après avoir bu une gorgée et je prends une clope de mon aviateur. Je l'allume et hum ! Je me sens bien...

Tout autour de moi, le monde présent est complètement excité. Avec nos looks hors-norme, c'est-à-dire tout à fait normaux, et si on en croit toute la cette masse débile habillée étrangement dans ce bar, nous passons pour des décalés et ce n'est pas si faux, car à vrai dire, comme je n'aime pas ce bar, je ne me sens pas dans mon élément. Quant à Mario, il se fiche de son apparence qui n'est pas compatible avec ce lieu sinistre. Bien entendu, nous ne manquons pas d'attirer l'attention immédiatement et même mon look

pourtant PD, aviateur, jeans, boots et cuir, se démarque des autres dont je n'arrive pas à comprendre pourquoi ils sont si mal habillés. Ce qui me fait le plus mal aux yeux, ce sont ces mélanges de couleurs qui manquent d'harmonie. Dans ce bar ce n'est pas du Tati ou du C&A que les personnes portent, mais plutôt du Jean Paul Gaultier, du Versace ou du St Laurent, même si pas mal de mecs et de nanas se contentent de contrefaçons.

Comme ce lieu m'ennuie à mourir, je décide d'aller faire une petite visite à Pascal qui mixe à la fois avec passion, mais, aussi avec lassitude. Il est comme ç et ça fait partie de sa personnalité bien effacée. Je le regarde travailler et j'attends, car il semble ne pas m'avoir vu tellement il est concentré à enchaîner son prochain vinyle. Son regard est fixé sur la platine droite et surtout sur le prisme du repère visuel du pitch pour mieux synchroniser le morceau suivant qui ne va pas tarder à venir. Il se concentre. Quand la synchronisation semble prête, il fait tourner la platine et passe progressivement d'une musique à l'autre avec sa table de mixage et son casque sur l'oreille gauche. Le morceau enfin en place, il repose le tout, relève sa tête et regarde en face de lui. Là enfin il me reconnaît et me dit discrètement : « Tiens ! Bonjour David ! » Il ne me souhaite pas la bonne année. Peut-être a-t-il oublié ? À vrai dire, cela m'importe peu et je ne suis absolument pas surpris, car Pascal est un mec assez froid et mystérieux, même si je dois dire que c'est un type bien. Sa musique au moins est au top. Je ne comprendrai jamais pourquoi il met si peu de passion lorsqu'il mixe alors que le résultat est spectaculaire ; en voilà un paradoxe !

À chaque fois que je croise Pascal, je saisis que je ne sais pas grand-chose à son sujet. Ce qui me surprend le plus, c'est qu'il sort avec Philippe Turc alors que leurs personnalités ne semblent vraiment pas s'accorder (eh oui ! Même Philippe j'ai du mal à savoir qu'il y est en réalité ce qui n'empêche guère que je l'apprécie depuis pas mal d'années…) Encore une fois, je songe à cette solitude qui me tombe en plein nez, car au fond, à part Babou, je ne connais pas grand monde dans ce milieu et je n'ai pas de véritables amis. Mon Dieu ! Que c'est déprimant parfois quand j'y pense !

Pour oublier cette réalité, je regarde Pascal passer les disques. Je suis surpris par la facilité qu'il a à enchaîner, sans même regarder les platines, certains morceaux un peu trop connus et commerciaux, car pour Pascal, il n'est pas question d'être créatif ce soir, mais de plaire à une clientèle très bidon.

Je pense au travail de Pascal, celui de DJ et je me dis que c'est un drôle de métier, car il n'y a pas d'écoles pour ça. Je me demande par exemple comment ces mecs en viennent à le devenir et j'aimerais bien aussi pouvoir un jour apprendre leurs secrets bien gardés, que Pascal m'enseigne un jour.

Voulant donc en savoir plus et je lui demande : « Pascal, à propos, explique-moi encore comment tu fais pour mixer, c'est vraiment chouette ce que tu passes ! » Il me répond d'un ton cette fois-ci passionné, sa froideur s'envolant : « C'est simple David, je mets un disque et hop je règle la vitesse de ce dernier grâce à ce prisme visuel en le synchronisant avec l'autre en cours... » Je lui coupe la parole et je lui demande : « Mais alors, tu as dû auparavant écouter les morceaux, tu dois les connaître par cœur ? » Il me répond : « Non ce n'est pas obligatoire. Tiens regarde par exemple ce morceau, je ne le connais pas... » Curieux par cette leçon d'apprentissage alors que je suis défoncé, je lui coupe à nouveau la parole et je lui demande, car les questions que je veux lui poser sont si nombreuses : « Mais alors comment fais-tu pour reconnaître le rythme de chaque morceau pour pouvoir les caler ? » Pascal se baisse. Sous ses pieds, il y a une boîte pleine de maxi vinyles. Il en prend un au hasard et, tout en me montrant le disque, me dit : « Regarde David ; tu vois, dans chaque mix, en haut à droite, il y a une petite étiquette blanche collée sur la pochette. Et bien cette étiquette indique la vitesse du morceau en question exprimé en BPM. C'est de l'anglais et ça veut dire Bit Per Minute. » En effet, je constate cette étiquette collée sur le disque et elle indique 135BPM. Je lui dis donc alors, car je veux en savoir plus : « Ah ! C'est comme en musique classique, non ? Tu sais, quand j'étudiais le solfège, il y avait dans les partitions une note de référence suivie d'un chiffre qui permettait de déterminer le rythme musical... » Il me dit : « Ouais, c'est ça ! Quoique je n'ai jamais étudié la musique classique... » Je regarde à nouveau le vinyle. Ce dernier possède une étiquette blanche vierge, sans aucun titre et sans aucun auteur, pas même la moindre mention, excepté le traditionnel « Maxi 45 made in London. » ou « Made in USA. » je n'arrive pas très bien à lire ce qui il y est écrit. Je lui demande donc, se montrant patient avec moi : « Mais ce morceau, c'est quoi exactement ? Il n'y a rien d'imprimé sur la pochette et l'étiquette du vinyle. » Il me répond : « Ça tu vois, c'est un disque blanc que certaines boites de productions nous donnent et qui sont réservé aux DJ. Tu ne les trouveras pas dans le commerce et encore moins mixés dans un CD, à moins que ce dernier soit un succès en boite par exemple. Celui-ci c'est une boîte de production

indépendante qui me l'a envoyé et avec qui je travaille souvent. Elle m'en envoie régulièrement et je les passe ensuite au Banana ou ailleurs. Si le morceau plaît, et bien il sert à la création d'un mix en CD, comme ceux que tu peux acheter à la FNAC ou à Virgin. » Il poursuit : « Mais tu sais, on en reçoit tellement qu'il est fort probable que ce disque ne soit jamais commercialisé. Il finira sûrement à la poubelle, oublié à jamais... » Je me dis que c'est bien dommage de détruire certains chefs-d'œuvre de composition. En effet, certains morceaux sont de pures merveilles de composition et d'harmonie alors que la musique diffusée à la radio est de plus en plus merdique !

Pascal se baisse à nouveau et il prend une petite boite noire en bois. Il l'ouvre et à l'intérieur il en sort un objet. Je le regarde curieusement et quand je m'apprête à le toucher, Pascal me dit : « Non David, fais gaffe ! Ça coûte un max ce truc ! » Je lui demande : « Mais, c'est quoi au juste ? » Il me répond : « C'est un diamant pour platine... » Et je poursuis : « Un diamant, un vrai ? Et ça coûte combien ce machin ? » Il me répond d'un air très amusé : « Et bien celui-ci, un peu plus 800 francs. » Surpris par ce que j'entends, je lui dis : « 800 pour cette chose-là ! Putain ce n'est vraiment pas donné ton truc ! » Et là, je n'ose même pas m'approcher du diamant de sa platine de peur de faire une gaffe ! Bref, j'oublie le diamant et je passe et je poursuis la conversation : « Mais dis donc Pascal tu mixes vachement bien ! As-tu déjà eu des propositions pour bosser dans des boites plus prestigieuses comme à Londres, Ibiza, etc. Par exemple ? » Pascal me répond avec un enthousiasme peu convaincant : « Bof, tu sais David, j'ai tout ce qu'il me faut dans la vie et ça ne m'intéresse vraiment pas. On m'a déjà fait des propositions pour mixer le week-end avec hôtel et voyages payés à Londres, mais bon, je préfère rester seul, ici à Paris ; au moins, je ne suis pas stressé et j'ai la paix. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus : j'ai mon appartement et cela me suffit amplement. » Je pense : « Putain, c'est vraiment dommage, car s'il le voulait il pourrait se faire des couilles en or, surtout que depuis deux ou trois ans, les DJ sont à la mode et sont parfois outrageusement bien payés. Toutes les boites prestigieuses du monde veulent leur DJ Guest Star et Pascal a vraiment le potentiel pour l'être. Rien qu'au Queen, un DJ peu connu qui bosse un soir creux, comme le mardi, se font au bas mot un peu plus de 1500 balles nettes pour quelques heures de mix. Je me dis que c'est vraiment dommage de laisser passer une telle opportunité. À ce propos, me revient en mémoire Babou qu'il y a encore

quelques années. Il était DJ à la Patinoire de Charenton et avait vraiment beaucoup de succès. Lui aussi est passé à côté, mais bon...

Alors que je m'apprête à poursuivre la conversation, une tarlouze vraiment efféminée se pointe et me pousse en me disant d'un air méprisant : « Excuse chérie. » Et elle dit à Pascal : « Excuse Pascal, peux-tu remettre le morceau que tu as passé il y a un petit quart d'heure ? » Pascal lui répond d'un ton sec, car il ne supporte pas qu'on lui parle de la sorte : « Lequel ? » La pouffe lui répond : « Euh, je ne sais pas moi, celui que tu as passé il y a pas bien longtemps chérie... » Cette conne s'accoude sur le bar et sans même me demander si je peux lui laisser un peu de place, elle se permet de me la prendre. Quelle connasse ! Pascal, qui ne sait pas ce qu'il a pu bien mettre il y a 15 minutes et qui doit, de temps en temps être dérangé, pour faire plaisir à la clientèle, va chercher quelques disques qui se trouvent sous ses pieds. À cet instant, Mario, qui regarde la foule en délire, me dit : « Alors mon Loulou, qu'est-ce que tu fais ? Ne me laisse pas seul, viens ! » Je lui réponds : « J'arrive Mario ; je discutais avec Pascal le DJ ! » Et je laisse Pascal se dépatouiller avec cette grosse conne mal polie !

Je prends mon verre qui est encore plein. Je prends le soin de boire lentement, car il est hors de question pour moi de commander quoi que ce soit dans ce bar.

Je me dirige vers Mario et je lui dis : « Alors ? Qui ne neuf ? » Mario me répond : « Il y a une bonne ambiance ici... j'aime bien mon Loulou. » Il stoppe net sa conversation et arrive à cet instant une nana plutôt âgée pour la clientèle. C'est grosse palourde avec beaucoup de rondeur bien lourde et d'une taille qui ne doit pas dépasser les un mètre 50. Elle porte un chignon assez démodé avec une robe de couleur criarde, trop courte pour son âge et des collants blancs qui lui collent à la peau. Entre ses deux mains, elle un verre contenant un alcool d'orange fluo avec de nombreuses pailles. Il s'agit d'un cocktail un spécial. Cette nana ne m'est pas inconnue. C'est une rabatteuse qui passe ses soirées au Banana pour inciter les clients à consommer leurs boisons en promo à la con: son prénom ? Fanny. Elle est aussi directrice du bar avec deux autres types.

Elle s'approche de Mario et lui dit : « Tiens ! Quelle surprise Mario ! Bonne année, mon chéri ! » Fanny lui fait quatre bises. Ensuite elle vient vers moi, l'air très désintéressé, car je n'ai jamais supporté cette grosse et elle me dit à

ma grande surprise, elle qui se montre le plus souvent très froide et désagréable avec moi : « Bonne année à toi beau mec ! » Et elle me fait aussi la bise ; deux pour moi c'est assez suffisant. Je lui réponds pour ne pas passer pour un malpoli, mais, avec une certaine dose d'hypocrisie : « Merci, toi aussi Fanny ; tu es un amour ! » Cette dernière remarque l'enchante.

C'est alors qu'elle me propose de boire un peu dans son verre : « Tiens mon chou, goutte un peu, tu m'en diras des nouvelles... » J'avoue que boire dans ce verre entamé et qui a dû passer par de nombreuses bouches, me dégoutte un peu, mais, je ne peux pas me soustraire à cette proposition pour ne pas la vexer. Alors je pioche une paille au hasard, je bois un peu de son cocktail infâme et dégouttant. Trop sucré, il me fait penser à ce punch que j'avais bu le 31 décembre 1990 lorsque j'avais été invité avec Véronique, par un pote Auchan appelé Didier, à une fête organisée chez lui dans son HLM en face de la gare de Nanterre Université. Ce soir-là, pensant boire de jus d'orange, je m'étais complètement saoulé. J'avais même ramené à la maison quelques bouteilles pleines et c'est mon Père qui un matin m'a dit qu'il ne s'agissait pas de jus d'orange. Depuis je ne supporte plus ces boissons alcoolisées sucrées.

Fanny me regarde et me dit : « Dis-moi si tu en veux un peu plus, OK ? Il te suffit de venir me voir ou bien encore mieux, tu peux en commander un au bar, c'est en promo en ce moment... » Je lui dis : « C'est très gentille Fanny, mais, en ce moment je suis avec ma bière... peut-être plus tard... » Si cette nana pense que je vais commander son verre de merde, elle rêve la pauvre ! Fanny va ensuite voir Mario et elle lui dit : « Bon Mario, je reviens mon chou. Ne bouge pas du Banana sans me prévenir, OK ? » Mario lui répond : « OK Fanny, je ne bouge pas. »

Je reste alors un peu confus par l'attitude de cette femme d'une quarantaine d'années, car c'est bien la première fois qu'elle se montre aussi cool avec moi. Auparavant, lorsque j'allais au Banana avec Mario et Alain, après la fermeture du Bar, je la croisais de temps en temps et à chaque fois elle était indifférence, en me regardant le plus souvent avec mépris, condescendance et sans prononcer le moindre mot. Elle me mettait vraiment mal à l'aise jusqu'au jour où je m'y suis fait et où j'ai compris que cette conne ne valait pas la peine que je ne m'y intéresse pas. Je dis à Mario : « Tu as vu ? C’est bien la première fois qu'elle est comme ça avec moi. C'est bizarre non ? »

Mario sourit et me dit : « Eh bien, parfois les gens changent tu sais mon Loulou. À force de te voir avec nous ou sans nous, elle a fini par porter un jugement différent sur toi… Enfin, je ne sais pas moi ; ou peut-être qu'elle n'est là que pour jouer son rôle, celui d'entremetteuse. Regarde bien, pourquoi crois-tu qu'elle se balade de droite à gauche pour proposer un peu de son cocktail aux personnes présentes dans le bar ? Eh bien, c'est pour inciter les gens à consommer ! » Là, je lui dis : « Mario, je le savais, tu sais... Mais bon, avec moi, elle perd son temps si tu veux savoir... »

Je regarde un peu l'ambiance du bar à la recherche de cette promo et, en effet, il y a une ardoise près de l'entrée qui indique « Promo ! Ce soir, la Piña Colada est à 30 francs. Toute l'Équipe du Banana vous souhaite une bonne et heureuse année 1995 ! » Ce texte est décoré de quelques guirlandes criardes avec un père Noël dessiné à la craie rouge. Ce stratagème, cette opération commerciale ne me font aucun effet. Pas question pour moi de consommer cette boisson à la con.

Fanny revient assez rapidement. Elle a dû faire son petit tour commercial dans ce bar du rez-de-chaussée et du sous-sol bien trop exigus. Elle dit à Mario : « Excuse chérie, j'étais occupé avec le barman du sous-sol. »

Soudain, j'ai une envie pressante d'aller faire pipi. En conséquence, je dis à Mario : « Écoute Mario, je reviens de suite, je vais aux toilettes c'est urgent ! » Mario me dit : « OK, je t'attends et je ne bouge pas. »

Pendant que je me dirige d'un pas pressant vers les chiottes qui sont au fond du bar, en essayant de me frayer un passage parmi la foule en délire, j'entends vaguement Fanny dire à Mario : « Et alors chérie, ça va Alain ? » Ensuite, je n'entends plus leur conversation, car la musique est trop forte et qu'il est difficile d'entendre quoi que ce soit avec un vacarme pareil même si le mix de Pascal est superbe.

J'arrive au fond du bar. Devant la porte des toilettes, je me retourne et je regarde Pascal, seul dans son coin, qui fume une clope et qui tiens dans sa main gauche une bière alors qu'il passe un morceau un peu latino que je n'aime pas trop, un morceau soi-disant chanté en espagnol, mais que j'ai du mal à comprendre tellement cet espagnol est sommaire. La chanteuse, probablement une Sud-Américaine, à un très fort accent qui la rend inintelligible. Je me mets aussi à penser « Je suis sûr que ce morceau de

merde est chanté par une tarlouze. Je suppose que c'est cette conne, qui m'a gêné il y a peu au bar quand je discutais de musique avec Pascal, qui lui a demandé de mettre ce morceau de merde. J'espère simplement qu'on ne va pas se taper du latino le restant de cette soirée, car si c'est le cas, je préfère me casser et retourner au Bar, préférant de loin les vieilleries des années 80 d'Alain et Michel. »

Alors que j'attends pour aller aux toilettes, je pense et je divague un peu. Je me dis que le seul avantage d'être présent dans ce bar en ce moment si déprimant, c'est cette bière qui ne me casse un peu et qui va me permettre de faire une deuxième pause, après la première faite tout à l'heure au Bar lorsque j'ai vomi dans les chiottes.

Autour de moi, il n'y a que des jeunes voir même de très jeunes. Pas un seul mec n'est potable et quant aux nanas à PD, elle commence sérieusement à m'exaspérer à essayer de me mater pour les inviter, je suppose. Mais, ce qui distingue ce bar du Bar, c'est surtout que les mecs et les nanas ont tous l'air d'avoir pris quelque chose tellement ils sont tous défoncés. Je ne sais pas à quoi ils carburent exactement, mais ça doit être forcément autre chose que de l'alcool. Au Banana, c'est presque devenu une façon de vivre. La coke, les extas ou les amphétamines circulent en toute impunité même si l'option coke est celle qui a la faveur de la clientèle. En effet, seule cette drogue excite la personne qui en prend et les reniflements sont constants alors que les pupilles de certains mecs sont dilatées comme j'ai pu le constater chez certains d'entre-deux qui ont le visage bien pâle, et ce malgré leur état d'ébriété. L'ambiance de ce bar est vraiment faux-culs. Je n'y prête pas attention.

Je rentre dans les chiottes. Ça va, ils sont clean, mais moins que ceux du Bar. Je ne comprends pas très bien, car ce bar est censé être un peu plus chic, plus propre du moins en apparence. Avec les prix prohibitifs qu'ils pratiquent, ils pourraient faire un effort franchement !

Une fois à l'intérieur, merde ! L'envie d'aller faire « nounours » revient ! C'est comme cela que de temps en temps j'utilise ce néologisme pour dire que j'ai envie d'aller faire la grosse commission. C'est beaucoup moins vulgaire, et à vrai dire, je déteste le mot « chier » ou « faire caca. » (Comme beaucoup d'autres...)

Je désape mon froc et je m'assois sur la cuvette en ayant pris le soin de vérifier qu'il y avait du papier et surtout en nettoyant la cuvette avec ce dernier au cas où. On ne sait jamais avec toutes les saloperies qui traînent dans ces endroits on a vite fait d'attraper une infection.

Je pousse. Hum ! Soulagement, mais rien ne sort à part un peu d'eau. Je suppose que c'est le reste de cette malheureuse expérience faite tout à l'heure au Bar lorsque je me suis vidé. C'est transparent et l'envie d'aller aux toilettes disparaît. Soulagé, je m'essuie et tire la chasse.

Je sors assez rapidement, car je ne me sens pas très à l'aise dans ces chiottes. Ils sont beaucoup trop proches du bar et je n'ai pas envie de croiser qui que ce soit en y sortant. Parfois, je me dis que la honte d'aller aux toilettes est ridicule, car elle est commune à toutes les espèces et que tout le monde chie.

Je force un passage à travers la foule déchaînée qui danse sur cette piste improvisée du bar et toujours sur cette musique latino un peu naze dont je voudrais bien que Pascal arrête de passer et à cet instant, mon vœu est exaucé. Pascal enchaîne immédiatement par un morceau trance super délirant qui me donne envie de prendre, car je l'avais bien oublié, un peu de poppers. Je me sens en forme, car j'ai eu le temps de redescendre un peu.

Je retourne donc rapidement aux toilettes, j'ouvre la porte, je la referme, je prends ma fiole de poppers et je sniffe un bon coup. Je respire un grand coup et le produit agit immédiatement. Ça monte et ça monte… Je me sens bien et excité, mais, comme cela ne suffit pas, car l'effet est assez bref, je me dis qu'un petit exta ou un LSD ne serait pas de trop en ce moment. Le gros problème, car je ne suis pas un accro à ce genre de paradis artificiels, je me demande a qui en demander pour en avoir. Je ne connais absolument personne dans bar et ce trou du cul perdu. Je ferme alors mes yeux et je commence à danser, mais pas longtemps, car quand j'entends du bruit à l'extérieur, je préfère sortir ; c'est ce que je fais. À l'extérieur, un mec attend. Je lui tiens la porte et il me dit : « Merci beau mec ! » Je ne lui réponds pas et en échange je lui offre sourire un peu con.

Pendant que le mec entre dans les chiottes, il me mate avec insistance. Visiblement, je dois l'intéresser pour qu'il me regarde avec autant d'acharnement alors que je suis complètement indifférent à ce type. Me

revient alors à l'esprit la rencontre de Christophe que j'ai faite au Bar. Je me demande bien ce qu'il fait en ce moment et cela me rend mélancolique. Pour me rafraîchir les idées, je vais vers le lavabo et je me regarde dans le miroir qui se trouve au-dessus. Là, j'ai l'impression de voir un étranger, une personne loin d'être ce que je suis. Mon visage est devenu tout rouge. C'est le poppers qui fait ça. Ce n'est pas très grave, car avec l'obscurité qui règne dans le bar cela ne se voit pas. J'ouvre le robinet et je me lave le visage avec de l'eau bien froide. Cette eau me réveille et je reprends des forces pour poursuivre cette nuit qui commence à me paraître bien longue.

Je sors des chiottes. La musique, couplée aux poppers, est vraiment extraordinaire. Je suis dans un état de trance et j'ai soudain envie de danser et de me fondre parmi la foule.

De nouvelles pensées me viennent à l'esprit alors que je bouge presque inconsciemment mon corps. Toutes sont un peu idiotes et confuses. Je repense à nouveau à l'année passée, aux rencontres, au Bar, au Quetzal, à l'Arène et aux nombreux mecs et aux coups que j'ai pu bien avoir avec eux. Je crois que je suis un peu excité.

Je regarde à nouveau cette foule qui semble ne faire qu'un et pourtant, je me rends compte qu'il n'y a pas grand monde. Ce lieu, bien que plus grand en apparence que le Bar, s'avère être en effet beaucoup plus petit et exigu. C'est sa largeur qui donne à ce bar l'impression qu'il est plus grand. Je me dis « Tiens, pourquoi ne pas aller faire un tour au sous-sol ? »

Je prends donc l'escalier qui se trouve au fond du bar, je descends les marches en prenant soin de me tenir sur la main courante pour ne pas me vautrer (on ne sait jamais, car je suis complètement raide défoncé) et j'arrive dans ce sous-sol qui est d'une tristesse affligeante !

Je croise Fanny qui me tend à nouveau son verre rempli de ce cocktail abject avec ses nombreuses pailles et j'en bois un peu. Beurk ! C'est encore plus dégueulasse qu'avant ! Avec l'hypocrisie qui caractérise ce bar, je fais comme les autres et je lui dis lâchement : « Hum ! C'est bon dit donc ! Merci Fanny ! » Bien entendu, elle ne peut s'empêcher de me répondre : « De rien mon canard, si tu en veux plus, je suis en haut et n'oublie pas, c'est en promo ! » Quand j'entends cette dernière remarque, je me demande parfois si je ne rêve pas !

Fanny remonte l'escalier, en remuant de droite à gauche son très gros fessier. Elle croise deux pigeons qui descendent et elle leur propose de boire un peu de son verre infect. Je pense alors « Putain, avec toutes les bouches qui passent dans ses pailles de son verre, bonjour le mélange de salive et que sais-je encore… Son verre doit grouiller de merde ! »

En bas, la musique est un peu plus calme, c'est à dire, un peu plus chill-out comme disent les Anglais. L'ambiance est donc à mourir d'ennui !

Je reste quelques instants près des escaliers, car atmosphère ne me dit absolument rien. Cet espace est en effet un peu plus réservé aux V.I.P ou aux déprimés névrotiques si nombreux de ce soir. C'est en effet dans ce sous-sol que j'ai déjà eu l'occasion de croiser, de temps en temps, quelques pseudos stars au bord de la crise de nerfs de ce beau milieu artistique exécrable parisien comme Muriel Robin, Pierre Palmade, Véronique Sanson. Je me souviens d'un soir ou, très tard et peu de temps avant la fermeture du bar nous devions aller ensuite au Scorpion. J'avais croisé dans ce sous-sol Pierre Palmade qui était assis dans un coin à méditer peut être, à déprimer sûrement, seul alors que son prétendu énième petit ami était entre temps à la Dolce Vittà, ce petit bar qui se trouve entre le Bar et le Banana et ventait être le petit ami de cet humoriste qui noyait sa solitude dans l'alcool et la drogue, car il savait que les mecs allaient le voir que pour sa notoriété et son argent et pas pour ce qu'il est en réalité.

Quand j'en ai ras le bol de ce sous-sol, je remonte à nouveau au rez-de-chaussée. Je prends cette fois-ci les escaliers avec un peu plus d'assurance. Près du bar, Pascal passe à nouveau de la bonne trance. Je m'extasie à nouveau.

Je traverse cette foule et je croise à nouveau le mec rencontré dans les chiottes avant de descendre au sous-sol. Il me regarde et me dit quelque chose. Je ne l'entends pas très bien avec cette musique trop forte. Je lui dis : « Quoi ? » Il me tend son verre.

J'en bois un peu. Beurk ! C'est du whisky coke et je n'aime pas trop ce mélange qui me dégoutte, mais bon j'en profite.

Je regarde à nouveau le mec, cette fois-ci en l'examinant de plus prêt et finalement je trouve que ce type est plutôt beau gosse, pas mal même, si de

mon point de vue, il est un peu trop passif à mon goût et ça, ça gâche vraiment tout. « C'est pathétique. » je me dis. En effet de nos jours, il est assez rare de rencontrer des mecs normaux qui ne tombent pas dans la pédanterie, la féminisation à outrance dans le milieu gay de Paris. J'ai même parfois l'impression qu'il s'agit d'une nouvelle mode que je n'arrive toujours pas à comprendre et le Banana, qui plus est, ne se prête pas à des rencontres de mecs normaux ce qui est affligeant. Pour pouvoir trouver un peu de normalité dans ce milieu parisien, il faut aller, par exemple, à l'Arène ou bien au Quetzal ; quoi que ce dernier tout comme le Bar semble être aussi de plus en plus contaminé par ce phénomène très étrange alors que nous sommes, nous les gays, censés être attirés par les hommes et non pas les femmes. Certes, tout le milieu n'en est pas encore envahi, mais c'est dans les sex-clubs qui sont de plus en plus populaires à Paris (l'Arène, le QG ou bien le Transfert dont ce dernier ne me convient absolument pas tellement il est crade et les mecs y font vraiment n'importe quoi !) qu'il faut y aller pour trouver des mecs normaux. Paris est effet la capitale mondiale du cul gay au monde et cela risque de s'accentuer.

Je mate donc ce mec mignon, le seul à vrai dire potable dans ce bar à la con. Il a un bon petit cul bien rond, prêt à être cambré, une belle gueule ronde et cheveux courts comme il faut, mais en revanche une taille trop petite avec corps bien sculpté et sans excès ce qui harmonise le tout. Avec lui, je pourrais faire l'effort d'être, enfin si je n'avais rien d'autre à me mettre sur la dent cette nuit, d'être actif s'il y n'y avait pas une autre alternative. Cependant, en y réfléchissant bien comme il faut et comme j'ai encore du temps à perdre, j'abandonne ce projet du mâle actif, car je ne me sens pas de le faire avec lui. Non ! Vraiment pas ! Surtout depuis que j'ai fait la connaissance de Christophe ce soir au Bar et que j'espère revoir au Queen. À nouveau, je me sens perdu parmi toute cette jungle de débiles.

Pour passer outre cette débilité, je me mets à danser avec ce beau gosse qui devrait faire un peu moins la folle. Tout à coup et sans me prévenir, il me roule une pelle d'enfer. J'en profite alors pour lui caresse le cul pour voir si je ne suis pas face à un imposteur et finalement il réussit à me faire bander ce con ! En y réfléchissant bien, je change à nouveau d'avis et je me dis que je me le ferais bien... Et puis non...à moins qu'il y ait une backroom au Banana, ce qui n'est pas le cas. Le problème aussi c'est que cela me viderait et je ne veux pas rester à sec et je veux réserver ce que j'aie à Christophe.

Nous continuons cette danse et je ne me sens absolument plus de ce monde. Nous sommes de véritables anonymes abrutis parmi une foule en délire. Je ne dis rien et c'est mieux ainsi. C'est une façon comme une autre des draguer des mecs dans ce milieu un peu con et ce type, avec ses déhanchements provocateurs me rend chèvre !

Je lui touche à nouveau le cul puisqu'il aime ça la grosse cochonne ; et c'est alors que je reprends à nouveau mes esprits et que je me dis « Mais mon Dieu, qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire avec cette tarlouze ? Tu ne vas pas coucher avec lui j'espère, car tu le sais bien, tu n'as vraiment pas envie de te taper une passive ce soir ! » Je laisse pourtant divaguer mon imagination en pensant au plan d'enfer que je pourrais faire avec lui peut-être une autre fois.

Il y a un autre truc qui me gêne chez ce type, c'est son t-shirt bien moulant. Il porte une inscription qui me fait fuir et qui dit quelque chose comme « Queer Fashion. », enfin un truc dans le genre, même si je n'en suis pas si sûr, car je suis complètement cassé et que seules les pétasses savent porter. La seule chose dont je sois capable de discerner c'est que son t-shirt est de couleur bleu clair.

À nouveau, je lui roule une pelle d'enfer bien bavant et bandante et je sens qu'il trique comme un dingue. Je lui dis ensuite : « Écoute, je reviens. Je vais voir mon pote qui se trouve près l'entrée, OK ? » Le mec me répond avec sa voix qui ne passe vraiment pas tellement elle semble envahie par un zozotement, ajoutée à cela que lui aussi est complètement défoncé et pas que par l'alcool : « Ouais, vas-y mec, je t'attends ici, je ne bouge pas... » Je lui roule une dernière pelle en prenant soin de lui filer un max de salive. Je lui touche la queue à travers son jeans et malheureusement elle est bien trop petite, ce qui pour un actif n'a aucune importance à vrai dire ! Mais il qui confirme mes soupçons quant à sa passivité exclusive et ce n'est pas avec lui que je vais pouvoir varier les plaisirs du sexe.

Je pars donc rejoindre Mario. J'essaie de me frayer un passage à travers cette masse qui pourtant n'est pas si nombreuse. J'arrive enfin à destination avec un peu de mal et je tombe sur Mario qui discute avec un mec vraiment moche ; c'est à croire qu'il n'aime que ça.

Le type qui discute avec lui ressemble à une nana ridée, vraiment pas

baisable et même si j'ai l'habitude de le voir avec des types vraiment pas potables, je me dis que ce soir il y va vraiment très fort ! Peut-être que c'est dû à son âge, à sa génération, je n'en sais rien. Les goûts et les couleurs… En tout cas, comme toujours, il n'a vraiment pas de goût ce cher Mario que j'aime bien pourtant et sans me venter, loin de là, je comprends pourquoi ses potes me reluquent tout le temps de large et en travers quand il me les présente. Pourtant, je suis loin d'être un mec canon et je ne corresponds pas à vraiment à l'image que se font une grande majorité de gays dans le milieu stéréotypé et si possible avec de grosses bites.

Un autre type, pour ne pas dire une grosse tarlouze, me prend par surprise par le torse et m'arrête pour me rouler une pelle brève et, mais dégoûtante. La tarlouze, encore plus défoncée que le type qui m'attend, me dit : « Putain mec, j'ai vraiment envie que tu m'encules… Ouah ! Je suis sûr que tu en as une bien grosse... » Je le regarde ébahi par ce que je viens d'entendre alors que Mario, qui discute avec le mec, me fait un clin d'œil. Je lui réponds sèchement : « Pfft ! À tout à l'heure mec ! » En espérant avoir la paix.

Cette conne me propose de boire un peu dans son verre. Avec ce qu'elle vient de me faire, je n'hésite pas une seconde et je vide le quart de son verre. Elle ne bronche absolument pas. Beurk ! C'est du gin-tonic. Ensuite, pour lui rendre l'appareil et pour le provoquer un peu, je touche son cul histoire de voir si cette conne est sensible ou pas, s'il elle est active ou pas. En effet, il m'est arrivé parfois de rencontrer de véritables tarlouzes efféminées qui étaient de véritables actives au lit (même si je n'ai jamais voulu essayer, car cela va au-delà de ce que je peux accepter). Il ne dit rien et se laisse faire : conclusion, non seulement c'est une folle, mais une folle passive, ce qui ne me surprend absolument pas. Pour terminer ma provoc, je lui prends à nouveau son verre et je bois une dernière gorgée ; c'est ça de moins pour elle. Et là elle me dit : « Je t'attends chérie… hum ! Je sens qu'on va passer une bonne soirée tous les deux. » Je ne réponds pas à ses attentes (elle rêve la pauvre!) Et je vais voir Mario qui papote avec sa laideur.

Je lui demande : alors ça va ? » « Ouais, et toi mon loulou ? » Me dit-il. Je lui réponds : « Ouais... bof ! Ça peut aller... Tiens et ma bière ? » Il me répond : « Elle est sur le bar mon Loulou ! » Effectivement, il y a quelques bières sur le bar, mais je suis incapable de savoir qu'elle est la mienne. Pour faire simple, je prends tout simplement le verre le plus rempli sans même savoir

si ce verre est à moi ou pas et de toute façon je m'en fou complètement. Personne ne semble avoir remarqué quoi que ce soit.

Ce bar commence sérieusement à m'emmerder. Je vais donc à nouveau voir Pascal et je lui demande, sans prendre conscience que je lui aie déjà posé la même question : « Euh… Pascal, c'est quoi déjà cette musique que tu viens de mettre ? Putain ! Tu ne peux pas savoir comme ce mix est canon ! » Pascal, toujours aussi impassible et sobre ; je me demande d'ailleurs comment il fait pour supporter toutes ses soirées avec cette clientèle abrutissante. Il me répond par un léger sourire qui frôle le désespoir tout en ne répondant pas à ma question. Je ne sais donc pas quel est le morceau que j'aime tant. Un moment de lucidité me fait penser qu'il doit en avoir marre de répondre à ce genre de question de con à longueur de soirée à une clientèle qui de toute façon ne pourra pas se procurer le disque en question. Je ne comprendrai jamais comment ces disques, qui ont été produits et qui ont dû demander pas mal de travail et qui parfois produisent de véritables chefs-d'œuvre, sont pour la plupart condamnés à l'oubli. J'ai du mal à saisir la logique intrinsèque de ces sociétés de productions et comment elles font pour gagner leur gagne-pain quotidien. La musique électronique (House, Techno, Trance, Rave, etc.) est le parent pauvre de l'industrie musicale et c'est assez surprenant quand on voit ce qui est diffusé dans les radios dites classiques - NRJ, Fun Radio et autres stations affligeantes du même gabarit, radios qui passent le plus souvent de la merde chronométrée à trois minutes et pas une de plus.

Je laisse tomber Pascal, car il ne paraît pas être d'humeur en ce moment et je vais voir à nouveau Mario qui discute toujours avec ce type vraiment très laid. J'essaie de me taper l'incruste. En ce moment, je n'ai pas envie d'être seul même leur conversation ne m'intéresse vraiment pas. Alors, je fonce comme un malade dans foule qui danse et je manque de peu de me vautrer sur le sol.

Je croise à nouveau le beau passif qui, dans ces circonstances, ne m'attire plus vraiment. Je m'approche de lui, je le prends par la taille pour danser avec lui. Le mec me roule illico presto une pelle et je me laisse faire. J'ai, tout comme lui, une trique d'enfer, mais cette trique c'est parce que je pense à Christophe alors que le regard persan de la salope commence à me chauffer. En examinant un peu mieux ses yeux, je constate que ses pupilles

sont complètement dilatées. Je saisis immédiatement qu'il a pris un exta ou un truc similaire, peut-être un speed ou un buvard, quoiqu'un buvard au Banana c'est un peu risqué, car il ne faut jamais être seul lorsqu'on prend du LSD. Je lui dis donc certain d'avoir raison en espérant qu'il comprendra : « Tu ne sais pas où je peux en avoir ?» Le mec me regarde, me sourit et il approche ses lèvres vers mon oreille gauche et me répond discrètement : « Je l'ai pris avant de venir ici ... » Ensuite, il me roule un nouveau un gros patin. Je comprends ! Soit le type me ment et il n'a pas confiance en moi ou soit il me dit la vérité, mais dans ce cas-là, j'ai un peu du mal à le croire, car tout à l'heure il n'était pas comme ça. Il a sûrement pris sa pilule pendant que j'étais avec Pascal ou bien avec Mario à essayer de discuter en vain. Qu'importe et même si c'est peine perdue, j'insiste à nouveau : « Et ici, tu connais quelqu'un qui pourrait ... » Le mec, n'a visiblement pas trop envie de s'étaler sur le sujet et avec son sourire naïf qui mériterais des baffes, ce con me répond à moitié stone : « Ici ? Euh... Je ne vois pas vraiment. Je ne suis pas un habitué tu sais beau mec. »

Bien entendu, je ne crois pas un mot de ce qu'il vient de me dire et à quoi bon insister, je me rends compte que ce beau mec est en réalité une grosse merde. Avec mon look trop masculin pour ce bar, différent de la grande majorité des mecs qui sont présents cette nuit dans ce bar, ne dois vraiment pas lui inspirer confiance. Feignant de ne pas comprendre ce que je lui ai demandé alors qu'il a répondu d'une manière indirecte à la question, le type me demande : « Mais tu parles de quoi exactement ? » Blasé, je lui dis « À ton avis banane ! Tu vois très bien de quoi je veux parler... bref, laisses tomber ! » Il n'écoute pas ma dernière remarque et me dit, me prenant cette fois-ci pour un vrai con : « Mais je n'ai rien pris moi. C'est le poppers qui me fait ça. » Et il me roule à nouveau un patin bien baveux.

Tout en m'embrassant, j'essaie de le fuir et je lui dis : « Ne joue pas le con avec moi STP, tu sais très bien ou je voulais en venir… Écoute, ce n'est pas grave, je laisse tomber et de toute façon je n'ai pas besoin de ce genre de merde pour me sentir un peu ailleurs si tu vois ce que je veux dire... »

Ne comptant pas en rester là, j'ai envie de le faire chier une dernière fois, lui faire croire qu'avec moi, nous allons avoir un plan. Je l'étreins tout en dansant avec lui et en l'embrassant comme un malade alors que Pascal, dont lui seul a le secret, enchaîne un morceau tellement bon que je n'ai envie que

d'une chose : prendre un peu de poppers et être à nouveau dans un autre monde. Je sors ma fiole de poppers et je sniffe un bon coup à la vue de tous. Après tout, ici tout le monde semble d'une manière ou d'une autre être complètement sous l'influence d'une drogue. Cette petite connasse me prend la fiole sans même me le demander et il sniffe à son tour comme un malade ce liquide très précieux. Je suis obligé de lui retirer du nez la fiole, car sinon il va finir par me l'éventer ou pire, faire tomber ce précieux liquide. Sous l'effet combiné du poppers, de l'alcool et de son exta, il lève ses bras, ferme ses yeux et danse en rythme en suivant presque à la perfection cette très belle mélodie vraiment planante que passe Pascal. À mon avis, ce mec doit faire de la danse pour aussi bien danser ; il me rappelle ainsi Anicet qui lui aussi savait vraiment bien danser.

Cet instant est idéal pour déguerpir, car je n'ai pas trop envie de rester avec cette tapette. Non seulement elle est passive, mais, en plus elle me prend vraiment pour un véritable abruti avec cette histoire d'exta. Je le laisse là où il est et je retourne voir Mario.

Autour de lui, il y a monde. Au centre, un mec se trouve à genoux et de dos alors que devant lui il y a un type debout qui regarde le plafond du bar et qui semble prendre vraiment du plaisir. Tout autour de cette véritable horde de voyeurs et de nanas qui rient, j'ai du mal à cerner vraiment ce qui se passe de si spécial.

Je contourne le groupe et je me fraye un passage pour voir ce qui peut bien attirer l'attention de tout ce monde et là, stupeur ! Le mec qui est genoux est en train de pomper le gars qui est debout et qui regarde le plafond et qui, il faut bien le dire, à un peu de mal à bander correctement tellement sa bite est molle. « Quel spectacle de con ! » je me dis et je pense « Eh bien, c'est vraiment chaud ce soir ! Enfin, chaud comme une banane trop mûre qu'il va avaler à force d'aspirer comme un malade pour le faire bander sans succès ! »

Insatisfait de sa prestation, la salope en question vient vers moi et il essaie d’ouvrir ma braguette. Je refuse sèchement, mais poliment. Sa proposition est indécente et le mec n'est vraiment pas potable. Surpris, il insiste et il me dit, alors qu'il est complètement défoncé et qu'il ne sait peut-être même pas ce qu'il fait : « Tu dois en avoir une grosse… Vas-y laisse toi faire... » Je lui réponds à nouveau, et je suis gentil là : « Écoute ! Laisse tomber, OK ? » Je

ne suis pas prude, mais là, je trouve que faire ça devant tout ce parterre est indécent et qui sait ce que ce mec trimballe dans sa bouche de merde. Je m'éloigne de lui quelques instants, car il me fait dégoûter du sexe.

Je vais rejoindre Mario qui regarde d'un air intéressé ce le spectacle vraiment pathétique. Je lui demande : « Mais c'est qui se type ? Putain, faire ça devant tout le monde c'est un peu crade non ? Je ne sais pas pourquoi Mario, mais j'ai l'impression de l'avoir vu quelque part. » Mario me répond : « Tu ne le reconnais pas ? » Je lui dis « Euh... eh bien non... » Mario continue : « Eh bien, c'est l'un des directeurs du Banana. Ce soir, il est complètement défoncé il et n'arrête pas de pomper des mecs depuis que tu es parti ! » Je lui dis : « Putain, avec tout ce qui traîne en ce moment comme maladie, je ne laisserai pas un mec me faire un truc pareil ! » Mario sourit et me caresse les cheveux. Ma remarque doit beaucoup l'amuser. En faisant cette remarque, j'essaie en quelque sorte de me dédouaner tant bien que mal avec toutes ces expériences risquées que j'aie eues depuis que je fréquente le milieu, même s'il n'y a jamais eu de ma part, la moindre volonté délibérée. Parfois l'alcool et le poppers aidant, il est assez difficile d'y échapper, car le plaisir recherché est tellement intense que je ne m'en rends pas compte quand je trouve un mec canon.

Le directeur passe d'un mec à l'autre. Il est si défoncé qu'il a même du mal à tenir sur ses genoux. Il se vautre une première fois et il rit comme un abruti. Fanny, qui veut donner une image limpide du Banana, arrive en courant et le relève. Il va ensuite baisser le froc d'un autre mec, une tarlouze pas masculine pour un sou. Personnellement, je ne pourrais vraiment pas sucer un type pareil même si j'étais complètement défoncé. J'ai déjà eu l'occasion de faire des plans cul avec des mecs pas très beaux, mais, ils avaient un certain charme qui les rendait attrayants, sexy et très excitants. En aucun cas, ces derniers n'ont été aussi tapette que ceux que l'on trouve dans ce bar. Quand je pense à la scène à laquelle je viens d'assister, je commence à désespérer de ce milieu gay parisien. Je ne le comprends plus et je me demande ce que peuvent bien rechercher ces derniers, comme ceux qui se font pomper en cet instant. Je me demande de quoi sera fait le milieu gay dans un futur proche, milieu gay qui me déçoit de plus en plus. Pourquoi tant de perversités ? Je crains qu'un jour l'espèce mâle virile comme Christophe se fasse de plus en plus rare et ne disparaisse pour laisser place soit à une forme de mecs stéréotypés, comme on en voit sur les films

pornos actuels, tous habillés de la même manière, crâne rasé, musclé à la testostérone et j'en passe ou bien à une forme d'androgynie, habillé on ne sait trop comment, mélangeant avec subtilité le masculin et le féminin. Peut-être que ma conception du mâle est dépassée, car elle disparaît tous les jours à cause du SIDA. J'espère me tromper. Souvent, lorsque je vais au Quetzal ou au Bar, je me pose la question suivante : « Ou sont passés les mecs si naturels que l'on voit dans les films pornos des années 70 et débuts des années 80 ? » C'est désespérant.

Toutes ces questions à la con me prennent la tête et surtout elles m'énervent. Je n'ai envie que d'une chose : quitter ce bar à la con ou l'ambiance me fait de plus en plus chier qu'en y entrant tout à l'heure! J'ai presque terminé ma bière et il est hors de question que Mario m'en offre un autre tout comme il est hors de question que je débourse 39 francs pour en reprendre. De plus, si je commande une bière, je me sentirais dans l'obligation morale d'offrir un verre à Mario, même s'il refusait, et je préfère le faire au Bar ou les prix, plus chers qu'au Quetzal, restent tout de même assez raisonnables en comparaison du Banana. En plus, cela pourrait compromettre ma sortie au Queen et je tiens à y aller dans l'espoir de revoir Christophe qui me manque terriblement alors même que je ne le connais pas. Quelque chose en lui, a bouleversé mes émotions bien instables cette nuit en faisant sa connaissance et je suis de plus en plus obsédé à l'idée de ne pas le revoir. Je n'arrête pas de penser à lui. Je pense aussi à Mon Mimi adoré qui est peut-être en ce moment avec Pascal et peut-être d'autres personnes que je ne connais pas dans un endroit que j'ignore. Cette solitude que je subis, Mario n'arrive pas à l'effacer malgré sa gentillesse qui frôle la naïveté. Bref ! Je m'emmerde comme ce n’est pas permis.

Alors que Mario termine de papoter avec sa laideur et qu'ils n'ont plus rien à se dire, je lui dis : « Écoute Mario, j'en ai un peu marre de ce bar et je m'emmerde un max. J'ai envie de retourner au Bar. » Mario, qui semble être sensible à ma requête, me répond : « Eh Bien, mon Loulou, on ne va pas tarder. Attend une ou deux minutes STP et ensuite ont se casse, OK ? » Je me sens soulagé. Enfin je vais partir de ce lieu où je suis resté trop de temps et dont je sais pertinemment que je n'y trouverais pas mon bonheur au vu ces tarlouzes et de toutes ces nanas à PD qu’il y a. Apparemment Mario pense aussi comme moi, car lui aussi commence à s'emmerder. Après tout, il est en couple avec Alain et je ne le vois pas partir ce soir avec un inconnu,

laissant Alain rentrer seul cette nuit chez eux, car, ils habitent ensemble depuis pas mal d'années dans le Xe arrondissement de Paris. Même si Mario aime draguer ouvertement et que tout le milieu sait qu'il est en couple avec Alain, c'est un mec posé, discret et il n'est pas le genre à poser un lapin à Alain.

Mario boit le reste de son verre alors que le mien est vide. Il me prend ensuite par le bras droit et me dit : « On y va mon Loulou ! » Ouf ! Nous partons !

Fanny, qui nous a repérés, arrive avec son verre plein de pailles et nous dit : « Bah ! Alors les mecs, vous partez déjà ? » Mario lui répond d'une voix un peu hésitante, un peu cassée et blasée, car il commence à ressentir les effets de l'alcool : « On retourne au Bar voir quelques instants Alain Fanny, mais, on repasse tout à l'heure, promis ! » Je comprends par cette dernière remarque que Mario ment et que le Banana pour nous, cette nuit du moins, c'est bel et bien terminé. Bizarrement, même si je déteste ce bar, je sais qu'un jour j'y retournerai ; d'une part parce que Alain, Michel et Mario y vont de temps en temps et donc je les accompagne, et d'autre part parce que le Banana reste à ce jour le seul bar du quartier ouvert aussi tard, en attendant que le milieu parisien se développe un peu, mais pour les Halles, c'est foutu puisque le Marais prend de plus en plus d'importance. Malheureusement à Paris, excepté le Bar, le Quetzal, le QG, qui tous ferment de 2 heures à 4 heures du matin, car ils n'ont pas de licence de nuit, le Mic Man, un bar ou il n'y a que des vieux ou le Central, un autre bar de vieux à la clientèle un peu plus tolérante, mais que je n'aime pas trop, il n'y a pas grand-chose que j'aime. Il existe aussi une multitude de sex-clubs : le Keller, le Transfert ou l'Arène, le seul que j'aime des trois (et je dois en oublier quelques-uns...) ouvert aussi la nuit, mais qui ont des tarifs sont aussi loufoques que ceux que pratiquent le Banana (excepté le QG ou je sors vers 4 h pour essayer de titrer un coup). Paris n'est pas comme Londres, New York, Berlin, San Francisco ou il existe de vrais quartiers gays et, ou la vie nocturne est beaucoup plus animée d'après ce qu'ont pu me raconter certains amis ou certaines connaissances par exemple Manu, ami de Jacques. Je ne sais pas si j'aimerais habiter dans un tel environnement ou tout est gay. Jacques, qui est allé lui rendre visite en novembre dernier, m'a raconté qu'à Londres, les horaires des bars et boites de nuit ne sont pas les mêmes qu'à Paris. Les pubs ferment tous à 23

heures. Quant aux bars de nuit et aux boites à 3 heures et pour y entrer après 22 heures, il faut payer un droit d'entrée. Les sex-clubs ainsi que les films pornos sont interdits et les saunas n'ont pas de pièces intimes, car la sexualité, tel qu'elle existe à Paris, est inexistante. Ma Sœur Tati, qui a vécu à Londres il y a quelques années, m'avait déjà dit qu'à Londres les sorties nocturnes étaient très limitées et que pas mal de Pubs n'ouvraient que de 11 heures à 14 heure et ensuite de 17 heures jusqu'à 23 heures. L'une des rares boîtes de nuit gay ouvertes la nuit est le Heaven et je me souviens de ce poster du club que Manu avait si fièrement offert à Jacques. Personnellement, je préfère de loin mon Paris gay plus intime et moins ghetto, même si je serai curieux de voir un jour à quoi ressemble le milieu gay de Londres. Un autre souci me ferait fuir cette ville que Manu encense constamment : le prix des clopes. Elles sont 4 à 5 fois plus chères qu'en France. Ainsi un paquet de Marlboro coûte plus de 4 livres 50, plus de 50 francs alors qu'en France elles sont à moins de 20 francs. Je me demande comment font les mecs pour habiter un endroit aussi cher, même si Manu, qui travaille dans l'informatique en tant qu'analyste informatique, je crois, a un très bon salaire. De toute façon si je devais un jour aller faire un tour à Londres, je serais coincé par la langue. Malgré les efforts que j'ai faits depuis quelques années, et ce avec l'aide de Babou qui le parle couramment, je n'en parle pas un mot d'anglais même si pour la drague, les mots ne sont pas nécessaires.

Londres c’est un peu mon rêve et mon cauchemar. J'aimerais que Paris, avec ses avantages, puisse être un peu comme Londres sans ses inconvénients, que Paris soit un peu plus sûr pour nous, mais je suis conscient que cette possibilité, qui ne fait pas partie de notre culture, est inenvisageable aujourd’hui et même si, vivre cloîtré dans un ghetto ne me réjouis guère. Je tiens encore à cette normalité qui charme tant les étrangers que je peux rencontrer.

Curieux ce pays ou le ghetto est à son apogée et ou les gens se sentent, peut-être à tort, plus libre qu'à Paris alors qu'ils sont aussi privés de tous ces plaisirs que nous offre notre capitale, c'est-à-dire une sexualité libre dans des lieux sûrs, le choix de pouvoir sortir très tard dans la nuit sans être obligé de se retrouver dans un quartier vide et de rentrer chez soi seul alors qu'en ce moment même à Paris, les boites de nuit commencent à peine à ouvrir leurs portes. Il m'arrive parfois de rêver que j'habite Londres, capitale

dont je ne sais rien, à boire une pression sur une terrasse en attendant de faire de nouvelles rencontres. Quant à la sexualité, avec la libido que j'ai, et d'après ce que j'en sais, elle serait en berne la plupart du temps à cause des Anglais beaucoup trop distants.

Finalement, je me sens bien ici et la raison ayant raison prenant le devant, je ne me sens pas prêt pour une telle aventure. Peut-être qu'un jour ce jour viendra. Il faudra, pour préparer cette aventure, déjà commencer par travailler et gagner assez d'argent pour au moins me payer le trajet en, car, car en train Eurostar les prix sont s exorbitants que je n'y songe pas.

Pour le moment, je dois me concentrer sur le présent, penser à chercher un travail, penser à ceux qui font partie de ma vie et que j'aime : Babou, Jacques, Michel, Pascal, les deux Alain, Philippe Turc, Lolotte et tant d'autres et ce milieu, certes restreint, mais que j'aime tant, me libèrent chaque jour un peu plus à la seule condition qu'il reste tel qu'il et qu'il ne dégénère pas.

Alors que je pense à tout ça et que je suis loin de tout, j'en oublie presque Mario qui me dit d'un ton sec : « Allez mon Loulou, on se casse d'ici ; on retourne au Bar ! » Il ne dit rien d'autre. Ce silence étrange et soudain, lui qui est d'un naturel si joyeux, est significatif d'un mal-être intérieur qu’il a dû sentir soit par un regard ou une remarque déplacée, reste pour moi un mystère, parce qu’absorbé par mes pensées, je n'ai rien remarqué.

Je regarde une dernière fois l'ensemble du bar. Pascal est ailleurs, concentré sur son mix. La tarlouze super bien foutue, mais trop passive pour ma libido et qui dansait tout à l’heure avec moi, le fait cette fois-ci avec un autre mec, un type plutôt viril à première vue et que je n'avais pas vu depuis mon arrivée au Banana. Il doit être le seul, ici dans ce bar de tapettes, sans compter Mario et moi, qui a un semblant de masculinité. Sans ça, vraiment rien de très intéressant comparés aux beautés biens virtuels du Bar, mais, plus virils. C'est absolument sans regret que je quitte ce lieu de nazes en compagnie de Mario.

Nous sortons du bar et voilà que Fanny, remplie avec son verre dégueulasse de pailles, essaie de nous rattraper. Elle insiste à nouveau : « Vous ne partez pas les garçons j'espère ? » Je regarde Mario d'un air vraiment exaspéré et blasé alors que lui, encore une fois lui répète toujours aussi calmement :

« Non Fanny, t'inquiètes. Nous allons faire un petit tour au Bar et on revient dans quelques instants... » Fanny est si pétée que j'ai vraiment l'impression qu'elle n'a absolument pas compris ce que Mario vient de dire. Il est fort probable, étant donné son état d'ébriété, qu'elle ne saisit pas qu'il est peu probable que nous revenions, à moins bien entendu d'être accompagné d'Alain, ce qui a priori est hors de question, car le Bar ne fermera pas ses portes avant 5 ou 6 heures du mat. L'occasion de gonfler le chiffre d'affaires de son bar est trop importante pour cet établissement et sa patronne et des jours comme ceux-ci, il y en a qu'un par jours et par an.

Je me donne pour but d'être au Queen vers 6 heures du matin et plus au Bar, qui à mon avis, se videra peu à peu et je ne désespère pas de revoir Christophe. J'espère simplement, qu'à une heure aussi tardive, il n'aura pas encore dragué une tarlouze bien conne et bien foutue, quoique j'en doute sérieusement, mais le doute en j'aie en ce moment est persistant et me dérange. Ce mec devient à chaque instant qui passe, si idéal dans l'idée que je me fais d'un de la beauté d'un homme, je ne peux pas croire qu'il soit à cet instant à m'attendre et que sa priorité soi de me revoir et encore moins d'avoir un plan avec moi. Je ne sais pas pourquoi je suis aussi défaitiste. Peut-être est-ce parce que j'ai déjà vécu ce genre d'expérience foireuse. Je ne désespère pas tout en étant lucide bien entendu. Ce milieu gay m'a appris à déchanter avec une facilité déconcertante avec toutes les salopes en rut qui traînent au le Queen. Christophe n'est peut-être pas cet homme à attendre, à espérer… L'idée qu'il ne puisse plus être présent au Queen me rend vraiment malade.

Cette tendance à me sous-estimer, c'est un gros défaut que j'ai constamment. C'est peut-être pour cela que j'ai autant de mal à rencontrer un mec, à établir un semblant de stabilité si pathétique qui au fond ne m'intéresse qu'à moitié. Aurais-je perdu cette flamme si soudaine ressentie tout à l'heure au Bar ? Je n'en sais rien…

De temps à autre, je considère cette naïveté aberrante comme étant partie intégrante de ma propre personnalité, et ce alors que je suis loin de croire en l'au-delà tel que l'on m'a appris tout petit dans ce livre sacré qu'est la Bible. Pour moi cette croyance va bien plus loin de ce que ce livre raconte puisque l'univers est si vaste qu'il n'a plus de sens au-delà de notre système solaire actuel. Malgré mon pessimisme si soudain, je n'envisage pas de changer le

plan convenu cette nuit et c'est bien au Queen que je vais me rendre sous peu et ensuite j'aviserai.

Débarrassés de Fanny et enfin à l'extérieur, Mario et moi bravons un froid intense qui inonde cette nuit illuminée par les lumières de la ville. Nous passons devant la Dolce Vittà et nous arrivons au niveau du Bar. Pascal, le portier du Bar, est toujours à son poste à se frotter les mains pour se réchauffer un peu. C'est la seule distraction qu'il a pour ne pas mourir d'ennui. Son regard un peu hagard et épuisé en dit long sur son ennui et ce désir pressant qu'il a de rentrer chez lui pour se reposer au plus vite.

Il nous ouvre la porte et nous dit : « Ça va les Loulous ? » Mario lui répond par politesse « Oui Pascal et toi ? » Pascal lui répond, mais je n'entends pas ce qu'il veut nous dire tellement sa voix tremblote. Nous rentrons dans le Bar.

À l'intérieur, je suis surpris de constater qu'il y a toujours autant de monde et notre place est miraculeusement libre. Nous avons vraiment de la chance.

Alain arrive immédiatement et il nous dit : « Et bien les Loulous, vous en avez mis du temps au Banana ! » Il regarde sa montre et je regarde à mon tour la mienne, mais, je suis incapable suivre le mouvement des aiguilles et donc de connaître l'heure exacte. Ma vision est trouble et je vois trois, quatre ou cinq aiguilles sur le cadran. Cette sensation de ne pas maîtriser ses sens m'horripile, sans compter bien évidemment toutes ces pensées et débilités de mon esprit que je ne contrôle pas. Pour revenir à un semblant de réalité, je dois en urgence me rafraîchir le visage. Je dis donc à Mario : « Mario, je reviens de suite. Je vais aux chiottes me rafraîchir un peu, OK ? » Mario me répond : « Pas de problème Loulou, je t'attends. », Alors qu'Alain vient vers nous et d'une voix encore plus cassée et difficilement intelligible, épuisé aussi par cette longue nuit, nous dit : « Vous voulez quoi mes Loulou, comme d'hab ? » Je lui réponds tout simplement : « Oui STP mon Canard... » Je me dirige vers les chiottes.

En réalité, ce n'est pas que pour me rafraîchir que je veux aller aux chiottes, alors que je suis un peu cassé, mais aussi parce que j'ai une soudaine envie de sniffer poppers en toute tranquillité. Ma libido, à la vue de vrais garçons, différents du Banana, a fait s'éveiller mes sens et je commence à avoir une trique d'enfer. L'envie que j'ai de me vider, d'être à sec me ronge. Mon

Dieu, que mes perversions sont si tristes, si pathétiques et vulgaires !

Arrivé aux chiottes, je rentre à l'intérieur. Heureusement qu'il n'y a personne qui attend.

Ma première impression, c'est de constater qu'ils sont toujours aussi propres. Je me demande bien ou les mecs pissent et chient dans ce bar, à moins que pour cette dernière chose, ils aient prévu, ce que je n'ai pas fait avant de sortir, de faire un lavement. Cela m'aurait évité de me prendre la tête avec une misérable bouteille de plastique tout à l'heure dans mon fion.

Je sors ma fiole de poppers et je sniffe un bon coup. Hum ! Putain quel bonheur ce truc ! Vraiment ! Je kiffe un max ! J'ai vraiment envie de m'en prendre une très grosse, de baisser comme ce n'est pas possible et en même temps comme Alain nous épargne sa musique des années 80, passant un bon mix techno, je ressens une transe intérieure qui me fait un bien fou. Cette musique me plaît.

J'ai soudain une terrible envie pressante. Merde ! Je me défroque et je m'assois maladroitement sur la cuvette. Je pousse et rien ne sort. Je pousse encore et là, une poche de gaz qui avait dû rester bloquée dans mon pauvre ventre s'échappe ! J'attends encore un peu et enfin je me sens mieux. La seule chose que j'espère, c'est que ma grosse flatulence ne va pas sentir et heureusement que tout a été prévu dans ces toilettes si propres. Je prends le désodorisant et j'en abuse un peu trop. J'ai honte quand je suis dans une situation aussi conne et quand je pense au cul, mais je dois bien l'avouer, je suis en quelque sorte une salope parmi tant d'autres et j'espère ne pas le rester longtemps. Seule la rencontre de l'âme sœur, très peu probable dans ce milieu, pourrait me faire changer, quoi que, je ne suis guère différent de celui que j'étais lorsque je fréquentais les autres lieux de dragues extérieurs au milieu gay.

Je me relève tant bien que mal, car j'ai la tête qui tourne un peu. Je respire un bon coup et quand je me sens d'aplomb, après avoir ressenti une augmentation de ma température corporelle assez désagréable de quelques secondes, je me lève et je remonte mon pantalon. Brusquement, mon ventre commence encore une fois à gargouiller et l'envie de gerber ne tarde pas. Je me mets immédiatement à genou devant la cuvette des chiottes et je me force à vomir en rentrant très profondément mon index de la main

droite dans ma bouche et en frottant ma glotte pour stimuler l'évacuation. Ça marche ! Je gerbe toute la bière que j'ai bue au Banana et qui devait être infecte. La quantité, bien heureusement, n'est pas aussi impressionnante celui que j'ai fait auparavant dans ces mêmes chiottes. J'attends encore un peu, toujours à genoux et quand je sens que tout va bien, je me lève pour me préparer à sortir. Ma crainte, maintenant, c'est d'avoir une haleine à faire fuir un chacal.

Pour y remédier, je sors des toilettes en titubant un peu, je vais vers le petit lavabo et je me nettoie la bouche avec du savon liquide en prenant soin de bien la rincer pour ne pas garder ce goût si amer et pas bon du savon qui fait remonter certains acides de l'estomac. Je fais trois gargarismes et lorsque je suis prêt, je quitte l'esprit libre les toilettes.

À l'extérieur, je regarde autour de moi et je prends les escaliers pour rejoindre Mario en passant devant le bar. Parce que l'effet du poppers dure un peu plus longtemps, je jette quelques regards vicieux ici et là, matant surtout les mecs qui sont seuls et qui attendent aussi un plan. À cette heure-ci, il n'y en a pas mal.

Quand je les mattes, il se passe quelque chose de très étrange. C'est à croire que ma gueule ne passe pas chez eux, car, je me sens un peu comme si je n'existais pas. Peu de mecs osent me regarder et à nouveau je m'énerve qu'on cette manie les mecs à chercher à tout prix la perfection : c'est assez agaçant. Je me demande « Suis-je si laid que ça ? » Et voilà que je doute encore une fois quand je pense à Christophe qui m'a dragué tout à l'heure. Je me dis que ces mecs doivent avoir un problème et pas moi. J'espère en tout cas être encore potable à cette heure-ci et surtout ne pas pure de la gueule.

J'arrive devant les escaliers qui mènent vers le sous-sol. J'ai envie d'y faire un petit tour, histoire de voir ce qui se passe en cet instant, mais je suis si découragé par ces tronches déprimantes que j'abandonne l'idée de peur de me vautrer à nouveau, préférant rejoindre Mario. Je vais donc le rejoindre.

Mario est toujours à sa place, à reluquer ici et là les mecs présents dans le bar. Il est toujours aussi seul, sauf bien entendu quand Alain vient le voir pour discuter avec lui, ce qui n'est actuellement pas le cas, car Alain et Michel sont à nouveau débordés à servir des verres pour telles ou telles

pétasses qui sont entrées, comme par hasard, alors que j'étais aux toilettes. Pourtant il y a d'autres bars ouverts (Le Quetzal, le Central, etc.) enfin, c'est ce qu'il me semble, à moins que certains bars soient fermés, ce dont je doute.

Mario me tend un baron de bière. Je le regarde avec étonnement, car je m'attendais à avoir un verre de vodka citron. Mario, qui comprend immédiatement mon hésitation, me dit : « Tu sais mon loulou, la patronne s'est plaint de la descente trop rapide et suspecte des alcools, alors nous devons faire avec. C'est bien mieux que rien, n'est-ce pas mon Loulou ? » Je lui dis tout naturellement : « Mais, c'est parfait Mario, t'inquiètes, tu sais bien que je ne suis pas là que pour cela... » Bien entendu, je suis un peu déçu, car ça fait un peu trop de mélange tout cet alcool.

Une autre petite pensée me trotte dans ma petite cervelle. Quand je suis en quelque sorte une salope, profitant un peu comme certains mecs aussi présents ce soir, je me sens mal et curieusement en adéquation avec eux et c'est peut-être pour cela que j'ai eu droit à ces regards de merde de leurs parts. Cette idée même de passer pour ce que je ne suis pas en réalité me met mal à l'aise. Je ne me sens plus du tout aussi bien depuis mon retour du Banana et j'ai honte.

Je prends le baron, je trinque avec Mario et je bois un coup. J'avale exactement la quantité exacte ce que je viens de vomir il y a quelques minutes aux toilettes.

Soudain, je n'ai qu'une envie : de me casser immédiatement du Bar. Je demande naïvement à Mario : « Il est quelle heure STP ? » Alors que j'ai une montre et que je n'arrive pas à lire l'heure. Mario regarde sa montre digitale et il me répond : « Il est un peu plus de 4 heures du matin mon Loulou ! » Merde ! Il est vraiment encore tôt pour aller au Queen, et même si j'avais envie d'y aller, je n'y pourrais pas, car il est impossible de trouver le moindre taxi à cette heure-ci. Que vais-je faire ? Je n'ai pas envie de rester dans ce bar ou les mecs me font tous une gueule d'enfer. Je me vois bien aller QG pour faire une petite tournée aux backrooms. Au moins là-bas, avec tous ces rares actifs qui doivent chercher désespérément à se taper des mecs comme moi à force de tourner de droite à gauche d'un bar à l'autre, d'un sexe-club à l'autre et ne sachant pas ce qu'ils veulent, j'ai plus de chance de trouver ce plaisir qui me fait défaut au Bar. Donc, pour mettre à bien mon

plan et me casser du Bar sans passer pour un profiteur, je bois discrètement mon baron de bière à toute vitesse sans que Mario ne se doute de rien. Je suis tellement annihilé par tout ce que j'ai bu que je ne me rends même pas compte que je ne suis pas le seul mec présent dans ce bar et que mon acte attire l'attention d'un mec qui se met à rire et qui visiblement cherche à me draguer ; mais pour lui, c'est bien trop tard et de plus, il n'est pas terrible.

Mon verre vide, je le pose sur le bar et je dis à Mario : « Écoute Mario, il est un peu tard et je suis réellement crevé. Je ne vais pas tarder à rentrer chez moi si tu veux, OK ? » Mario, qui n'a pas dû voir le temps passer, me répond : « Mais Loulou ? Comment tu vas rentrer chez toi ? » Je lui dis donc : « Et bien en taxi…enfin si j'en trouve un et sinon en métro puisqu'ils sont ouverts toute la nuit ! »

Alain qui est tout proche et qui a entendu notre conversation me dit : « Et bien mon Loulou, bonne chance si tu trouves un taxi ; tu vas avoir un mal de chien à en dénicher un à cette heure-ci ! » « Pas grave. » Lui dis-je : « Je saurai être patient, et au pire, il y a le métro ou la marche et ça me fera du bien. Tu sais, je l'ai déjà fait à plusieurs reprises Alain... »

Je vais voir Alain et je lui dis, pressé par le temps qui passe : « Bon Alain, je m'excuse, mais j'y vais ! Bonne année encore une fois et encore mille mercis pour tout ce que tu as fait pour moi ce soir ! » Je lui fais la bise et j'ignore Michel, trop occupé à servir un client ; et de toute façon, je suppose que Michel doit s'en foutre un peu que je parte ou non. Alain me répond : « De rien mon Loulou, à nouveau je te souhaite une excellente année 1995 Loulou. Passe une excellente fin de nuit et fait attention à toi, OK ? » Je vais ensuite voir Mario et je lui dis exactement la même chose tout en lui faisant la bise. Lui aussi me dit de faire attention en rentrant et il me demande : « Quand est-ce que tu penses repasse au Bar ? » Je lui réponds : « Euh ? Écoute, je ne sais pas. Lundi prochain probablement, mais sûrement pas demain, car je ne pense pas avoir toutes mes facultés pour sortir si tu vois ce que je veux dire…. » Alain vient à nouveau vers moi et il me dit avec une voix très douce : « Et bien mon Loulou, il y en a qui en ont de la chance ! Moi dès demain je dois être à nouveau au bar des 17 heures... »

Je vérifie que mon aviateur est bien fermé pour ne pas attraper froid et je me dirige vers la porte de sortie que Pascal ouvre. Je sors et je fais un dernier signe d'au revoir avec ma main droite. Une fois à l'extérieur, Pascal

me dit : « Bonne nuit, mon Loulou et à bientôt ! » Je lui réponds avec une voix un peu tremblante, hésitante tellement je caille : « Toi aussi Pascal, à bientôt ! »

Je me casse et je prends la rue à droite. Je titube, je vois flou et je me dis que jamais je n'aurais dû boire aussi vite ce baron de bière. Je respire un grand coup et je me sens un peu mieux. Je recommence. Ensuite, je prends mon portefeuille pour voir combien de sous il me reste. C'est affreux, je n'arrive pas à distinguer les billets, mais je suis assez lucide pour comprendre que j’en ai assez pour aller faire un petit tour au QG et ensuite au Queen. À mon humble avis, je n'ai pas dû dépenser beaucoup d'argent ce soir avec toutes ces invitations auxquelles j'ai eu droit et c'est rassurant, car, maintenant, je ne peux plus compter sur ces invitations. Les barmans du QG sont de véritables radins et quant au Queen, c'est carrément impensable sauf si je croise la Chose au vestiaire.

Je traverse les petites rues des Halles et je constate que l'ambiance nocturne est d'enfer. Des nanas et des mecs qui s'amusent et qui sont torchés comme moi sont finalement heureux de vivre. Je ne peux que leur souhaiter à tous une excellente année et une vie heureuse quand je les regarde, mais, aussi m'empêcher d'être triste parce qu’aux moins ces personnes ont des amis. Moi, je suis seul dans ces rues de Paris, seul au monde et je n'ai personne en qui compter en cet instant. Seul ce ciel nocturne, qui ne laisse plus entrevoir les étoiles, car éclairés par ces merveilleux lampadaires anciens de Paris qui rayonne et font de cette capitale cette Ville lumière que j'aime tant, me sauve du malaise contant dans lequel je me trouve.

J'arrive à hauteur du boulevard Sébastopol ou j'aperçois une file d'attente impressionnante de personnes qui attendent un taxi en vain. Le boulevard est assez chargé et les rares taxis que je croise sont tous occupés et se dirigent, pour la plupart, vers la rue de Rivoli. Peut-être qu'ils vont au Queen, à la Scala, cette boite d'hétéros qui se trouve rue de Rivoli et qui a l'air de surgir d'un autre âge, ou bien dans une des nombreuses boites de nuit branchées du Triangle d'Or. Qu'importe, mon but c'est le QG et je ne vais pas tarder à arriver.

Pendant que je traverse le boulevard, je croise quelques mecs de banlieue qui bouffent des kebabs. L'odeur de leurs sandwichs est à vomir. Ces mecs sont aussi surexcités, éméchés et je pense comprendre pourquoi. J’imagine,

qu'à la recherche d'un plan drague ou d'une soirée pour s'amuser tout simplement, ils ont dû se fait refouler d’un bar ou d'une boîte branchés, car pour ces individus, c'est assez souvent le cas à moins de montrer au portier ou au physionomiste une très belle Carte bleue Premier.

J’évite de croiser leurs regards qui me semblent un peu violents et suspects. Ces mecs sont pour la plupart très susceptibles et surtout en grandes majorités homophobes. Avec le look que j'ai, il faudrait vraiment être aveugle pour ne pas voir que je suis PD et eux, ils savent les reconnaître (et pourtant je ne suis pas habillé comme une folle).

Le boulevard traversé, je ne me sens pas pourtant rassuré quand j'entends au loin un connard de cette espèce crier tout fort : « … Ouais ces sales tapettes de PD de ta race… » Et je ne sais plus quoi encore comme insanités débiles dont ils sont si coutumier tellement ils manquent de culture et de tolérance (en somme, comme de plus en plus de PD dans le milieu...). Donc je me presse et j’accélère la marche pour me rendre rue Simon Lefranc, la rue du QG.

Je ne sais pas si c'est l'alcool ou la fatigue qui me fait ça, mais je commence à flipper un peu lorsque je passe à côté du Centre Georges Pompidou. En effet, cet endroit est sombre, déprimant, terriblement crade et il pue la pisse et la merde. Abandonné depuis peut-être sa construction du centre, ce lieu est idéal pour se faire dépouiller.

J'arrive au feu rouge de la rue du Renard. Le feu est au vert. Qu'importe, comme il n'y a pas de voitures au loin, je la traverse et j'atteins, après quelques dizaines de mètres, enfin la rue Simon Lefranc. Je suis rassuré et là, je rentre dans un monde plus sûr.

Devant l'entrée du QG je respire un bon coup et je sonne. J'attends un peu et personne n'ouvre cette porte bien discrète qui mène au bar. Je sonne à nouveau et là un mec m'ouvre la porte et me dit tout simplement avec une voix virile : « Salut ! » Je lui réponds comme il l'a fait avec moi en ajoutant une petite politesse : « Salut et bonne année 1995. » Le mec ne se donne même pas la peine de me répondre. Bref ! À part le Bar et éventuellement le Quetzal, de moins en moins pour ce dernier, les barmans des bars et autres établissements gays de Paris ne sont pas très aimables. Pour beaucoup d'entre eux, ce sont de véritables cons habitués, voire formatés par ce genre

de comportement guindé et abrupt. C'est peut-être une marque de fabrique chez eux, une façon naturelle de se foutre d'une clientèle qui est à l'origine de leur misérable salaire de merde. J'ai beau me dire que je suis habitué à ces êtres étranges et pourtant je ne supporte pas d'être traité de la sorte.

Je me dirige vers le bar qui a la particularité de comporter des barreaux, un peu comme dans une prison. Évidemment, il se veut être un bar SM, ce qu'il n'est pas en réalité. Ces barreaux permettent aussi de se démarquer des autres établissements même si l'effet n'est pas au rendez-vous. En revanche la musique est superbe et je me demande bien ou ce bar trouve ces mixes qui sont même meilleurs que ceux que diffusent ces misérables DJ du Queen ou de toute autres boîte de Paris, de France ou de Navarre et qui se la pètent avec leurs platines à la con.

Ouvert depuis seulement quelques minutes, il n'y a pas grand monde et le calme fou y règne. Même le mix qui passe n'est pas fort et à vrai dire, c'est très agréable de sentir enfin un peu de silence.

Je donne au barman mon aviateur pour qu'il le range dans le vestiaire gratuit et en échange il me donne un ticket numéroté que je prends soin de bien cacher dans la petite poche de mon jeans réservé aux briquets. Je n'ai pas envie de perdre ce ticket, car si cela devait être le cas, je devrais attendre la fermeture du bar pour récupérer mon aviateur et donc rater mon rendez-vous au Queen ou j'espère revoir Christophe, car je ne cesse, depuis mon départ du Bar, de penser à lui.

Le barman, toujours avec sa voix virile et froide, me demande ce que je veux boire. Je lui dis : « Une pression STP. »

Le mec prend un demi-baron de 25 cl et me sert la bière en question. Il me dit alors, toujours avec sa voix virile, mais d'une froideur exaspérante : « Ça fera 21 francs STP ! » Je sors un billet de 50 francs que je donne au type. Il encaisse la boisson et il me rend la monnaie. Total : 18 francs pour une misérable bière, mais c'est le prix habituel que pratique ce bar. Bien entendu, avec ce prix aberrant, je ne lui laisse pas le moindre pourboire et il a l'air de s'en foutre un max.

Pendant que je bois une petite gorgée et que je ne saisis pas que malgré cette petite gorgée, mon foie ne va pas tarder à exploser tellement je suis

alcoolisé, je pense au destin de ce barman et de ses congénères et comment ils en viennent à travailler dans ce genre de bar à la con. Payé comme des merdes, c'est-à-dire au SMIC, et alors qu'ils travaillent de nuit, je peux comprendre parfois le mépris qu'ils doivent avoir envers nous, mais rien ne les oblige à travailler dans ce genre d'endroit. Les possibilités d'avoir un autre travail aussi mal payé sont si nombreuses et plus commodes : caissiers, manutention et j'en passe, bref tout ce que je n'aime pas! Et en ce qui le concerne. Quand je regarde ce barman plutôt beau gosse, cheveux courts sombres, yeux clairs et super bien foutu, je trouve dommage qu'il en soit là à me servir alors que d'autres perspectives me semblent plus appropriées pour lui. Par exemple, il pourrait faire du porno avec Cadinot. Bon ! Je sais ce n'est pas argument pertinent, mais au vu de l'intellect du type…Ou bien faire dans le mannequinat, mais là, c'est assez difficile, car il faut coucher une bonne dizaine de fois avec de gros porcs avant d'obtenir le moindre défilé et une bonne centaine de fois pour éventuellement apparaître dans un magazine, en page intérieur bien entendu, qui ne soit pas un magazine porno gay. Pour apparaître en couverture, là c'est un peu plus compliqué : il faut coucher avec la Terre entière ! D'où l'intérêt du porno pour ce mec qui a vraiment le look pour ça. Moi-même j'ai eu droit à quelques propositions de la part de de certaines maisons de production très connue pour faire ce genre de film. C'était après avoir rencontré Olivier au Bar. Il avait un soir, au Queen, reçu une proposition similaire de la part de Cadinot et avait même fait quelques séances de photos de branlettes qui s'étaient soldées par un échec, car Olivier n'arrivait même pas à bander. Ce n'était pas son truc. Quant à moi, j'avais refusé aussi un tel travail, non pas parce que je n'aime pas le sexe, mais parce que je suis pudique et pas doué pour ce genre de boulot, boulot qui est en quelque sorte une forme déguisée d'exploitation du corps humain même si c'est bien payé. Je ne voulais pas non plus laisser à la postérité du vice, les images d'ébats sexuels personnels avec tel ou tel mec, aussi beaux soient-ils.

Parmi les mecs présents au QG, il n'y en a pas un seul de potable. C'est consternant. Pas mal d'entre eux sont certes bien foutus, mais ce look de clone de plus en plus visible dans le milieu me fait fuir. De toute façon, je suis bien trop jeune pour eux et je ne les intéresse sûrement pas, car sinon j'aurais attiré leurs attentions en entrant.

La sonnette sonne à nouveau. Le barman se précipite en courant vers la

porte et l’ouvre.

Un groupe de mecs plus intéressants arrive. Ils sont quatre et surtout, chose agréable, naturels et ne ressemblant pas à de clones du milieu. Ce sont de vrais mecs et l'un, plus particulièrement, attire immédiatement mon attention.

C'est un type viril, bien proportionné, dans la trentaine, avec une légère moustache et habillé convenablement, c'est-à-dire sans chichis où ces autres vêtements hors de prix que l'on trouve de plus en plus dans certaines boutiques gays du Marais dédié à la mode pétasse. Il porte sur lui un cuir aviateur noir ou sombre (j’ai du mal à distinguer les couleurs, car le bar est assez sombre), un jeans bleu similaire aux miens et qui laisse entrevoir un très bel attirail entre ses jambes. Ce mec m'excite immédiatement.

Nos regards se croisent et j'ai droit à un joli petit sourire de sa part. Quant aux autres, ils sont complètement pétés et semblent pressés de se vider les couilles.

Arrivés au bar, je leur laisse la place pour qu'ils commandent. Je me dirige vers le flipper d'où je peux apercevoir, d'un autre point de vue plus intéressant, le mec qui m'intéresse tant. Je l'examine minutieusement alors qu'il est de dos. Ses potes font un boucan d'enfer, déposent, pour certains d'entre eux, leurs vêtements au vestiaire et commandent des bières. Quand le mec qui m'intéresse retire son pull, je tombe à la renverse quand je vois les pectoraux à faire pâlir n'importe quelle pétasse clonée du milieu. Ajouté à cela de belles jambes et un beau cul bien musclés et donc bien en chair, je craque et en même temps, je me sens subitement en position d'infériorité. Je me dis que ce mec n'est pas fait pour moi, même pas en rêve, car je suis loin d'être physiquement à son niveau et je crains que je ne sois qu'un mec parmi tant d'autres et que par politesse, se sachant constamment dragué et réclamé, il a souri instinctivement pour se montrer poli et ne pas être cassant. C'est très frustrant. Quand je me regarde, je me demande comment ils font pour avoir de tel corps. Surtout que le sien est bel et bien 100% naturel. On remarque chez lui l'absence de prise évidente de substances gonflantes légales ou pas, qui font apparaître les muscles si naturellement et facilement reconnaissables. Ces substances sont actuellement de plus en plus prisées des PD qui sont prêts à tout essayer pour plaire, allant quotidiennement en salle de sport, se musclant le haut du corps en oubliant

le reste. Je repense alors à Olivier. Pourquoi ? Puisqu'il ne m'a plus donné de ses nouvelles depuis un très longtemps et je n'en attends plus. Je repense à ce vice qu'il avait à se muscler très bien le haut du corps, mais oubliait de le faire pour son fessier et ses jambes. Il en résultait une certaine frustration que lui donnait ce corps, cette apparence ce matin-là, quand je l'avais amené chez Babou, après avoir passé une nuit foireuse chez Anicet qui nous avait foutu en pleine nuit à la porte. Olivier, ce soir-là, était censé être le mec d'Anicet alors qu'il me draguait ouvertement et me faisait des câlins dans le même lit d'Anicet qui assistait impuissant à la scène, le mettant très en colère. Ce matin-là, chez Babou, après que ce dernier eût quitté son appartement pour aller travailler, avait été très mal à l'aise quand je me suis mis nu et qu'il a remarqué mes jambes et mon fessier musclé à force de faire du VTT. Il s'était senti, sans me le dire, terriblement blessé et offensé par son ego de ne pas avoir le même bas du corps que moi alors qu'il avait un torse à faire rêver et que j'aurais bien voulu avoir. Personnellement, je me foutais un peu de son physique, car ce qui me plaisait aussi chez Olivier, c'était sa gentillesse, sa virilité, la beauté de ses yeux, son visage d'ange, mais en même temps très sérieux. Il était très beau. Pour moi, son corps, bien que très bien, était secondaire. Ce matin-là, Olivier me demandait sans arrêt comment je faisais pour avoir des jambes aussi bien proportionnées, de belles fesses musclées et je ne savais pas quoi lui répondre tellement je trouvais que la question n’était pas la bienvenue. Aujourd'hui, avec recul, je me demande si son silence lâche n'est pas dû en partie à cette frustration qu'il n'a pas su gérer avec moi et je regrette que cette histoire avec lui n'ait pu avoir lieu tout ça à cause de quelques éléments physiques bien peu important à mes yeux.

J'essaie d'oublier cette frustration stupide, d'être le plus naturel au monde, et ce alors que ce très beau mec me regarde de temps en temps avec une certaine insistance qui me complais. Je l'intéresse peut-être ? Pas facile à deviner, car je suis toujours sous l'emprise de l'alcool et que tout cet environnement trompe mes sens à cause de tout ce que j'ai bu jusqu'à présent.

J'observe, je regarde, mais je ne chasse pas. J’ai aussi en tête toujours cette obsession permanente à propos de Christophe. Je ne sais trop plus ou me donner de la tête. Je suis perdu et un peu déprimé dans ce bar sombre, bar de désespoir qui passe en ce moment un morceau de transe si puissante que

j'en ai la chair de poule.

Pour oublier ce sentiment d'abandon et de désespoir, j'aimerai bien pendre quelque chose pour tout oublier comme un petit exta qui lui aurait la capacité de gommer en quelques instants toute cette tristesse qui m'envahit, pour oublier tous les malheurs de cette vie que je n'ai pas voulue, que j'aime et que je déteste en même temps. Étrange paradoxe. Mais ou en trouver ? Sûrement pas dans ce bar, où je ne connais personne chaque fois que j'y vais. D'ailleurs, je n'ai jamais croisé la moindre connaissance depuis que je le fréquente. C'est à croire que les mecs qui viennent ici n'habitent pas à Paris et sont de passage. Ils doivent être hors milieu, habiter peut-être en province ou bien à l'étranger, je n'en sais strictement rien.

Leurs bières commandées, les mecs se dirigent vers l'escalier qui mène vers le sous-sol ou se trouvent les backrooms.

À nouveau, la sonnerie sonne et cette fois-ci une lumière jaune clignotante indique l'arrivée de nouveaux clients. Le barman, qui ne dit jamais le moindre mot et qui avait dû oublier de mettre en place ce dispositif discret pour l'arrivée de nouveaux clients afin de ne pas gêner le voisinage, court immédiatement pour ouvrir la porte. Peu à peu, la clientèle s'installe dans ce bar très connu des initiés.

Un mec d'une quarantaine d'années et pas terrible entre. Il fait un peu vieux jeu, car il est habillé en costume cravate et doit sortir d'une soirée qu'il a dû passer avec des amis dans un apparentement et qu'il a peut-être besoin, lui aussi, de se vider un peu, d'avoir ce premier plan en 1995, plan que l'on n'oublie jamais, en tout cas en ce qui me concerne, car je pourrais tous le citer.

Ce que j'aime particulièrement au QG, c'est qu'il n'y a pas de discrimination à l'entrée et cela permet de faire des rencontres parfois insolites, même si ces dernières sont rares. Dans ce bar tout le monde peut entrer sans le moindre dress-code stupide comme le fait le Queen, à la seule unique condition de ne pas être défoncé par une drogue. En même temps, cette tolérance peut être pénible, car pour voir de beaux mecs arriver, il faut souvent attendre de longs moments ou une heure plus tardive pour les voir venir. En revanche, je déteste la façon dont les backrooms au sous-sol sont faites. Dans ces cabines qui ne sont pas nombreuses, elles n'ont pas de

portes. Il faut avoir envie de baisser comme un malade et être sacrément en manque pour supporter le regard des autres mecs lorsqu'on a un plan avec un mec dans l'une de ces cabines. Toute personne peut être témoin des ébats sexuels en cours dans l'une d'entre-elle et ce même si l'obscurité est bien plus fortes que dans d'autres bars du même genre par exemple l'Arène qui lui possède des cabines avec des portes. Se savoir être le témoin privilégie, excitants au passage, me pose quelques problèmes d'intimité. En ce qui me concerne, je n'ai jamais le moindre plan dans ce bar et je me suis toujours démerdé pour trouver un mec prêt à me ramener chez lui, car personnellement je ne peux pas recevoir. Cela peut devenir très pénible lorsque je rencontre un mec qui a le même problème que moi, surtout quand il s'agit d'un mec de mon âge et que de devoir aller à l'Arène n'aurait pas de sens à cette heure-ci, car ce dernier bar ferme vers six heures du matin.

Le mec en costard cravate dépose son manteau au vestiaire et commande un gin-tonic et c'est plutôt inhabituel dans ce bar qui ne sert pratiquement que de la bière de mauvaise facture.

Le barman, toujours aussi froid et stoïque, lui dit : « Ça fera 45 francs SVP. » Le SVP me fait légèrement marrer, car c'est assez rare d'entendre un barman payé des clopinettes vouvoyer un client dans un bar gay. Le tutoiement étant de manière générale de rigueur dans le milieu. Ce barman ne doit pas bien connaître les us et coutumes du Marais et je suppose il a dû être embauché il y a peu de temps, car je ne l'avais jamais vu auparavant. Le QG a en effet cette particularité d'avoir un taux de roulement du personnel très fort et cela en dit long sur les conditions déplorables de travail que ces pauvres mecs doivent subir, pressions de la part du patron qui à ce jour reste un mystère et dont je sais seulement qu'il surveille en temps réel, le chiffre d'affaires de la caisse via un réseau qu'il s'est fait installer. Je me dis aussi qu'il y doit y avoir aussi une caméra cachée quelque part dans le bar sans que nous le sachions.

La sonnette ne sonne plus, mais l'arrivée de nouveaux clients est à nouveau annoncée par la lampe qui clignote. Le barman, qui est seul ce soir, se précipite pour aller ouvrir la porte et le bar se remplit peu à peu.

Quand le barman ouvre la porte, je peux voir ce qui se passe vaguement à l'extérieur. Je distingue deux ou trois mecs qui n'ont pas l'air d'être vraiment

gays. Le barman leur dit : « Désolé, ici c'est un club privé ! » Il referme la porte et il nous dit d'une voix monocorde et indifférente : « Ah ! Ces hétéros… » Et retourne derrière son bar, augmente le son du mix, se sert un verre de coca et attend comme un con la venue d'autres clients.

Le mec en costard cravate viens vers moi. Il me souhaite une bonne année. Je lui en souhaite une aussi et je trinque avec lui, sans aucune arrière-pensée bien entendu et s'en m'étendre plus amplement. Il n'ose pas m'adresser la parole, car peut-être est-il intimidé par ma froideur et de toute façon, il est clair que nous sommes beaucoup trop différents l'un et l'autre pour entreprendre la moindre discussion. C'est pour cette raison qu'il n'insiste pas et il retourne au bar avec son gin-tonic pour le boire seul. Là subitement, je me sens vraiment con d'être aussi indifférent avec un homme qui peut-être ne cherchait qu'à discuter, même si j'en doute.

L'envie soudaine d'aller pisser me prend par surprise.

Je me dirige vers les escaliers qui vont vers les backrooms, car c’est au sous-sol que se trouvent les chiottes. Je les descends et ils sont bien trop sombres. Je fais attention de ne pas tomber.

Une fois au sous-sol, je constate que les toilettes sont toutes occupées. Encore une fois, et c'est assez coutumier au QG, certaines personnes occupent ces chiottes et s'en servent comme d'une backrooms. Je peux les comprendre quand on sait comment sont faites les cabines de ce bar, mais c’est assez pénible, car j'ai du mal à me retenir étant donné la quantité impressionnante de bière et d'alcool que j'ai avalé depuis hier soir, et ce malgré des allers retours assez fréquents aux toilettes au Quetzal et au Bar. Pour soulager ma vessie, je n'ai d'autre choix que de pisser dans 1’évier qui se trouve au fond des toilettes (ce que pas mal de mecs font aussi). L'endroit est assez crade et l'odeur de l'urine accumulée depuis hier soir, car ce grand évier en granite sombre n'a pas dû être désinfecté depuis la fermeture du QG entre deux et quatre heures du matin, heure de fermeture du bar. C'est à croire que l'eau de javel est un luxe pour ce bar. Je me défroque, je sors mon pénis qui réclame une vidange urgente et je me soulage en pissant dans cet évier en tentant de ne pas en mettre partout. Hum ! C’est bon et ça me fait un bien fou... Encore quelques minutes de plus à attendre et je n'aurais pas pu résister ; il s’en est fallu de peu pour que je pisse sur moi ce qui aurait été un peu gênant.

Soulagé de cet appel de la nature, je décide de rester dans le sous-sol et je me dirige vers les backrooms pour y jeter un petit coup d’œil bien vicieux.

En face des cabines sans porte, il y a un type assis qui fume une clope et qui attend, au petit bonheur la chance, de tomber sur un mec qui voudra bien de lui soit pour le pomper, soit pour se faire prendre ou bien le prendre, cette dernière pratique se faisant de plus en plus rare de nos jours, car, trouver des actifs est de plus en plus rare aujourd'hui (et c'est aussi une autre raison pour laquelle je rencontre que très rarement des mecs dans ce bar...)

Le sous-sol est vraiment trop sombre. Il me faut plusieurs minutes pour que ma vue s'habitue à cette obscurité et que je constate dans les backrooms, à peine quelques silhouettes indistinctes où dans l'une d'entre elles il y a actuellement une partouze avec trois mecs. L'endroit pue aussi effroyablement le vrai poppers anglais et cette odeur me fait tourner un peu la tête.

Je m'adosse contre une autre backroom voisine vide et pour me sentir un peu mieux. Je prends ma fiole de poppers et je sniffe un bon coup. Je ferme les yeux et j'écoute la musique qui m'emporte.

Des mecs commencent à arriver. C'est à peine si j'arrive à distinguer leurs visages, car le poppers a rendu ma vision trouble et incertaine et a assombri la perspective des lieux. J'ai besoin de quelques minutes avant de me ressaisir et de m'habituer à l'ambiance de cet endroit bien étrange pour le commun des mortels.

Quand je reprends mes esprits, je remarque, dans la backroom qui se trouve en face de moi, un mec plutôt pas mal. Je me lève et je fais semblant d'aller vers les chiottes pour mieux le distinguer avec le peu de lumière qu'il a et voir si cette personne peut me convenir. Je voudrais voir aussi s'il me suit tout en priant que des intrus bien trop curieux et vicieux ne se tape l’incruste et vienne troubler le plan que j'aie en vue. Je ne supporte pas en effet les voyeurs et ça me fait immédiatement débander, rendant caduc le plan que j'envisage. C'est vraiment chiant ces backrooms sans portes.

En me retournant, j'aperçois ce mec qui sort sa tête pour savoir si je suis parti ou pas. Je pense alors « C'est bon signe ! Je l'intéresse ! »

Miraculeusement, il n'y personne dans le couloir du sous-sol et la plupart des mecs qui sont descendus auparavant sont ou tous remontés au bar, pour faire par exemple une partie de flipper, ou bien en train de participer à cette partouze qui a beaucoup de succès et que la promiscuité des lieux ne gêne guère. C'est l'occasion idéale pour rejoindre le type dans cette cabine qui m'attend.

Je vais vers lui et je rentre dans cette minuscule cabine. En cet instant, il ne me vient pas à l'idée de penser à Christophe. Seul compte pour moi ce besoin irrépressible de soulager une envie bien trop forte, une libido prête à exploser. À l'intérieur, distinguant mal la personne, mais étant sûr d'avoir avec moi un mec bien comme il faut, je lui dis d'une voix basse et discrète : « Salut, ça va ? » Le mec ne répond pas. Il me pousse soudainement contre ce mur construit en pierre de taille brute et il me force à me mettre à genou pendant qu'il baisse sont jeans sombre qui laisse entrevoir un slip blanc impeccable, et derrière ce slip, l'objet de mes désirs dont l'engin est de taille plus que convenable. Je baisse en même temps partiellement mon pantalon et mon slip et je regarde son gros dard alors que je bande comme un malade et que je prends ma fiole de poppers pour stimuler encore plus longuement ce moment savoureux. Le mec porte un cookring, ce qui gonfle son sexe d'une épaisseur bien plus grosse que d'habitude. Lui aussi bande dur et son sexe sens bon, ce qui est bon signe, car cela veut dire qu'il se lave fréquemment. Quand je suis avec un mec qui pue de la bite pour moi, c'est un non catégorique et je me casse immédiatement.

Je commence à lécher doucement et légèrement sa verge en montant ma langue peu à peu sur son gland. Le mec commence à gémir. Je me lève et lui roule une grosse pelle, histoire de mieux entrevoir son visage. Le mec sort à son tour une fiole de poppers et il sniffe un bon coup. Il m'en propose et je n'hésite pas un instant. Je prends sa fiole et j'en sniffe à mon tour. C'est du vrai, pas de l'anglais, mais encore mieux, du hollandais, celui que l'on ne trouve plus en France depuis des années et dont les effets sont plus longs et plus existants, qui ne brûle pas les narines ou font attraper une quinte de toux étouffante. Je sniffe un long moment tout regardant devant moi afin de voir si d'éventuels intrus auraient l'idée de nous rejoindre. C'est ma plus grande crainte quand j'ai un rare plan cul au QG. Je lui rends la fiole de poppers et je commence à planer. Putain ! Je suis aux anges et mes sens sont décuplés. Je sens augmenter ma libido ce qui a pour conséquence que

je me baisse immédiatement et que je commence, comme une vraie salope, à pomper à fond et goulûment ce sexe si raide et dont je sens qu'il ne va pas tarder à jouir si j'insiste un peu trop, car sa bite mouille beaucoup trop. J'ai même envie qu'il crache son venin dans ma bouche, et ce malgré les risques que j'en cour. Le plaisir que je ressens est extrême et me fait perdre toute notion de réalité.

Pris à temps par des remords, parce que je pense aux horreurs du SIDA et à la terrible souffrance que vit mon pauvre Mimi, je me ressaisis et j'oblige le mec à calmer ses ardeurs alors que ce dernier, complètement excité, n'arrête pas de sniffer du poppers. J'abandonne cette envie suicidaire et pourtant si forte, de me faire cracher dans la bouche ; ce serait irresponsable et je m'en veux d'avoir ce genre de pensés stupides.

Il me propose d'en prendre à nouveau je ne dis pas non. Lorsque je sniffe son essence si forte, ma libido prend repart à nouveau à la vitesse de l'éclair et j'ai très envie non seulement de le sucer à fond, mais aussi de me faire prendre tellement je suis rongé par mes sens. Mais le faire dans ce lieu, je ne peux pas. Je bloque. J'aimerai tellement qu'il me propose de m'emmener chez lui, mais connaissant cet endroit, je sais que c'est peine perdue. Le mec est là uniquement pour tirer son coup, se vider les couilles pour le Nouvel An et se casser. Un plan cul avec lui dans un bon lit confortable chez lui, ce n'est pas ce qu'il recherche. Il n'est pas là non plus pour chercher un peu de câlins, un peu d'amour dans l'acte, chose qui avec ce plan cul rendrait l'expérience sexuelle beaucoup plus existante. Dommage... Je repense alors à Christophe qui doit être au Queen en ce moment alors que j'ai sa bite dans ma bouche et que le mec n'arrête pas de faire des allers et retours...

Le mec, étant visiblement pressé de se vider les burnes, me relève, baisse mon pantalon jusqu'aux chevilles, me retourne et me dit d'une voix douce, mais vicieuse et virile : « Je vais te prendre sale chienne ! » J'aime ce genre de poésie dans ces ambiances glauques qui m'excite à mort.

Il mouille sa queue illico presto pour mieux la lubrifier avec sa salive et sans même se servir de gel, mais d'une simple capote et se prépare à me prendre. Je me cambre et là, misère ! M'attendant à recevoir ce don du ciel, j'aperçois à côté de moi un mec qui nous mate et qui se branle en même temps. Spontanément, je me sens espionné et con. Je dis tout fort : « Merde ! » Et je me lève. Je remonte mon pantalon et tout en regardant cet intrus qui se

branle et je lui dis : « Dégage STP ! Tu ne vois pas que tu nous déranges ! » Le mec ne bronche même pas, ne dit pas un mot et encore pire, il reste ancré sur place à se branler tout en souriant comme un imbécile. Il essaie ensuite de me toucher le cul et je le repousse sèchement.

Baiser dans ces conditions me fait immédiatement débander et je demande au type qui est avec moi : « Écoute ? Tu n'aurais pas un autre endroit plus discret ? » Le mec, bien trop excité, ne répond pas et fait comme s'il n'avait rien entendu. Il prend à nouveau sa fiole de poppers et sniffe encore et encore beaucoup trop de son produit. Je me dis qu'à force de sniffer comme un malade, il va finir par avoir une syncope.

Ne voulant pas être au centre de l'attention du public, je décide d'abandonner ce plan. Dépitée, je sors de la backroom dégoûte par ce plan foireux. C'est à cet instant que je pense à ma bière que j'ai laissée au bar du rez-de-chaussée.

Je cours vers les escaliers pour les monter rapidement, laissant dans la cabine ces deux types qui ont l'air de s'en foutre un peu de me voir partir.

Arrivé au bar, je suis terriblement frustré. Je me dirige vers le flipper et j'aperçois ma bière à moitié vide que j'avais laissée sur place avant de descendre. Je la prends et je bois une gorgée.

Dans le bar, il y a un monde fou et c'est un miracle que ma bière n'a pas disparu, ait été volée ou pire, ramassé par le barman. Des mecs me regardent et ils se demandent d'où je suis sorti.

Cette fois-ci je prends mon verre et je vais à nouveau vers les escaliers qui mènent au sous-sol. Je les descends.

Arrivé dans ce couloir sombre, je m'aperçois qu'il y a une dizaine de types qui attendent assis contre cette longue rangée sur une sorte d'étagère bricolée de bois noir et crade. La peinture se décolle de temps en temps, car elle est trop ancienne. Ils font office de bancs de fortune, fixés et adossés contre le mur en face des backrooms. Je fais un petit tour des lieux et je constate qu'elles sont dorénavant toutes occupées par des mecs qui baisent. En m'approchant de la backroom que j'aie quittée il y a quelques minutes, j'aperçois le mec qui voulait baiser avec moi avec l'autre con qui s'est tapé l'incruste et là, je déchante. Ce dernier a pris ma place et il se fait

limer comme ce n’est pas permis, gémissant de bonheur. Je rentre à nouveau dans cette backroom pour examiner en détail leur plan et je pose discrètement ma main sur la queue du très bel actif qui est presque en totalité dans le cul de l'autre et là, je m'aperçois qu'il ne porte pas de capote. Le type qui s'est tapé l’incruste ce fait défoncer comme une chienne sans capote et sans gel ! Extasié comme il l'est, il prend un plaisir aliéné et je suis fou de rage. Je pense « Merde ! Je suis terriblement excité et ce con m'a piqué le seul bon plan de la nuit. Ma frustration grandissante, le tout envahi par ce vrai poppers qui excite mes sens, me fait dégoûter de cette situation dont j'aurais dû être l'un des acteurs et je rage de ne pas être à la place de cette conne passive. Privé de ce plan, je préfère quitter la backroom. Ce con de type actif a trouvé pour cette nuit ce trou qu'il avait besoin de combler et je n'ai vraiment pas envie de tenir les chandelles dans cette cabine.

Le poppers ayant fait son effet, ma libido décline. Je change immédiatement d'avis. Je me rassure à l'idée, en fin de compte, de ne pas être à la place de cette passive bien conne qui prend actuellement des risques inconsidérés et dangereux. Je suis fatigué et je tiens à peine debout. Je dois trouver un endroit où m’asseoir et ou me reposer pour revenir à la réalité.

Au fond de la backroom, à côté du sling où se font fister pas mal de mecs en rut, je remarque que le seul tabouret présent dans ce sous-sol est libre. Il s'agit d'un petit tabouret très sommaire qui tient à peine debout, mais qui devrait suffire à me reposer et surtout à soulager mes jambes qui en ont bien besoin.

Je vais vers ce tabouret et je m'assois. Je prends une clope, je l'allume et je fume ma cigarette en contemplant tous ces mecs qui tournent en rond de backroom en backroom, à la recherche désespérée d'un plan. Tout ce manège me fait légèrement sourire. Le silence est pesant et seule la musique me fait du bien. Je voudrais avoir une caméra pour pouvoir filmer cette scène si pathétique, connaître l'opinion des gens normaux (donc des hétéros), qui assisteraient à ce spectacle si particulier et comment ces derniers nous jugeraient, eux qui doivent le plus souvent, pour avoir un plan avec une nana, passer par un protocole bien pesant. Quand je pense aux hétéros, je me dis qu'ils doivent bien en baver. Quelle galère cela doit être d'être hétéro et c'est pour cela que, contrairement à nous les gays ou nous sommes si directs quand il s'agit de plans cul, ils sont souvent si

désemparés ! C'est en pensant à cela que je me sens bien dans ma condition de PD même si cela n'est pas facile à vivre au quotidien et que des plans foireux, comme celui que je viens de vivre avec ce "vide-couille" de merde, me démoralisent de plus en plus.

Ma clope terminée, je prends ma fiole de poppers et je sniffe un bon coup. Je sens la température de mon corps monter et mes yeux ont du mal à rester ouverts. Je termine le reste de ma bière et je pose le verre sur le sol. Je mets mes bras sur mes genoux. Je ferme mes yeux.

Peu à peu, la musique semble baisser de volume jusqu'à ce que je n'entende presque plus rien. Je suis maintenant dans le noir absolu, proche du néant.

Mes yeux s'ouvrent à nouveau.

Je regarde le carrelage crasseux envahi de mégot et l'endroit me paraît vraiment dégueulasse, mais je ne saisis pas bien la portée des lieux ou je me trouve. Je suis dans un monde qui ne me convient pas et la fatigue reprend le dessus.

Je ferme à nouveau mes yeux.

Je ne tiens plus.

À nouveau, le noir et le silence s'installent. Plus de musique, rien que ce vide qui n'a plus de sens. Mes paupières se ferment sans que je l'ordonne.

Mes paupières s'ouvrent à nouveau avec un peu de difficulté et je ne sais plus où j'en suis et où je suis. Je tente vainement de me relever pour reprendre des forces sans savoir combien de temps je suis resté ainsi, endormi par la fatigue. Je me redresse enfin.

À côté de moi, deux mecs parlent de conneries, de leurs boulots, je crois. C'est sans grand intérêt et d'ailleurs je ne pige absolument pas grand-chose.

Encore une fois, mes paupières se refermer et je vois venir cette nuit si profonde, si noire et si pesante m'envahir. De temps en temps, j'aperçois des traces de couleurs traverser mon esprit alors que la musique se fait de plus en plus lointaine et inaudible.

Arrive alors ce noir complet et infini et de temps en temps, je traverse le monde du réel pour celui du rêve ou surgissent en alternance quelques souvenirs, comme le jour où j'ai connu pour la première fois Michel et Thierry au Bar... C'est un jour que je n'oublierai jamais et qui me manque...

Une musique transcendante me fait à nouveau rouvrir ces paupières bien fragiles. Je tourne ma tête qui semble exploser à ma droite et j'aperçois un mec couché, sur le sling et qui se fait fister par un mec complètement défoncé. Les deux autres mecs qui discutaient auparavant ont disparu.

Je regarde en face de moi ce couloir sombre et vide qui me donne l'impression d'être seul dans ce bar mis à part les deux mecs à ma droite qui prend leurs pieds.

Je regarde ma montre. Je n'y vois pas grand-chose. J'utilise alors mon briquet pour éclairer son cadran. J'ai du mal à tenir ce maudit briquet qui me brûle un peu l'index. L'heure indique qu'il est un peu plus cinq heures quarante-cinq du matin. Mon Dieu ! Je n'ai pas vu le temps passer !

Cette désagréable sensation d'avoir perdu la maîtrise du temps me dit qu'il est temps pour moi de déguerpir de ce bar au plus vite pour aller au Queen, mais je ne me sens pas frais et j'ai peur de puer la mort, d'être rejeté par cette conne de Sandrine qui, avec son caractère lunatique, en est capable même à cette heure-ci. Je déchante aussi, car en voyant l'heure, les chances de revoir Christophe à une heure aussi tardive se font minces.

Je me lève et je traverse ce couloir en titubant un peu. Je fais attention surtout à ne pas me casser la gueule. Toutes les backrooms sont occupées par deux voire trois mecs qui baisent, sucent, se branlent, s'enculent sans limites et gémissent silencieusement et seul le mix devient de plus en plus présent et fort pour mes oreilles. Ce mix d'ailleurs, qui passe en ce moment, commence sérieusement à me casser les oreilles, car il est trop fort lorsque j'atteins les escaliers. Je me dirige vers le lavabo. Il pue la pisse et l'odeur me monte à la gorge. Qu'importe. J'ouvre le robinet d'eau froide et je me rince abondamment le visage pour mieux m’éveiller. Je suppose que je dois avoir en ce moment une tête de zombie si je devais me retrouver en plein jour. Heureusement qu'à cette époque de l'année, le jour ne se lève pas tôt comme en été, car c'est assez désagréable de quitter un bar si tôt le matin, passer de l'obscurité prenante à la lumière du jour. C'est dans ces moments-là que je me rends compte que j'ai un peu trop abusé de l'alcool et du poppers. Le pire, c'est de se prendre en pleine face le soleil lorsqu'on sort en été d'un bar comme celui-ci le matin très tôt et alors qu'il fait un temps merveilleux, chaud et que le soleil est radieux, craignant de croiser dans la rue ou dans les transports une grande majorité de pauvres types qui vont au travail pour y gagner des clopinettes.

J'ai ensuite envie de pisser. Comme d'habitude, les chiottes sont toujours fermées, occupées par ces tarlouzes qui doivent en ce moment même se décrasser la tuyauterie. La direction de ce bar devrait vraiment faire quelque chose à ce sujet, car à chaque fois c'est la même rengaine, les chiottes servent de baisodrome et il est impossible de les utiliser.

Je suis tellement annihilé par toute cette descente d'alcool, que je ne sens même pas jaillir mon urine alors que je pisse l'équivalent d'un bon litre. Je ne suis pas gêné, en revanche, de me rincer le visage dans cet endroit qui pue la mort, mais aussi d'apporter ma contribution personnelle à ce dépotoir. Je n'ose même pas penser à ceux qui se servent aussi de ce lavabo

infect pour se rincer leur cul crade de merde...

Quand je me sens mieux, je remonte les escaliers et je me dirige illico presto vers le bar pour prendre mon aviateur. Je cherche dans ma poche le ticket du vestiaire. Ce dernier est dans un état pitoyable. Le barman, toujours aussi aimable et froid, prend mon le ticket, va chercher mon aviateur dans la masse de bombers, de blousons et autres manteaux qui se trouvent au fond du bar. Il le trouve, le décintre et me le rend tout en me souhaitant une bonne journée. C'est le seul mot d'optimisme qu'il est eu à dire depuis mon arrivée. Je lui réponds d'un ton un peu désordonné : « Merci, a plus ! », car je suis toujours un peu patraque.

Je me dirige vers la sortie. J'appuie sur le bouton qui ouvre la porte, je la tire et je sors dans la rue. La porte claque et fait un grand paf ! J'ai l'impression, pendant quelques secondes, que la grande vitre opaque de la porte de l'entrée du bar va se vautrer. Tellement la porte s'est refermée vite.

Enfin, me voilà à l'extérieur. Le froid ne me surprend pas immédiatement. C'est étrange de ne plus ressentir ces températures froides extérieures qui pourtant m'horripilaient tout à l'heure quand je suis parti du Bar.

Je marche quelques mètres et je m'arrête. Je respire un grand coup tout en pensant au présent et à la difficulté que je vais devoir faire pour trouver, à cette heure-ci, un taxi. Malgré l'heure tardive, ce n’est absolument pas gagné et je n'ai vraiment pas envie de perdre le métro.

Avant tout, je dois m'assurer d'avoir assez d'argent pour en prendre un et être sûr que pendant mon sommeil, je ne me suis pas fait entuber de quelques billets, car les voleurs sont assez nombreux dans les backrooms. Je prends mon portefeuille et là, soulagement ! J'ai un peu plus de 250 francs, assez pour prendre un taxi et aller au Queen. J'ai aussi dans ma poche quelques pièces de dix francs qui traînent.

Je prends la rue du Renard. Je me dirige vers la rue de Rivoli, car j'ai peu de chance de trouver le moindre taxi dans cette dernière.

J'arrive à l'angle de la rue de Rivoli et du Renard. Là, je vois qu'il y a beaucoup de voitures et tous les taxis que je croise sont occupés. Je constate aussi que je ne suis pas le seul à attendre ce précieux moyen de transport. À ma gauche, à une dizaine de mètres, il y a trois mecs qui attendent aussi et

qui n'arrêtent pas, en vain, de faire du signe de la main afin d'en avoir un.

Je décide de traverser le passage clouté de la rue du Renard pour m'avancer un peu vers la rue de Rivoli et ne pas voir ces trois types qui ont un avantage sur moi si un taxi libre devait arriver, car cette rue est à sens unique. Si un taxi libre devait arriver, ils seraient les premiers à l'avoir et cela me ferait chier.

J'attends et je ne vois rien venir. Je songe sérieusement au métro vu qu'il est très tard. Je pourrais le pendre, mais le problème, c'est que la ligne une du métro ne s'arrête pas à côté du Queen. Il faut descendre à Champs-Élysées Clemenceau et ensuite marcher une bonne dizaine de minutes voir plus étant donné mon état actuel. C'est fou ce que le trop-plein d'alcool peut rendre fainéant.

À peine la rue traversée, oh miracle ! Un taxi vide s'arrête au feu rouge de la rue du Renard !

Par une force décuplée que je ne m'explique pas, je commence à courir vers cette voiture libre tout en lui faisant signe. Le chauffeur baisse la vitre de sa portière gauche et me demande : « Où ? » Je lui réponds « Le Queen SVP. » Le chauffeur me dit : « OK, c'est bon… » Miracle ! Je rentre dans la voiture bien chaude devant les regards ahuris du groupe de mecs dont j'ai volé leur taxi !

Le chauffeur met en route son compteur alors que le feu est au rouge. Je pense « Il ne manque pas d'air le type, mais bon… J'ai mon Taxi et c'est ce qui compte ! » Le chauffeur me dit alors : « Ça ne te dérange pas si je fume dans la voiture ? » Le chauffeur me tutoie d'office, c'est bon signe. Finalement, ce chauffeur doit être un mec sympa. Je lui réponds : « Non pas du tout. » Il me dit alors : « Viens mon ami, assis toi à côté de moi, car je suppose que tu fumes aussi... » Je lui réponds donc : « Merci ! C'est vraiment cool de ta part ! » Je dois vraiment puer la clope pour qu'il ait remarqué que je fumais aussi.

Je sors à nouveau, alors que les trois mecs, qui attendent toujours un taxi, me regardent d'un air ébahi en se disant peut-être « Mais à quoi elle joue cette conne qui nous a piqué notre taxi ! »

J'ouvre la portière gauche à l'avant du véhicule pendant que le chauffeur

prend sa paperasse bordélique qu'il a sur son siège passager et fou tout son bordel à l'arrière. Je lui dis : « Merci encore et bonne année 1995. » Le chauffeur me répond : « Toi aussi. Je suppose que pour toi ce n'est pas encore terminé ! Hein ? » Je lui dis : « Non, là je vais au Queen, car j'ai un rendez-vous... »

Je regarde le chauffeur et je le fixe du regard. Il est jeune, dans la trentaine et plutôt pas mal, cheveux bruns. Je suppose qu'il a de beaux yeux de couleur halez.

Il écoute radio FG qui passe en ce moment un mix et me demande : « Ça ne te dérange pas si j'augmente un peu le son de la radio ? » Je lui réponds : « Non, fait comme tu sens ! »

Le chauffeur démarre au vert et commence à me faire un speech sur sa soirée. Il me dit « Quelle soirée, je n'ai pas arrêté.... blabla... j'ai eu un couple tout à l'heure qui ne voulait pas que je fume... blablabla... je suis crevé... blablabla... » Je lui réponds à chaque fois : « Oui... ça craint... en effet... pas facile avec des types pareils. » Et j'en passe... Je ne prête guère attention à ces banalités et ce qui compte avant tout c'est ce compteur qui tourne alors que ce dernier fonce comme un malade.

Pendant que je vois défiler à toute allure les immeubles de la rue de Rivoli, le chauffeur poursuit son speech : « Tu sais mec, je n'ai pas arrêté de faire des allers et retours au Queen... blablabla... il y a un monde fou, encore à cette heure-ci…blablabla… J'espère que tu vas pouvoir y entrer... blablabla... » Je le regarde, et à chaque fois je lui dis naïvement : « Ah bon ? Ce que tu me dis ne me surprend pas, car c'est la seule boite branchée et gay des Champs encore ouverte à cette heure-ci avec le Scorpion. »

J'examine, du mieux que je le peux ce, chauffeur et il faut bien l'avouer, il commence à m'exciter un peu. J'aperçois alors, entre ses deux jambes, un paquet plutôt intéressant. Son jeans bleu clair laisse entrevoir de beaux atouts et je me dis que ce mec doit sûrement être PD ou alors aimer les mecs. Alors je fais semblant d'écouter tout ce qu'il me raconte, même si ce n'est pas très intéressant, uniquement pour fantasmer un peu. Il parle toujours et n'arrête pas : « Tu sais, c'est mal payé ce boulot. Rien que la location de la voiture me revient à cinq mille francs par semaine... blablabla... » « Cinq mille balles par semaine ! » Lui dis-je : « Ouais, c'est

galère, car avec tous ces impôts à payer, au final il ne me reste pas grand-chose pour vivre, à peine dix mille francs par mois... blablabla... Et les clients sont des fois de véritables abrutis, pas sympas...blablabla…exceptés les mecs branchés, les couples cool libérés...blablabla... » Je lui réponds à moitié à côté de la plaque : « Ouais, ça craint... Moi je ne pourrais pas faire ce boulot... » J'en profite toujours, à chaque fois qu'il regarde devant lui pour bien conduire, pour mater ce paquet et je commence à avoir la trique. Je regarde aussi un peu autour de moi et je remarque à l'avant du pare-brise, une petite peluche rose représentant un petit cochon. Derrière moi, un drapé de laine multicolore est posé sur les sièges passagers et les couleurs me font penser au drapeau gay : le Rainbow Flag.

Nous arrivons place de la Concorde. Le chauffeur stoppe la discussion, car c'est une place assez dangereuse. Il y a beaucoup de circulation même si cela reste assez fluide. Nous traversons la place.

Je regarde à ma droite le très bel Hôtel de la Marine qui est magnifiquement éclairée, tout comme le reste des merveilles de cette place si vaste : l'Obélisque, l'Hôtel de Crillon, le Palais Bourbon au-delà de la Seine et l'Église de La Madeleine à l'opposé et ces statues représentant allégoriquement les régions de France et qui donnent à cette place une aura unique au monde. Quand nous entreprenons l'avenue des Champs Élysées il y a au loin à gauche, une vue magistrale de la Tour Eiffel illuminée. Ce spectacle éblouissant et merveilleux me fait penser que j'ai de la chance d'habiter dans cette ville stupéfiante qui doit faire rêver le monde entier (même si j'habite près de la Défense, à Nanterre). Cette beauté est d'autant plus belle que je vois double et que cette beauté est dans ce cas-là décuplée.

Je dis alors au chauffeur : « Tu la trouves comment ma tronche, je n'ai pas l'air un peu déglingué ? » Le chauffeur me répond : « Non ça va, tu as une bonne mine. Des mecs complètement cassés j'en ai eu, cette nuit tu sais. Tu n'as pas l'air d'être fatigué et tu es plutôt beau gosse... »

Cette dernière affirmation confirme, sans aucun doute, les soupçons quant à son orientation sexuelle. C'est bien la première fois que je monte dans un taxi dont le chauffeur est gay. La plupart du temps, ce sont de vieux types aigris et cons, qui ne disent pas le moindre mot et qui font tout leur possible pour rouler la clientèle en essayant de faire tourner à fond leur compteur, et ce, pour se faire un max de fric, passant et faisant des tours par des rues

plus longues.

Nous arrivons enfin vers le métro Champs Élysées Clemenceau qui se trouve non loin du Queen. Je dis au chauffeur, tout en regardant une dernière fois ses atouts : « Si tu peux me laisser à une dizaine de mètres du Queen se serait cool, car je n'ai pas envie que la physio me vois arriver en taxi… » En effet, je repense à ce fameux mardi, ou arrivant en taxi juste devant le Queen, je m'étais fait refouler par cette conne de Sandrine, alors que le mardi c'est le jour le moins important et le moins couru de la semaine. J'avais été très frustré cette nuit-là et je m'étais finalement réfugié au Scorpion. J'avais passé une nuit de merde dans l'attente du premier métro, car au Scorpion, ça ne drague pas des masses. Au Queen non plus d'ailleurs, mais cette boîte a l'avantage d'avoir de plus beau mecs que le Scorpion. De plus, au Scorpion, il y a les acteurs des films pornos de Cadinot qui ont leur QG et qui aiment se la péter avec leur fric et leur champagne, non pas en coupelle, mais en bouteilles entières qui coûtent une fortune.

Arrivé à une trentaine de mettre du Queen le chauffeur me dit : « C'est bon par-là ? » Je lui réponds : « Ouais, c'est parfait ! »

Je regarde le compteur. Il indique 32 francs. Je demande au chauffeur : « Combien je te dois ? » Le chauffeur me répond : « 32 francs STP. »

Je prends mon portefeuille et je vais chercher les pièces qu'il me reste au fond de ma poche du jeans. Je trouve quatre pièces de dix francs. Je lui donne ces quatre pièces et je lui dis « Tiens ! C'est bon… Et merci encore pour ta gentillesse ! » Le chauffeur me répond : « Toi aussi beau mec et à bientôt ! » Je sors de la voiture alors que chauffer réinitialise son compteur. La portière fermée, le lui fait un signe de la main et il part à la recherche d'autres clients à toute vitesse, regrettant de n'avoir pas été le dernier client pour lui, regrettant qu'il n'ait pas pu m'emmener chez lui pour un bon plan.

Enfin sur les Champs Elysées, j'essaie de me ressaisir, car malgré les apparences, j'ai une peur monstre de me faire refouler au Queen à chaque fois que j'y vais. L'entrée est proche.

Je marche doucement pour ne pas tituber et donner l'impression d'être complètement naze ; on ne sait jamais...

Cinq minutes s’écoulent entre la sortie de la voiture et mon arrivée devant l'entrée du Queen. Heureusement, il n'y a que quelques mecs qui attendent à l'entrée alors que les Boums ! Boums ! Boums ! De la sono de la boite se fait entendre.

Je sonne.

J'attends.

La porte s'ouvre. Devant moi, un colosse de muscles et derrière lui Sandrine qui est assise sur un tabouret.

Sandrine, qui a l'air d'être complètement fatiguée, a un visage tout pâle malgré l'obscurité des lieux. J'en profite pour lui dire hypocritement : « Salut chère Sandrine, bonne année 1995 à toi. » Bien entendu je me fou de cette nana. Elle me répond d'un ton blasé : « Bonne année à toi aussi…. » Et elle dit aux colosses de l'entrée : « Pour lui c'est bon, il peut passer... » Je rentre alors que les autres mecs, ayant peu de chance de rentrer, restent à l'extérieur. Chose rare, elle me fait ensuite la bise. Je suis surpris, car c'est bien la première fois que j'ai droit à une telle faveur !

Je poursuis mon hypocrisie, ce rôle si bizarre et je lui dis : « Eh bien ! Ça n'a pas l'air d'aller… » Elle me répond : « Non, laisse… je suis crevé et je n'ai pas arrêté de souhaiter la bonne année à tout le monde depuis l’ouverture de la boite... allez ! Vas-y ! Rentre et passe un bon moment… »

Je regarde la caisse qui se trouve à ma gauche et je constate que la personne qui y travaille a dû quitter les lieux depuis un bon moment, car il n’y a personne. Je ne me donne même pas la peine de sortir mon portefeuille et je rentre sans même payer. C’est alors que Sandrine me rattrape et me dit : « Tiens David, voici ton carton pour entrer... » Je prends le carton et je lui dis : « Merci Sandrine. » Enfin, j'y suis et en plus avec une invitation gratuite !

Je descends donc les escaliers qui mènent à la piste de danse tout en pensant que j'en ai de la veine ce matin ! Je viens d'économiser 200 francs de droit d'entrée ! Ce n'est pas la première fois que je rentre gratos alors que l'entrée est payante. La dernière fois, c'était pour une soirée spéciale organisée par la boite qui fêtait l'arrivée prochaine en France du film « Priscilla, Queen du désert. » à l'automne dernier, film qui sortira

prochainement et que je ne compte pas aller voir.

Je me fais discret et je ne regarde pas derrière moi quand je descends les escaliers. On ne sait jamais s'il elle change d'avis : elle en est capable la conne ! En effet, rentrer sans payer me fait craindre le retour à une réalité qui me gênerait dans mes finances. Quand je pense à la chance que j'ai, c'est à n'y rien comprendre, car à chaque soirée très prisée, je rentre sans problèmes et sans payer. Pourquoi ? Je l'ignore.

Sandrine discute avec ses malabars. Malgré tout, j'ai à nouveau peur qu'elle ne s'aperçoive que je n'ai pas payé l'entrée et qu'elle me fasse rebrousser chemin, à moins que celle-ci, étant donné l'heure, soit gratuite ou bien que Sandrine ait décidé de me laisser rentrer gratos, ce qui ne me surprendrait pas étant donnée la nature très lunatique de cette meuf. En y pensant, je crois que je ne comprendrais jamais sa personnalité et encore moins ce qu'elle peut penser de moi les rares fois où je vais au Queen.

J'arrive enfin vers le balcon, c'est ainsi que je nomme la balustrade qui se trouve au-dessus de la piste, alors que la musique est de plus en plus forte. Je vais ensuite vers le vestiaire pour y déposer mon aviateur, car l'atmosphère est assez humide et pesante. Il y fait vraiment très chaud et l'air très enfumé de la boite me fait un peu pleurer.

Je regarde le flyer que Sandrine m'a donné. Il y est imprimé an carton dur avec de beaux caractères en or et le fameux logo du Queen, un Q majuscule qui porte une couronne ainsi que le prix « 200 francs. Bon pour une boisson au bar. » Non seulement je n'ai pas payé l'entrée qui était horriblement chère, mais en plus j'ai droit à une boisson gratuite !

Au vestiaire, j’aperçois la Chose. C'est un drag queen que j'ai rencontrée au Bar, qui m'aime bien et qui travaille dans pas mal de boites de nuit hétéros à faire le pitre ainsi qu'au vestiaire du Queen lorsqu'il n'est pas en déplacement en province. Il est officiellement responsable du vestiaire. Drôle de métier ! Lorsqu'il n'est pas en drag queen, c'est un mec vraiment sympa. En revanche lorsqu'il est déguisé, il change, et il devient inaccessible, voire même méprisant.

Je lui file mon aviateur et je prends mon portefeuille. L'article est à 10 francs. Je regarde la monnaie que je possède sur moi. Il ne me reste pas

grand-chose, excepté quelques francs et un billet de deux cents francs et un autre de cinquante francs.

La Chose me prend l'aviateur et me dit d'une voix assez virile : « Ça va mon Loulou. T'as passé une bonne soirée ? Bonne année 1995 à propos ! » Je lui réponds : « Ouais, pas mal. J'étais au Bar à déconner avec Alain, Michel et Mario. » Et j'ajoute : « Écoute chérie, je n'ai pas assez de monnaie sur moi pour le vestiaire, excepté de gros billets. C'est OK pour toi ? » La Chose me répond : « Pas de soucis, pour toi c'est bon ! » Il me sourit et me fait la bise. Son sourire laisse apparaître au grand jour ses nombreux piercings qu'il porte sur son visage et ses oreilles ; on aurait du mal à croire qu'il s'agit d'un drag queen.

Je prends toute la monnaie que j'ai avec moi, c'est à dire pas grand-chose et je les lui donne. Je lui dis : « Tiens, c'est tout ce que j'ai ; mais si tu veux, tout à l'heure, je pourrai te filer le reste. » La Chose me répond : « T inquiètes Loulou, ne t'en fais pas pour ça, ça sera pour une autre fois. »

La Chose part ranger mon aviateur et il revient une minute après avec un ticket et un petit flyer. La Chose me dit : « Tiens, prends ça, c'est un bon pour une boisson gratuite au bar. » Je lui dis ému : « Merci chérie, je te revaudrais cela un jour ! » Et me voilà avec deux boissons gratuites !

La Chose me refait la bise et il me dit : « Allez chérie, vas draguer un peu, et amuse-toi bien, car il y a encore beaucoup de monde pour toi, mignon comme tu es ! » C'est alors que je pense à Christophe.

Je regarde autour de moi près du balcon où je peux voir la piste de danse et en effet, il y a un monde fou. Sans exagérer, il doit y avoir un peu plus de mille personnes dans la boite. Je demande à la Chose : « Dis-moi, à quelle heure penses-tu que la boite va fermer ses portes ? » La Chose me répond : « Pfft ! Vu l'affluence qu'il y a actuellement, à mon avis pas avant neuf ou dix heures du matin. Ne t'inquiète pas, tu as assez de temps pour passer un bon moment. Bon, je dois te laisser, car j'ai du travail à faire. Amuse-toi bien, mon Loulou ! »

Je vais vers le balcon, je jette un bref coup d'œil et je me dirige vers les escaliers à ma gauche pour descendre au bar qui se trouve en face de la piste. C'est le bar des gays de la boite, car l'autre qui se trouve à l'opposé,

c'est le QG des hétéros friqués et des VIP, donc des types sans grand intérêt.

Je descends les escaliers et j'arrive au bar.

Les barmans n'ont pas l'air très viril. À côté de moi il y a une pouffe de drag queen qui me pousse et demande à sa collègue de tarlouze qui est au bar un gin-tonic. Le mec lui sert immédiatement son verre. Je me dis : « Elle est vraiment gonflée celle-là de passer devant moi, comme ça, sans même s'excuser... Quelle conne ! »

La tarlouze barman, un peu androgyne, me regarde et me fait un signe de la tête voulant dire, car je commence à en avoir l'habitude... : « Et toi mon Coco, qu'est que tu veux boire ? Je n'ai pas que cela à faire ! » Mécaniquement, je lui dis « Une Heineken STP… » C'est la seule bière, avec la Corona que je n'aime pas et qui est réservée aux tapettes, de disponible au Queen. La pouffe va chercher la canette et elle revient. Je lui donne mon flyer qui sert de moyen de paiement. Elle le prend et se casse sans même me dire merci.

La musique de la boite est vraiment trop forte, car je suis proche d'un haut-parleur et le son est un peu trop aigu, manquant gravement de basses, ce qui rend la musique insupportable à écouter me faisant mal aux oreilles.

Je prends une cigarette et je décapsule la canette tout en regardant le DJ et son assistant qui s'occupe de la lumière. Je ne connais pas ce DJ et je ne l'avais jamais vu auparavant ; il doit être nouveau.

À côté de la cabine du DJ, il y a l'entrée des chiottes avec une longue file d'attente. Dans cette section de la boite gay, tous les mecs sont torse nu et sont pour la plupart très alcoolisé et aussi certain, sous l'emprise d'une drogue quelconque, un exta peut être, exta que je ne pourrais plus prendre vu l'heure tardive ! Ils dansent tous seuls et chacun pour soi. Cette masse pathétique est étrange à voir. Je reste alors près du bar et je fume tranquillement ma clope avant de tenter d'aller aux toilettes, car j'ai envie de pisser.

J'en profite pour jeter un coup d'œil sur la piste bondée dans l'espoir de voir si Christophe est là, mais, il y a tellement de monde que je suis incapable de distinguer qui que ce soit dans cette salle obscure, bruyante et balayée par

des spots de couleurs puissantes et de temps en temps, des flashs et des lasers assez novateurs et spectaculaires il faut bien l'avouer.

Ma clope terminée, je me fraye un passage vers les toilettes. Je me positionne derrière un mec et j'attends mon tour tout en essayant de me contenir et avec ma canette de bière dans la main. Quelques instants plus tard, je rentre enfin dans les chiottes.

À l'entrée, il y a une autre pauvre pouffe qui vend des sucettes, du kleenex ainsi que d'autres babioles sans grand intérêt. Cette pouffe est censée nettoyer les lieux et visiblement, elle n'est vraiment pas douée pour ça, car les chiottes sont véritablement crades et dans un état pitoyable, aussi crades que ceux du QG. Ils n'ont rien à voir avec les chiottes du Bar et de plus, ça sent la mort.

Je vais aux urinoirs et pas aux cabines qui, de toute façon, ont des portes qui laissent entrevoir les jambes des mecs qui font leurs grosses commissions. Le Queen n'a pas envie que ces lieux crades se transforment en baisodrome comme c'est le cas au QG ou bien en lieu de deal. Ils risqueraient la fermeture administrative s'il y avait une descente de flics.

Je déboutonne mon jeans d'une main alors que de l'autre je tiens ma canette de Heineken. Il n'y a pas même pas de place pour la poser. Je pisse. Hum ! Soulagement. Je contemple le mur blanc et crade en face de moi, imprégné et jauni par la cigarette.

La chose faite, je boutonne mon jeans avec difficulté manquant de peu de renverser ma canette. Je me casse ensuite et je ne regarde personne.

En sortant, la pouffe qui est à l'entrée et qui joue à la madame pipi, me regarde et elle me dit naïvement : « Une petite sucette ? C'est seulement deux francs. » Je la regarde, étonné et je lui souris comme un con. Je lui réponds : « Non merci... Il y en a beaucoup sur la piste ! » Elle me regarde d'un air condescendant et je me casse des toilettes pour aller traverser à nouveau cette piste bondée.

Des drags queens sont sur deux grands plots au beau milieu de la piste et dansent avec une solitude bien pathétique, ignorant et rejetant parfois des mecs torse-nus qui essaient en vain de monter sur ces blocs en panneau de particule et même pas en bois. L'image de ce spectacle est vraiment

navrante.

Je me dirige à nouveau vers les escaliers, car la musique me casse les oreilles tellement elle est forte. C'est à cet instant que je croise un mec que je connais de vu. C'est un mec pas mal, bien foutu, mais un peu trop folle à mon goût que j'ai connu grâce à Stéphane du Bar et avec qui je discute que très rarement. Il est châtain et très petit. Il n'est pas du tout mon genre, mais bon, me reconnaissant et peut être parce qu'il se sent seul, il me dit à haute voix, car la musique nous rend sourd : « Salut ça va ? Bonne année à toi ! Tu fais quoi ici ? » Quelle question à la con me dis-je ? Je lui réponds à mon tour en criant, car c'est le seul moyen de se faire entendre : « Bonne année aussi ! Bof ! Tu sais, je passe ici pour voir l'ambiance, sans plus. » Je ne lui dis pas que secrètement je recherche Christophe qui au demeurant semble ne pas être présent au Queen et cela me désole. Le mec réplique : « Waouh ! T'as vu cette ambiance ? » Je me force à lui répondre : « Ouais, c'est cool, je n'avais jamais vu autant de monde ! » Le mec, qui s'appelle Laurent, me regarde et me roule une pelle. Il me dit ensuite ironiquement : « Bon, passe une bonne soirée et à bientôt ! » Avec ce type, la conversation ne vole pas haut ! J'ai cependant noté que ses pupilles étaient dilatées. Je lui dis : « T'as vu tes yeux ? » Laurent pose sa main sur ma bouche, me prend par la tête et me roule à nouveau une pelle. Il me dit : « Chut ! » et il se fond dans la foule en délire, disparaissant de ma vue. Je pense : « Ce mec s'est pris un exta c'est sûr et certain ! »

Je laisse tomber cet endroit et je me dirige à nouveau vers les escaliers. Je les monte et j'arrive sur le balcon.

J'aperçois une place de libre entre deux mecs qui matent la piste de danse et je me mets entre ces deux types. À ma gauche, il y a un gars un peu hors milieu, mince et pas très bien habillé, avec un jeans large et sombre et un T-shirt noir serré qui laisse entrevoir un corps maigre qui souffre. Son visage est émacié et il se fait apparemment chier.

À ma droite, au contraire, le mec est plutôt pas mal. Il porte sur lui une chemise blanche bleutée par les néons bleus et les flashs de la boite, un jeans peut être blanc de même valeur avec une superbe ceinture de cuir qu'il porte autour de sa taille et qui laisse entrevoir un beau cul bien rond et devant, un paquet plus qu'honorable. Sa chemise est un peu déboutonnée et laisse rayonner dans cette grande obscurité mêlée de couleurs, de flashs et

de lumières multiples, des pectoraux bien formés et poilus comme il faut, ni trop peu ni trop plein. Si j'ajoute à cela que le mec est brun avec des cheveux courts à la militaire, je me demande si je ne rêve pas un peu, car il me fait oublier Christophe. Ce mec est vraiment trop canon !

Mon regard croise le sien. Je me fige et je lui souris. Il me répond par un autre sourire et regarde à nouveau la piste de danse. Ensuite, poussé par l'excitation, je continue à le fixer. Il me regarde à nouveau et il penche sa tête vers mon oreille et il me dit : « Salut, ça va ? » Je suis pétrifié !

Sa voix est terriblement virile et il a un léger accent. Je lui réponds naïvement, avec une tonalité presque sourde et maladroite, ne sachant que dire : « Oui… Bof… Tu sais, comme ci comme ça... Je ne suis pas ici depuis très longtemps... » Il me répond : « Tu sais tu n'as pas raté grand-chose... » Il s'arrête un instant et poursuit : « Moi c'est Tom, et toi ? » Je lui réponds : « Moi c'est David ! » « Enchanté David. », Me dit-il. Il continue : « Et que fais-tu de beau tout seul ici perdu dans cette boîte ? » À cet instant je repense à Christophe et j'ai l'impression de le tromper, mais, comme j'ai acquis la certitude en scrutant la boite, qu'il n'était plus sur place et donc que je n'aurais plus de chance de le revoir, je poursuis cette drague. Je lui réponds dans un but bien précis, celui de chasser : « Bof, j'avais rendez-vous avec un pote, mais visiblement, il est parti ou bien il s'est noyé dans la masse de cette piste, car je ne le trouve pas... » Tom me demande alors : « C'est bien dommage, c'est ton petit ami... ? » Je lui réponds : « Non, ce n'est pas mon mec, mais un type que j'ai rencontré au Bar il y a quelques heures et qui devait m'attendre ici. » Tom me dit alors : « C'est bien dommage, un mec mignon comme toi… »

Je souris et je bois le reste de ma canette d'une seule gorgée. Ensuite, je lui dis : « Excuse, je reviens, je vais me reprendre une bière, j'ai encore un autre bon. » Tom me demande : « Je peux t'accompagner ? Je vais prendre aussi un verre. » Je lui réponds : « Ouais, si tu veux, mais je ne vais pas pouvoir t'inviter, car je suis à la dèche et je n'ai qu'un ticket que m'a filé la Chose qui bosse au vestiaire. » Tom me demande : « Qui ça ? » Je lui réponds : « La Chose ! Tu sais, c'est le mec rasé et avec un tas de piercings qui s'occupe du vestiaire, un grand mec qui fait de temps en temps le drag queen. » Tom me répond : « Ah, je vois. Je ne le connais pas vraiment, mais il m'a l'air sympa comme mec par rapport aux autres qui bossent dans cette boîte de

merde ! » Je lui dis alors : « Tu as bien raison, car les employés dans cette boite sont de véritables abrutis... » Tom rit un peu, me prend par la main et me dit : « Viens, on descend ! »

Le mec maigre de ma gauche nous regarde. Il est vraiment triste, dégoutté et surpris, un peu comme si je lui avais piqué son plan. J'ai de la peine pour lui et je ne peux rien y faire. Il m'indiffère malgré la maladie évidente qu'il porte en lui et j'ai honte quand je pense à cela. C'est fou ce que la drague peut nous rendre terriblement égoïste.

Tom et moi allons vers les escaliers pour aller au bar de la zone gay du Queen.

Nous descendons les escaliers et à ce moment je lui pose la question suivante : « Ne m'en veut pas si je te pose cette question idiote, mais, tu as un drôle d'accent, non ? Tu es d'où si ce n'est pas trop indiscret ? » Tom me dit : « Je suis hollandais et j'habite à Paris depuis un peu plus de sept ans. » Je lui dis alors « Ah, hollandais ! Elle est bien celle-là. J'en connais au Quetzal ! Et tu as quel âge ? » Il me dit : « 32 ans et toi ? » Je lui réponds : « Moi, 24 ! » Tom me fait une petite caresse et m'embrasse sur la joue. Je me laisse faire.

Il me prend à nouveau par la main et nous arrivons sur la piste. Nous nous frayons un passage parmi toute cette foule pour aller au bar. Les mecs présents sur la piste sont en transe. Il nous faut au moins une bonne dizaine de minutes pour atteindre le bar avec tous ces mecs cassés qui ne nous laissent pas passer.

Enfin au bar, une tarlouze musclée vient vers nous et nous demande ce que nous voulons boire. Je lui demande une Heineken et je lui donne le ticket que m'a filé tout à l'heure la Chose. La folle se casse vers le frigo, ouvre la porte et sort une canette. Elle revient vers moi et me la donne sans même me dire merci. Ensuite, la tarlouze, avec sa voix de tapette ridicule, que j'ai du mal à comprendre, demande à Tom avec une certaine condescendance : « Et toi, tu veux quoi ? » Tom me regarde et fronce des sourcils. Il lui répond sèchement : « Vodka Coca. » Le mec repart vers le bar, prend une bouteille de JB, lui verse une misère et ensuite ajoute du Coca d'une bouteille d'un litre cinq acheté au supermarché. Je regarde Tom et je lui dis : « Tu vois ? Ça, cela ne passe pas chez moi. Ils ne se font vraiment pas chier

à servir ton whisky avec du Coca acheté au supermarché pour moins de dix balles... » Tom me dit : « Que veux-tu, c'est comme ça dans toutes les boites... » « Non. » Je lui dis, et je poursuis : « En Espagne, ils te servent le whisky seul avec des glaçons et ils te donnent ensuite une petite bouteille de Coca de 20 cl... Je le sais, car je suis aussi espagnol… » Tom me coupe la parole, me sourit et me dit : « Tiens, toi espagnol ? Ça devient intéressant ! J'aime beaucoup les Espagnols… » Je lui réponds : « Tu sais, mon sang est espagnol, mais j'ai passé une grande partie de ma vie en France et je me sens plus français qu'espagnol, même si j'ai la double nationalité. »

Tom, à nouveau, me caresse les cheveux et il me fait la bise. Il frôle ma bouche et semble bien pressé de m'avoir dans son lit. Je trouve son attitude à la fois excitante, mais aussi étrange, car il est très direct, ce qui est assez rare en boite, surtout au Queen. C'est bien la première fois que j'en rencontre un mec d'aussi direct dans ce lieu !

La tarlouze de barman revient et lui sert son verre. Elle lui dit, avec toute l'amabilité qui règne dans ces lieux, une amabilité toujours aussi cassante et méprisante : « Cinquante STP. » Tom sort un billet de deux cents balles et il lui donne ce dernier. La tarlouze court vers sa caisse pour aller chercher la monnaie et lui rendre ce qu'il lui doit. En attendant, je patiente qu'il ait sa monnaie pour pouvoir décapsuler ma bière et trinquer un coup avec lui, histoire de ne pas être mal impoli.

Le barman revient avec la monnaie et lui donne deux billets : un de cent un et un autre de cinquante francs. J'en conclus que son whisky coca lui a coûté la somme astronomique de cinquante balles ! C'est le même prix que ma bière, c'est-à-dire hors de prix pour une boisson qui doit coûter tout au plus, quelques centimes de Coca et à peine un franc d'alcool…

Je regarde Tom qui me mate grave, et je lui dis : « Eh bien, cinquante balles pour ça ! Ce n'est vraiment pas donné ! » Tom ne répond : « Tu ne vas pas te plaindre beau mec, c'est le prix pratiqué dans les boîtes à Paris, excepté aux Bains.... là tu en as pour cent vingt balles…. » Surpris, je lui dis : « Cent vingt balles pour un whisky coca aux Bains ! En effet, ce n'est pas donné… bref, ne fais pas attention à ce que je dis, j'ai tendance à être un peu trop critique lorsque je sors en boîte... » Tom me dit : « Ne t'inquiètes pas beau gosse, je comprends ce que tu veux me dire... »

Je regarde ces beaux yeux et il sourit à nouveau et ensuite il m'embrasse sur la bouche. Puis, il me dit : « Tu sais que tu n'es pas mal comme mec ? » Je le regarde et je ne sais pas quoi lui dire, car je suis surpris, et à vrai dire un peu gêné, car tout me semble si irréel, si soudain et si rapide. Me faire draguer aussi rapidement dans une boîte de nuit, où la drague est un peu difficile, ça change des bars ; c'est autre chose.

Tom prend sa monnaie, la range dans sa poche et il me prend par la main et il me dit : « Viens, on remonte, ont sera plus tranquille en haut. Ici, c'est infernal et on ne s'entend pas ! »

Nous passons parmi tous les mecs torse-nues qui dansent sur une musique d'enfer bousillée par le son des enceintes pourries de cette boîte. C'est vraiment con que leur système sonore soit aussi mauvais. Quant à la lumière et aux flashs, c'est toute autre chose. C'est vraiment chouette et ça compense le son vraiment merdique du Queen.

Nous montons vers le balcon et nous retrouvons cette place libre que nous avions laissée quelques minutes auparavant. Il y a toujours ce grand et maigre mec blessé par la maladie, immobile, n’ayant pas l’air de se plaire dans cette boite et que sa tristesse ne me laisse plus indifférent.

Installés confortablement en face du balcon, nous trinquons. Je décapsule ma bière.

Le mec maigre à ma gauche nous regarde encore une fois avec étonnement. Tom trinque encore une fois et me roule ensuite une pelle passionnée. Il me dit : « Tu sais que des mecs comme toi il n’y en a pas beaucoup ! Regarde tous ces types sur la piste, on dirait des nanas. Ce sont toutes des folles. C’est rare de rencontrer des mecs virils de nos jours, car aujourd’hui toutes ces tafioles sont de pauvres connes et ce n’est pas ce que je recherche... » Et je pense « Certes, il est beau, attirant et bien foutu, mais bon, il est peut-être un peu trop tôt pour tirer des plans sur la comète ; quoi que…. » Cette fois-ci c'est clair, Christophe ce ne sera pas pour cette nuit, mais peut-être une autre fois, qui sait ?

Je regarde le DJ qui mixe et qui se fait chier à force de passer en continu des vinyles qui ont tous le même rythme. C’est un moyen pour moi d'esquiver les dires de Tom, car je suis un peu gêné. Je ne recherche pas dans

l'immédiat un mec, un mari, et de toute façon, je ne suis pas encore prêt pour ce genre d'aventure. J'ai toujours en mémoire cette rencontre unique faite au Bar avec Christophe que je me désole de ne pas le voir ce soir au Queen. Pourtant Tom m'excite vraiment. Je voudrais bien faire un plan cul avec lui et ensuite on verra, mais ce n'est absolument pas ma priorité et je suppose que Tom, tout comme moi, n'a pas toutes ses facultés, car il a dû boire pas mal d'alcool.

Tom commence à papoter sur la vie et c'est à peine si j'écoute ce qu'il me raconte. Ce n'est pas très intéressant, mais bon, après tout je me dis qu'au lit, ça doit être un bon coup, car la seule chose dont je suis sûr, c'est que ce mec est actif et c'est ce qui compte pour moi.

Le couple provisoire que nous formons fait jaser les mecs qui sont présents au balcon et qui ont remarqué notre petit manège. Je peux sentir en eux une jalousie bien trop prenante en cet instant et nous devons en faire baver plus d'un. Quant à Tom, je suppose qu'il en est de même, car au fur et à mesure que je le regarde, je le trouve de plus en plus beau, sexy et surtout j'arrive enfin à oublier un peu Christophe. Je me suis fait une raison à son sujet. Beau comme il est, il a sûrement dû rencontrer un mec pour y passer la nuit avec et tirer son coup du Nouvel An. Je me dis ensuite qu'un plan pour moi, pour une nuit ou pour un jour, étant donné qu'il est un peu plus de sept heures du matin, ne devrait pas me faire du mal. Finir la nuit, où le jour, entrer chez moi sans en avoir eu aucun me frustrerait à mort, car je déteste rentrer seul après avoir passé toute la nuit à l'extérieur sans rien avoir trouvé. Je pense ensuite à autre chose, à Michel, à Pascal, à Ahmed, à Alain, à Mario et à toute la clique que je connais du Bar et du Quetzal. Le temps semble passer à une vitesse beaucoup trop rapide et je prends conscience que je n'ai pas de temps à perdre. Je dois au maximum profiter de la vie. Je comprends que jamais je n'aurais l'occasion de revenir en arrière malgré l'incohérence de ce monde, monde dans lequel je dois m'habituer à supporter lé présent pour survivre et aller au-delà de ce que mon corps supporte.

La compagnie de Tom de me déplais pas. J'oublie avec une assiduité consternante tout ce que j'ai pu vivre depuis hier soir. Je bois ma bière assez rapidement alors que nous discutons de banalités, quelques fois interrompues par un silence, car je commence à nouveau à être un peu

cassé et mes oreilles s'habituent à la musique très forte du DJ. En ce moment, le DJ passe un mix extra. Je bois rapidement ma bière sans m'en rendre compte.

Tom boit aussi rapidement. Son whisky Coca terminé, il me demande : « Tu veux une bière beau gosse ? » Je lui réponds : « Oui, pourquoi pas. » Tom me prend par la tête et me roule une grosse pelle qui dure au moins une trentaine de secondes. C'est bon et interminable. Ensuite, il me dit : « Attend moi là David, je reviens immédiatement. Comme ça tu peux me garder la place sur le balcon. »

Je regarde ma montre alors que Tom descend les escaliers en titubant un peu et à toute vitesse et je n'arrive pas à lire l'heure. Je regarde autour de moi. Le mec maigrichon qui se trouve à ma gauche se casse et prend les escaliers. J'ai de la peine pour lui. Son départ me permet de m'accorder un peu plus de place et de mieux regarder la piste d'en haut. Je vois Tom en bas, essayant de trouver un passage pour accéder au bar. Ensuite, il disparaît de mon champ de vision.

Sur le balcon, les mecs sont là, regardant la piste dans l'éventualité d'un plan drague aussi rapide que le mien. Ils se regardent tous, mais personne ne bouge et ils ont tous l'air de ne pas savoir ce qu'ils veulent. Surtout, ils s'emmerdent un max.

À l'autre bout du balcon, au fond et à ma gauche, il y a un mec qui me mate. Il n'est pas terrible et j'ai l'impression qu'il cherche à m'avoir, à me draguer, à prendre la place de Tom. J'évite de croiser son regard que j'ai du mal à distinguer. Le mec insiste. Il se dirige vers moi. Je me sens mal.

Arrivée à côté de moi il prend la place de Tom et me dit : « Salut, ça va ? » Je le regarde avec étonnement. Bon, il n'est pas si moche que ça certes, mais il n'a rien à voir avec Tom et surtout il pue le parfum, et ce malgré que la boite est très enfumée. Je prends une clope et je l'allume. Le mec se précipite pour sortir son briquet et je lui dis, alors que j'ai déjà le mien en main : « Trop tard... » Le mec me demande : « Tu fais quoi de beau ici ? » Je pense « Encore une question à la con ! Il n'a pas dû comprendre que j'étais déjà avec un mec ! » Je lui dis donc poliment : « Écoute, je suis avec mon ami, alors c'est peine perdue, désolé ! » Le mec me regarde et me dit déçu « Ah désolé, je ne le savais pas ! » Je n'en crois pas un mot.

C'est à cet instant inattendu qu'arrive Tom avec une canette et un verre. Il ne dit rien et attend. Je me sens un peu dans l'embarras. Je dis alors à cet inconnu : « Écoute, le voici, alors passe une bonne soirée, OK ? » L'inconnu très déçu de la façon dont je lui parle, c'est un dire d'un ton sec et pas très aimable, se casse, prend l'escalier de sortie et disparaît. Tom me demande alors avec une légère pointe de jalousie : « Qui c'était ce type avec toi ? » Je lui réponds : « Je ne sais pas. Un mec qui cherchait, je suppose, à me draguer, pensant que tu m'avais laissé tomber ! Quoi qu'il en soit, je ne l'avais jamais vu auparavant ! Écoute Tom, laisse tomber, il a voulu tenter sa chance et cela n'a pas marché et c'est ce qui compte, non ? »

Tom rassuré, souris et il m'embrasse à nouveau. Il me dit ensuite : « Tiens beau mec, je t'ai pris ça, c'est OK pour toi ? » Il me file une canette de Heineken et je lui réponds : « Merci beaucoup, mais il ne fallait pas. Bon, maintenant que c'est fait, c'est parfait et tu as fait le bon choix, car c'est la seule bière potable de cette boite que je peux boire ! »

Tom me prend par la taille, me câline le corps et m'embrasse à nouveau. Ensuite, nous trinquons ensemble. Je regarde à nouveau ma montre et j'ai toujours du mal à voir l'heure. Il me semble qu'elle indique quelque chose comme un peu plus de 7 h 45 du matin.

Tom boit à nouveau une gorgée de son whisky coca et il me prend à nouveau par la taille pour me faire un câlin. Il me dit ensuite : « Tu veux venir chez moi après ce verre ? J'habite dans le 6e. » Je lui réponds : « Oui pourquoi pas, enfin si cela ne te pose pas de problèmes. » Tom ne dit rien et m'embrasse très profondément. Le baiser dure assez longtemps et ne laisse personne insensible. Ensuite, Tom commence à me dire de belles choses : « Tu sais que tu es mignon toi. Hum ! Et ce cul que tu as. Tu aimes faire quoi avec les mecs ? » Ces paroles m'excitent. Je lui réponds : « J'aime tout, mais je suis plutôt passif si tu vois ce que je veux dire... » Je calcule mon coup. Je me surprends à parler comme ça, comme une salope. Il y a encore un an, jamais de tels propos ne seraient sortis de ma bouche. Que de chemin parcouru depuis que je fréquente le milieu gay. Si, par exemple, Babou me voyait en ce moment, il ne me comprendrait pas, lui qui déteste tant le milieu gay.

Toujours entrelacés, Tom me dit : « Écoute, si tu veux on y va maintenant, car après ça va être un peu galère pour rentrer. Il va falloir attendre pas mal

de temps au vestiaire et nous aurons du mal à trouver un taxi. » Je lui dis : «OK, pourquoi pas. De toute façon cette boîte ne me dit rien ce soir pour être franc avec toi. La musique est trop forte et en effet je n'ai pas envie d'attendre des plombes pour y en sortir lorsqu'elle va fermer ! »

Tom boit d'une seule gorgée son Whisky Coca et contrairement à lui, il me faut deux gorgées pour boire la totalité de ma canette que j'aie du mal à avaler, car elle a du mal à passer. Nous laissons nos consos vides sur le balcon. Tom m'embrasse à nouveau, il me prend par la main et nous nous dirigeons vers le vestiaire.

Arrivée au vestiaire, nous voyons la Chose adossée contre le mur qui s'emmerde. Il se redresse et me dit : « Déjà ! Eh ben, tu fais vite toi ! » Je lui dis « Oui, tu sais, je suis un peu crevé et il se fait vraiment tard ! »

Je prends le ticket de mon vestiaire qui se trouve dans la poche de mon jeans et je le donne à la Chose. Tom fait de même. La Chose va chercher mon aviateur et le manteau de Tom. La Chose arrive une minute après et nous file nos articles. Il nous souhaite ensuite à nouveau la bonne année et il me fait la bise. Il me dit alors : « A bientôt mon Loulou, j'espère te revoir au Bar ou bien ici. N'oublie pas, je ne bosse pas les mardis et les mercredis au Queen ! »

Tom et moi nous nous dirigeons vers les escaliers qui mènent vers la sortie. Tom me dit : « Tu as l'air de bien le connaître... » Je lui réponds : « Tu sais, je le croise de temps en temps au Bar, mais sans plus. Je ne connais même pas son véritable prénom c'est pour dire ! Comme je fréquente assez régulièrement le milieu gay... » Tom me coupe la parole et me dit : « Ou tu veux en venir en disant je fréquente le milieu gay ? » Je lui réponds : « Oh, tu sais, j'y vais pratiquement tous les jours quand j'en ai les moyens. Il n'y a que les boites que j'évite de fréquenter, car elles sont trop chiantes et trop chères et de plus je me suis fait une fois refouler au Queen un mardi soir par cette conne de Sandrine alors qu'il n'y avait pas grand monde. Alors depuis, j'évite de venir ici ou dans un autre boite sauf quand il y a une soirée exceptionnelle. Tu vois Tom, c'est très étrange, car en revanche, je n'ai jamais été refoulé lors des soirées très prisées… Bien au contraire ; à chaque fois, je suis entré comme une lettre à la poste sans même payer l'entrée comme pour la soirée Priscilla Queen du Désert, tu sais ce film qui parle de drags queens en Australie, ou alors pour la soirée Halloween à l'automne

dernier. » Tom me demande ensuite : « Et tu ne sors que dans le milieu ? Tu n'as pas d'autres endroits ? Moi, je sors rarement dans le milieu mis à part le Queen. Je préfère fréquenter les bars branchés de mon quartier. » Je lui réponds : « Tu sais, je ne connais pas grand-chose à Paris. Le milieu gay pour moi, c'est le seul endroit où je me sens à l'aise et en sécurité et en plus je m'entends bien avec le personnel du Bar et d'une partie du Quetzal, mais pas vraiment des autres bars ou le personnel est aussi con que celui du Queen ! » « Je t'en ferai connaître d'autres David, si tu le veux bien. » Me dit Tom et il poursuit : « Ce n'est pas bon de rester confiné dans un même milieu si tu vois ce que je veux dire... » Tom manque de peu de se trébucher et de tomber. Je le rattrape : « Excuse. » Me dit-il : « Je crois que j'ai un peu trop bu. Viens, on sort de là pour aller chercher un Taxi. »

Nous montons les escaliers. Sandrine, la physio, n'est pas là. Elle a dû quitter la boite et à sa place, il y a ses musclors hétéros un peu moins cons, plus tolérants, mais, laissant entrer un peu trop souvent, quand Sandrine n'est pas présente, de nanas ou de groupes hétéros, nanas bien foutues bien entendu et que ces types aimeraient bien se taper tellement ils sont en manque et pourtant ce sont de beaux gars ces types-là !

Les musclors de l'entrée nous ouvrent la porte et nous souhaitent une bonne soirée. Nous sortons. Ils referment la porte de la boite et nous voilà seuls, sur les Champs-Élysées. Je dis à Tom : « Ils sont vraiment cons ces types-là ! Mais bon, moins grave que cette Sandrine, car avec elle tu ne sais pas à quoi t'en tenir si tu vois ce que je veux dire… » Tom m'interrompt et il me dit : « Arrête de te plaindre… Viens vite ! Il y a un taxi de libre là-bas ! »

Tom me prend fermement par la main. Il fait jour, beau et froid et la lumière de ce très beau soleil à peine jaune me fait mal aux yeux. Je scrute Tom. Je constate que son pantalon, que je soupçonnais blanc, est tout taché et crade, souillé par la saleté du Queen, la fumée des cigarettes et par la crasse de cette boite qui devrait être de temps en temps nettoyée. Son visage est pâle. Ses cernes, signe d'une grosse fatigue, sont visibles même s'il est toujours aussi beau et craquant.

Alors que Tom fait signe au taxi de s'arrêter, je pense à toute cette soirée passée à boire et je me demande dans quel état je dois me trouver en moment ; je n'ose même pas l'envisager. Je déteste en effet ces fins de

soirées lorsque je sors d’un endroit, qu’il y fait jour et que la lumière du soleil qui m’aveugle me fait perdre mes repères et me donne envie de dormir. Je déteste aussi la puanteur du tabac qui se dégage de mes vêtements, mais surtout, ce que je ne supporte pas c'est cette haleine pestilentielle déplaisante que j'aie qui doit en faire fuir plus d'un. Je comprends maintenant pourquoi Jacques porte toujours sur lui une brosse à dents portable avec un petit tube de dentifrice. En même temps, j'ai hâte de rentrer chez Tom, car je commence à avoir une trique d'enfer et ma libido me ronge en pensant que je vais pouvoir baiser avec lui ; j'en ai trop envie.

En même temps, n'habitant pas à côté de chez lui, je crains non pas le plan cul que j’aurai avec lui, mais le réveil de tout à l'heure, car je serais sans doute dans les vapes avec la tête dans le cul et que je n'aurais qu'une seule préoccupation : rentrer au plus vite chez moi pour me reposer. Quant à sortir de nouveau ce soir au Bar ou au Quetzal, je ne l'envisage même plus. Je n’aurai pas de force de le faire étant donné les abus indécents d'alcool que j'ai fait depuis hier soir. Mon corps doit être assez fort pour supporter une soirée aussi inédite et la jeunesse m'aide peut-être à ne pas être actuellement dans une situation déplorable comme je peux le constater chez Tom, qui n'a plus du tout l'âge des excès quand je le regarde. J'espère simplement qu'il va tenir sa promesse et ne me décevra pas. Tom accélère la marche, car le Taxi nous a repérés et il nous attend à une vingtaine de mètres de là.

Je regarde autour de moi toutes ces boutiques fermées, cette grande avenue vide impressionnante et belle sans ses voitures, ou seuls quelques badauds bien matinaux, des touristes peut-être, sont présents et un peu perdus. Il y a aussi quelques mecs sortis du Queen et qui comme nous cherchent désespérément un taxi et c'est pour cela que nous nous pressons sur celui qui nous attend, car nous ne voulons pas nous le faire voler, même si ces mecs sont loin derrière nous et qu'ils ont peu de chance de nous rattraper. C'est pour cette raison que je dis à Tom, bien trop pressé et que je n'arrive pas à bien suivre : « Ne te presse pas Tom ! Tu vois qu'il n'y a personne sur les Champs, c'est vide comme la mort ! » Tom me dit : « Eh ! Et les mecs derrière nous à une dizaine de mètres ? Tu sais, il y a une autre boite de nuit tout près d'ici et les taxis à cette heure-ci sont rarissimes. Je me suis déjà fait piquer une place il y a deux semaines de cela alors que je pensais que j'étais seul ! Je n'avais même pas remarqué un groupe de mecs, bien dissimulés,

qui attendait entre deux voitures un taxi et ces cons m'ont piqué mon taxi. Crois-moi, ça m'a vraiment fait chier, tu sais ? Alors, dépêche-toi STP David ! » « OK Tom, je me dépêche. », Je lui réponds. Je marche donc plus rapidement vers le taxi.

Arrivé, Tom ouvre la porte arrière droite de la voiture et il me dit : « Vas-y ! Rentre en premier STP. » Je rentre. Le chauffeur me dit : « Bonjour ! » Je lui réponds la même chose. Tom entre à son tour alors que je regarde à travers la vitre arrière gauche. Je n'entends pas ce que dit Tom au Chauffeur excepté quelques : « Rue... blablabla... près de Saint-Germain-des-Prés… blablabla... SVP... Merci... » Et il ferme la porte. Le taxi part.

Alors que le chauffeur démarre en silence et commence à rouler, mes yeux commencent ne plus tenir à cause cette fatigue prenante. Ce chauffeur ne me dit rien qui vaille et il me fait penser à un morceau de glaçon trop glacé et froid. Il nous regarde comme de véritables extraterrestres venus de je ne sais quelle planète pour faire une tronche pareille. Le chauffeur doit non seulement remarquer nos gueules de mecs défoncés, mais aussi, il ne doit pas trop aimer les PD.

J'essaie tant bien que mal de me regarder dans le rétro intérieur de la voiture, mais à chaque fois, je croise le regard du chauffeur qui nous épie discrètement (à moins que je ne sois devenu parano). Le contraste entre la nuit sombre du Queen et le jour ensoleillé de cette belle matinée est si fort qu'elle en devient impressionnante, voire très désagréable.

J'essaie, du mieux que je le peux, de lire le chiffre du compteur, mais, je n'y arrive pas, car les chiffres sont flous.

Tom me regarde et pose sa main sur ma cuisse pour me la caresser discrètement. Je feins d'ignorer ce geste pour ne pas mettre mal à l'aise ce chauffeur qui a remarqué notre petit manège et parce que je sais que d'une façon, il ne doit pas apprécier de transporter, dans sa voiture, deux mecs comme nous, tout comme cette société qui n'accepte toujours pas ou qui ne comprend toujours pas nôtre sexualité. Chez une grande majorité de chauffeurs de taxi, notre mode de vie choque et n'est pas encore ancré dans leurs mœurs bien trop rigides. J'ai pu en faire l'amère expérience à de nombreuses reprises lors de mes sorties dans le milieu lorsqu'il m'arrivait de prendre un taxi pour aller jusqu'au pont de Neuilly, car le métro était fermé,

mais avant cela, je devais aussi supporter ces quelques jeunes bien éméchés qui n'hésitait pas non plus à me dire des choses malsaines et ce devant même l'entrée Forum des Halles, en face du commissariat de police. Un comble !

Tom voyant que je suis un peu gêné me murmure à l'oreille : « Tu sais beau mec, ne te fais pas le moindre souci. Il a dû en voir des tonnes des mecs comme nous. Laisse tomber et fait comme-ci de rien était, OK ? » Je le regarde en souriant et je lui dis discrètement : « Excuse Tom, mais tu sais, je me suis tellement fait incendier par de prétendus types normaux que je me méfie d'eux, surtout quand je sors d'un endroit gay. Alors tu comprendras un peu ma crainte. » Tom me répond : « T'inquiètes beau gosse, tu n'as rien à craindre avec moi. Personne ne te fera le moindre mal tant que tu es avec moi. Moi des types aussi cons, je m'en tape un max et ce ne sont pas ces derniers qui vont dicter ma façon de vivre ma vie. » Je souris à nouveau et je me sens rassuré d'être avec un mec prêt à en découdre en cas de pépin.

Je retourne ma tête en direction de la vitre de la portière pour regarder défiler à toute allure les rues de Paris, qui sont ce matin, si calme et dont la beauté est si inhabituelle, même si je connais ce Paris dont la Terre entière nous envie. Je me retourne à nouveau et je dis à Tom : « C'est fou Tom, tu as vu comme Paris est vraiment la plus belle ville du monde ! Surtout quand elle n'est pas envahie de voitures. » Tom me dit : « Oui je sais, mais, à force d'y vivre, cette beauté nous échappe. Chez nous par exemple au Pays Bas, nous n'avons pas d’aussi belles avenues, d'aussi beaux bâtiments et de monuments. Tu sais, dans nos villes, qui ont aussi leurs charmes, leurs rues étroites, sont composées pour la plupart de petites maisons bordées de canaux tout aussi étroits ou de maisons individuelles sombres en briques, comme à Amsterdam. C'est une autre façon de concevoir la ville, un style différent et qui te plairait j'en suis sûr bien que tu es raison, je ne me lasse jamais d'habiter cette capitale depuis mon arrivée il y a quelques années. »

Je pose alors ma tête contre son épaule et j'aperçois à travers la vitre de la portière, la Seine. Nous traversons donc la rive droite pour arriver vers la rive gauche, quartier que je ne connais pas très bien. Je me sens terriblement bien !

Ma fatigue est si intense que mes paupières se ferment peu à peu. Le bruit que produit le moteur de la voiture s'atténue et je deviens insensible à tout

le bruit ambiant extérieur. La lumière du jour disparaît.

J'ouvre les yeux. Nous sommes, car je crois reconnaître le quartier, quelque part près de Saint-Germain-des-Prés. Tom parle au chauffeur et il lui indique le chemin. Je ne comprends pas ce qu'ils se disent. À nouveau, je ferme mes yeux.

J'entends une voix douce me dire : « Allez David, c'est bon. On est arrivé ! » C'est Tom qui me réveille et j'ai dû m'assoupir pendant de longues minutes. Je demande à Tom : « C'est bon ? On est arrivé ? Excuse, mais je me suis assoupi à cause de la lumière du jour et de la fatigue ! » En effet, je suis plus que crevé ! Tom me répond : « Pas de problème David ; j'ai même payé la course. »

La porte arrière droite est ouverte. Tom en sort et il dit au chauffeur poliment : « Merci, bonne journée ! » Je sors à mon tour et je lui dis : « Merci et bonne soirée. » Le chauffeur nous répond avec un ton sec et froid « Merci et bonne journée aussi… »

Sorti, le chauffeur prend un calepin et il gribouille quelques notes. Je ferme la portière. Mal fermé, Tom l'ouvre à nouveau et la referme en la claquant avec fermeté. Il fait ensuite un signe de la main en direction du chauffeur qui part à toute allure, allant à mon avis à la chasse aux nouveaux clients qui doivent sortir de boites ou de bars branchés qui sont encore ouverts.

Je regarde autour de moi.

Nous sommes dans une rue assez étroite avec de vieux immeubles comme ceux que l'on trouve dans le Marais, mais plus haut, plus chic et plus

propres. Je demande à Tom : « Tu habites où ? » Tom me répond : « Là, juste en face, devant cette grande porte cochère marron. »

Contrairement aux autres immeubles, celui de Tom ne fait que quatre étages, voire cinq si l'on compte le toit qui semble être habité. Cet immeuble est antérieur aux grands travaux d'Haussmann et il est à l'image de ce qu'est Paris qui peu à peu, se gentrifi alors qu'il y a des dizaines d'années ces maisons, qui ont vu passé tant d'écrivains et d'artistes, étaient des immeubles miteux dans un quartier populaire. Le quartier a depuis bien changé et c'est un peu dommage, car les loyers y sont exorbitants.

Tom compose sur le digicode, qui a envahi depuis quelque dizaine d'années le tout Paris, le code d'accès à l'immeuble. Il pousse la porte. Il me prend par la main et nous rentrons dans une petite cour intérieure. À gauche il y a une autre porte plus petite. Tom compose à nouveau un code d'accès sur un autre digicode. Là, je pense à tous ces digicodes. Je les trouve absurdes et cons s'il devait avoir une urgence quelconque. De plus en plus, Paris se quadrille pour les bobos et ces riches qui ont les moyens d'habiter ces quartiers qui perdent un peu de leurs âmes d'antan. Il ouvre à la porte et nous rentrons.

Je remarque qu'il n'y a pas d'ascenseur, mais un petit escalier étroit. Le contraste est saisissant, car ces escaliers sont dans un état de délabrement incroyable et les lieux sont assez sales. Nous montons un étage et alors que je n'en peux plus de ces escaliers bien trop raides qui me font mal aux jambes, Tom me rassure quand il sort ses clefs pour ouvrir une porte noire qui se trouve en face. Ouf ! Il n'habite pas au quatrième étage, car je ne sais pas comment j'aurais pu poursuivre cette montée. Tom aurait dû me prendre dans ces cas-là, m'aider à cet exercice pénible. Nous voilà enfin dans son appartement !

Une fois à l'intérieur Tom me dit : « Chut beau mec ! Ne fais pas trop de bruit, car mes colocataires doivent dormir en ce moment. » Je lui dis en chuchotant : « Quoi ? Tu n'habites pas tout seul ? » Tom me répond : « Non, j'ai un couple qui partage cet appartement avec moi, mais ne t'inquiète pas, ils dorment et ils savent pour moi... » À cet instant, je ne me sens pas très à l'aise à l'idée d'être en quelque sorte chez des étrangers. Si j'avais su qu'il n'habitait pas seul, je ne sais pas si j'aurais eu la force de le suivre après la sortie du Queen et qu'importe le plan cul. Je déteste ce genre

de plan, je déteste de savoir que je vais coucher avec Tom tout en sachant qu'à côté il y a des inconnus et que ces derniers risquent de nous entendre !

Nous traversons un tout petit couloir qui donne accès sur un grand salon avec plafond très haut et orné de stucs en forme de fleurs. Tom se dirige doucement vers les deux grandes fenêtres du salon pour y fermer les volets. Je m'aperçois qu'il titube un peu, mais un peu moins qu'avant. Lui doit aussi être dans un état semi-comateux.

Tom, tout en se déshabillant, vient vers moi et m'embrasse. Voyant que je suis un peu gêné, il me dit : « Ne t'inquiète pas beau mec, tu n'as vraiment pas le moindre souci à te faire, mes colocataires sont aussi sortis faire la fête et ils doivent en ce moment dormir profondément ! »

Tom retire son t-shirt et je vois ce très beau corps musclé et poilu, comme je les aime chez les vrais mecs. Il retire ensuite le mien. Il baisse son pantalon et il laisse tomber de petites boulettes de papier par terre. Tout comme moi, et ce malgré la fatigue, nous avons tous les deux une trique d'enfer. J'oublie alors la présence de ces colocataires enfermés dans une petite chambre et à mon tour je retire mon pantalon alors que Tom déplie un très beau canapé-lit de cuir marron foncé avec lequel nous allons nous vider de passion.

Le canapé-lit en place, il retire son slip blanc qui, contrairement à son pantalon souillé par le Queen, est propre. Il s'allonge sur le canapé et je le fais de même. Nous nous embrassons. Je me relève pour aller chercher ma fiole de poppers. Nous sommes très excités et je veux que ce mec me prenne avec vénération.

Le poppers en main, j'ouvre la fiole et je respire un bon coup avant de filer la fiole à Tom, qui à son tour respire une grosse bouffée. Il gémit discrètement. Il me prend la tête et la dirige vers son sexe en érection. Je commence immédiatement à pomper son membre qui est bien plus dur qu'une pierre. Sa bite devient si grosse que je n'arrive pas à la rentrer entièrement dans ma bouche. Pendant que je le pompe et que je me masturbe, Tom se penche vers son jeans sur le sol à droite et va chercher dans l'une de ses poches de son pantalon crade une capote. Il en trouve une et ouvre l'emballage avec ses dents. C'est alors qu'il se met sur moi et qu'il essaie, sans grand succès, d'insérer cette capote qui a l'air un peu de le

bloquer. Je déteste cette obligation qui casse un peu la libido. Il commence alors à débander. Je pense « Chouette ! Peut-être qu'il n'aime pas ça et il voudra le faire sans ! » À cet instant je suis si excité que j'ai vraiment envie qu'il se donne à fond en moi sans ce morceau de caoutchouc rose si laid et désagréable. Alors que Tom débande de plus en plus, j'essaie tant bien que mal de l'exciter en écartant mes jambes afin qu'il puisse voir mon cul bien cambré et prêt à accueillir son membre. Si je le veux, je pense qu'il peut s'en passer allégrement, mais soudain je pense à Mimi et sa maladie. Je me ravise et il n'est plus question pour moi d'avoir un plan cul non protégé. Je dis à Tom : « Si tu veux, ont se repose un peu et on voit ça un peu plus tard, car je vois que ça ne marche pas très bien.... » Tom me répond : « Excuse beau gosse, mais je suis crevé. Ne m'en veux pas... » Tom retire sa capote toute flasque et se met sur moi pour m'embrasser. Quelques secondes après, il se met de mon côté gauche et il s'endort à une vitesse incroyable alors que je suis toujours éveillé. Je le prends donc par la taille pour sentir la chaleur de ce beau mâle et à mon tour, mes yeux, ne supportant pas toute cette nuit d'abus, se ferment. Je m'endors alors.

Je me réveille la tête dans le cul. Je vois passer une nana traverser le salon qui se dirige vers la salle de bains qui se trouve à côté de la grande cuisine américaine qui se trouve dans le salon. Je m'aperçois que Tom et moi sommes tout nus sur ce canapé. J'ai assez de force, même si je suis dans les nuages pour prendre la couette et pour nous couvrir afin de ne pas nous donner en spectacle. Je n'ai pas le temps d'avoir honte et je me rendors.

Tom, contrairement à moi et parce qu’il se sent chez lui, dort profondément. Je le secoue, mais il ne réagit pas. En revanche, j'entends à peine le bruit que fait cette nana dans la salle de bain. Elle prend une douche et elle ne nous a pas remarqués. Je ferme à nouveau les yeux.

Je me réveille à nouveau, car je suis dérangé par un mec qui passe ensuite rejoindre la salle de bain. Je remarque, sur le sol, les fameuses boulettes de papier que Tom a laissé involontairement tomber tout à l'heure lors de notre arrivée. Il y en a une dizaine, de tailles variables. Je me penche, tant bien que mal, vers ces boulettes et je m'aperçois qu'il s'agit d'une multitude de billets froissés de cent ou de deux cents francs. Je les prends, je me lève du mieux que je le peux et je les pose sur le bar qui sépare le grand salon de la cuisine avant de m'écrouler à nouveau sur le canapé, me réfugiant totalement dans la couette bien chaude, car il fait un peu froid dans ce grand salon malgré le chauffage électrique allumé.

Soudainement, une idée malsaine me vient à l'esprit.

Je me relève et je vais au bar regarder ces boulettes, ces billets dont je suis sûr que Tom ne doit même pas savoir combien il en a. À cet instant, je ne sais pas pourquoi, j'en prends deux au hasard et je les cache discrètement dans la poche droite de mon jeans. Pour me déculpabiliser, même si je suis conscient que l'acte que je fais est abject, car je vole Tom qui a confiance en moi, je me dis qu'il s'agit d'une compensation pour cette grande frustration de n'avoir pas eu ce plan avec lui, plan voué à l'échec, car au réveil, je ne pense plus faire quoi que ce soit de sexuel avec lui. Tom, qui dort toujours profondément, ne remarque absolument rien et même s'il y avait une alerte à la bombe. Rien ne pourrait le réveiller.

Je pense à ces deux billets volés et je regarde le reste des boulettes toujours sur ce bar et je me dis, en y regardant de plus près, qu'étant donné la somme importante qui s'y trouve, il doit en avoir pour un peu plus de 1000 francs et que ces deux malheureux billets ne vont sûrement pas le ruiner. Cela ne devra pas trop perturber son futur budget. Il doit avoir une bonne situation financière pour laisser traîner ses billets comme ça et je suis même persuadé que lui-même ne sait absolument pas combien il a dû dépenser ce soir au Queen pour être dans un sommeil aussi profond. Je me couche et mes paupières se referment à nouveau.

Je me réveil en sursaut, toujours un peu la tête dans le cul, mais en bien meilleure forme, enfin, si l'on peut parler de forme, car la lumière du jour traverse violemment le salon malgré les volets fermés. Je n'ose imaginer ce que cela doit être à l'extérieur.

Tom dort toujours. J'essaie de le réveiller, mais c'est à peine s'il ouvre les yeux pour me dire : « Hum ! Laisse-moi dormir... » Je lui chuchote : « Tom, je dois partir ! Tom réveille-toi ! » J'insiste un peu et il se lève enfin comme un mort vivant, ne sachant pas où poser ses pieds. Toujours somnolent, se il dirige vers le bar ou il manque de peu de se casser la gueule. À mon avis, il n'a pas dû prendre que de l'alcool pour être dans tel un état ou alors il a dû abuser d'alcool plus qu'il n'en faut, bien plus que moi.

Il prend un stylo qui trouve sur le bar, un morceau de papier quelconque et il note quelque chose, je suppose son numéro de téléphone. Il me donne ce morceau de papier à l'écriture illisible, m'embrasse un peu avec sa bouche très moite et une haleine à faire vomir et il me dit : « Appel moi, OK ? » Je lui réponds, alors qu'il se vautre sur le canapé-lit pour se rendormir, tout simplement : « OK. » Je constate aussi que l'appartement est vide et que ses deux colocataires sont partis depuis bien longtemps.

Je m'habille assez rapidement et je me dirige vers la sortie. J'ai besoin de me casser au plus vite, je ne sais pas pourquoi, de cet appartement ou je ne me sens plus bien. Je vais dans la salle de bain et je pisse un coup. L'urine est si jaune que j'en suis surpris. Ensuite, je vais vers la porte d'entrée, je l'ouvre

doucement et je sors alors que Tom dort toujours profondément. Je referme la porte en prenant soin de ne pas la claquer et pour qu'il ne se rende ne compte de rien. Je n'ai pas envie de le réveiller à nouveau.

Je descends les escaliers à toute vitesse. Non seulement je veux fuir cet appartement, mais aussi cet immeuble et ce quartier. Je n'ai pas envie de croiser par hasard les colocataires de Tom qui pourraient me prendre pour une pute, d'autant plus que c'est un couple hétéro, même si je sais qu'ils ne sont plus là. Je sais, c'est très con de ma part !

À l'extérieur, la lumière du jour m'aveugle et me fait mal aux yeux. Cette sensation est affreuse. Ne connaissant pas très bien le quartier, je prends à droite, car je sais que cette direction va vers le sud et qu'elle va pouvoir m'amener vers un métro tout proche.

Je marche une bonne centaine de mètres et oh ! Miracle ! Je tombe sur le boulevard Saint-Germain.

Je passe devant une boutique fermée ou il y a un grand miroir. Je me regarde et le reflet que me renvoie ce miroir me révèle un masque pâle, ravagé par cette longue nuit délirante et qui résumé les excès que j'ai dû vivre. Je m'arrête quelques instants et je repense au vol des deux billets de Tom. Je mets la main dans ma poche et je sors ces deux boulettes très froissées. Il s'agit de deux billets de cent francs, une petite fortune pour moi.

Je repense à cet acte mal honnête et je me sens un peu con et coupable d'avoir fait un truc pareil. Je voudrais ne pas l'avoir fait, pouvoir retourner chez Tom pour les remettre, mais, revenir en arrière m'est impossible. Je culpabilise à mort. Je ne me vois pas sonner chez Tom pour lui dire que je lui ai volé deux billets de cent balles. L'acte est fait et je dois poursuivre ma route. Je marche donc en direction du RER B, à Saint-Michel.

Après avoir marché un bon quart d'heure où j'esquive le regard des passants, je rentre dans la bouche du RER B. Les néons des tunnels du RER me sont tous désagréables tout comme le très beau soleil de Paris. Je traverse ces longs couloirs qui me paraissent interminables et qui mènent aux composteurs, où j'utilise ma carte orange, mais surprise, ma carte orange ne passe pas ! Zut ! J'avais oublié que nous avions changé de mois et

que la mienne n'était plus valable. Je vais donc au guichet et j'achète un billet pour la Défence, car je n'ai pas les moyens, à l'heure actuelle, de prendre pour ce mois de janvier 1995, une nouvelle carte orange. Je suis donc dans une belle merde et sans la moindre ressource.

Je me sers de l'un des billets de Tom pour payer le ticket. Je passe mon ticket sur le composteur et ensuite rebelote, je marche à nouveau à travers ces longs couloirs sans fin. Finalement, j'arrive sur le quai du RER en direction du nord pour m'arrêter aux Halles et ensuite prendre le RER A.

Je cours, car le train est à quai. J'arrive juste à temps à entrer dans la rame du RER avant que les portes ne se referment derrière moi. Le train part.

Le trajet jusqu'à la gare du forum des Halles est rapide.

Arrivé au Forum, je remarque qu'il n'y a pas grand monde. C'est calme et la racaille, si souvent présente dans ces lieux, n'est pas là. C’est rassurant !

Je me dirige vers le quai du RER A. Je me dis : « Ah ! Si ce Forum pouvait être aussi calme tous les jours, sans la présence cette racaille venue de la banlieue nord pour squatter et emmerder le peuple, ce trajet si redouté serait vraiment très agréable et plus sûr... »

J'attends une bonne dizaine de minutes avant de voir arriver le train. C’est long et ennuyeux, mais je tiens le coup malgré la fatigue. Le RER arrive enfin.

Le train à l'arrêt, je monte dans la rame et à nouveau, je suis surpris par le nombre très faible de voyageurs. Je trouve une place de libre et je m'assois. Exténué, je ferme les yeux...

À peine mes yeux fermés, je les ouvre à nouveau alors que mon train arrive vers la Défense. Une minute d'inattention en plus et je me serai retrouvé à la gare Nanterre, ce qui aurait été une galère pour moi.

Je descends du train et je prends l'escalator qui va vers l'extérieur. Je vais aller chez moi à pied, car je n'ai pas envie de payer un billet de bus, bus 158 qui va chez moi et qui circule toutes les vingt minutes les jours fériés.

Dans les sous-sols sombres de la Défense, je remonte un tunnel pour arriver vers l'avenue du Général de Gaulle.

Ce trajet jusqu'à chez moi est très déprimant. Les tours défigurent le concept même de ce qu'est pour moi une ville. Elles sont toutes laides et sans cœur.

Je marche une bonne quinzaine de minutes et j'arrive vers la place des Bergères. Ensuite je prendre l'avenue du Président Wilson. Cette avenue est encore plus triste que la précédente. Je ne comprends pas comment ces tours HML ont pu être construites avec autant d'inhumanité.

J'arrive à hauteur de la société Soletanche, je traverse le pare-terre de pelouse qui m'emmène vers cette tour affreuse ou j'habite, au 2 rue de la Paix.

Je suis devant la tour. Le quartier et la tour sont calmes et surprenants, ce qui facilite très grandement mon arrivée discrète. Ainsi, personne ne me remarque mon arrivée, pas même ces attroupements de jeunes qui passent leurs temps en face de ma tour à ne rien faire de leur journée, car eux aussi, comme moi, ne trouvent pas de travail. Je rentre dans cet infâme immeuble de béton gris et je prends l'ascenseur jusqu'au 6e étage.

Arrivé devant ma porte, je sors de ma poche mes clefs et j'ouvre la porte de mon appartement. Je suis enfin chez moi.

Mon frère m'ayant entendu arriver se trouve à l'entrée. Il me demande : « Alors, ça va David ! Tu as passé une bonne soirée ? » Je lui réponds : « Oui, chouette. J'ai un besoin urgent de me reposer et de dormir ! » Je n'ai pas envie le lui raconter cette longue nuit un peu décevante au final.

Je me dirige vers ma chambre et je me déshabille. Je m'aperçois alors que je pue terriblement la clope. Alors je me change complètement. Je me mets en pyjama et je mets mes fringues puantes dans le panier à linge qui se trouve dans la buanderie.

Je retourne dans ma chambre. Je me couche sur mon lit bien tendre et plus confortable que le canapé-lit de Tom qui a fait souffrir mon dos. Je ferme mes yeux et je repense à toute la soirée passée. Je pense aussi à mon frère et à sa cagnotte gagnée au Kéno. Bientôt avec les 500.000 francs qu'il a gagné en octobre dernier, il va partir pour le Pays Basque. Ma mère et mon père vont le suivre et je vais pouvoir enfin avoir un peu de paix et être enfin seul dans cet appartement sordide. Cet état de mal-être est exacerbé par ma mère et mon père trop présent dans mon quotidien. Je n'ai plus trop envie de les voir même si je les aime pourtant, du moins pour le moment. Mon besoin de liberté et d'indépendance se fait de plus en plus pressant. Pour cela, dès cette nouvelle année, il faut que je fasse tout mon possible pour trouver du travail et gagner cette indépendance tant recherchée et que j'ai du mal à trouver malgré mon âge. Je ne peux malheureusement pas compter sur mon Frère, qui malgré la somme qu'il possède, est beaucoup trop radin pour m'en filer un peu. Il l'avait déjà fait une fois en me filant, bon gré mal gré, 10.000 francs, que la banque s'est empressée d'accaparer, car mon compte bancaire était constamment à découvert.

Je me force pour dormir, car je n'ai pas la tête à penser à ça. Le plus

important, en ce moment, c'est de me reposer et d'oublier pour de nombreux jours cette nuit de folie que j'estime complètement ratée avec ce recul si proche dont je prends conscience en cet instant.

Un jour de janvier 1995.

Première révision avril 2019
Imprimé par CreateSpace – Deuxième trimestre 2019

Dépôt légal : Avril 2019